



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

VI.1792

(38)

ŒUVRES
DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-HUITIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

Œ U V R E S
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS
CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

Q U E S T I O N S
SUR L'ENCYCLOPÉDIE.
TOME PREMIER.

A P A R I S,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIÈRE, LIBRAIRE.

1 7 9 2.

THE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
UNITED STATES DEPARTMENT OF JUSTICE

WASHINGTON, D. C. 20535

MEMORANDUM FOR THE DIRECTOR

FROM: SAC, NEW YORK (100-100000)

SUBJECT: JAMES EARL RAY
ALLEGED ATTEMPT TO OBTAIN
PASSPORT FOR TRIP TO AFRICA

RE: NEW YORK TELETYPE TO BUREAU, 1/11/68

ENCLOSURE

100-100000-100

P R É F A C E

D E L' É D I T E U R.

DANS les premières éditions de ses Questions sur l'Encyclopédie, Voltaire, par une précaution de prudence, s'était souvent enveloppé de manière à laisser dans l'ombre une partie de sa pensée; cependant aux yeux de ceux à qui sa philosophie était familière, sa réserve n'était qu'un voile transparent : il était incapable d'employer plus d'art à se déguiser. Bientôt même il se fit un scrupule de ses ménagemens; & dans un volume isolé qu'il publia sous le titre de *la Raison par Alphabet* (a), il se permit à la fois & de parler avec une liberté plus hardie, & de faire une guerre plus ouverte aux opinions qu'il regardait comme des préjugés. Ce volume n'était évidemment qu'un supplément aux Questions sur l'Encyclopédie;

(a) On lui avait donné aussi, dans quelques éditions, le titre de *Dictionnaire philosophique*; & pour rendre odieux l'auteur & l'ouvrage, le Parlement l'avait compris dans la liste des livres qui avaient perverti ce jeune la Barre, condamné à un supplice si cruel pour une action qui n'était qu'imprudente. On sent combien Voltaire dut être pénétré de cette injure.

& , à l'exemple des éditeurs de Khell, nous avons réuni ces deux ouvrages qui n'étaient pas faits pour être séparés. Nous avons aussi réuni, comme eux, à ces mêmes Questions un petit nombre d'articles que Voltaire a fournis à l'Encyclopédie, & qui, par leur clarté, leur justesse & leur précision, auraient dû servir de modèles aux auteurs de ce fameux dictionnaire. Il eût été difficile de classer ces articles par-tout ailleurs.

Si les éditeurs de Khell n'eussent pris que des libertés de ce genre, ils se seraient mis à l'abri de tout reproche; mais, d'abord, il eût fallu ne pas dénaturer le titre que l'auteur avait choisi; il eût fallu ne pas travestir en articles de dictionnaire des ouvrages qui n'avaient pas été faits dans cette intention, & qui avaient eu la plus grande célébrité sous une autre forme; enfin il eût fallu ne pas surcharger ces Questions d'une foule de redites & de doubles emplois. C'est à quoi nous avons remédié, du moins en grande partie; car il était presque impossible d'éviter toute répétition dans un auteur qui se répétait souvent par système, & qui avait pris l'habitude de dire : « Je me répéterai jusqu'à ce que vous

» vous foyez corrigés ». Il faut avouer d'ailleurs que Voltaire mettait de l'art dans ses redites, qu'il prenait soin de les varier; & que s'il présentait fréquemment les mêmes idées, principalement vers la fin de sa vie, c'était rarement avec les mêmes expressions. C'est ce qui doit donner quelque indulgence pour de certaines répétitions qu'il n'a pas dépendu de nous de supprimer, soit que, dans un travail immense, elles aient échappé à notre attention, soit qu'elles nous aient paru, à quelques égards, mériter d'être conservées.

Quoique rédigées par ordre alphabétique, ces Questions sont moins un dictionnaire de mots, qu'une collection d'idées, qui lui parurent un supplément nécessaire à plusieurs articles de l'Encyclopédie. Ici, à l'exemple de Montaigne, Voltaire converse avec ses lecteurs, & les fait penser. Bayle, dans ses Questions d'un Provincial, avait donné le modèle d'un pareil ouvrage.

Le siècle dernier abondait en recueils sous le nom d'*Ana*; ces recueils, souvent très-vides, offraient de loin en loin quelques faillies ingénieuses, quelques réparties piquantes, ou quelques anecdotes qui

pouvaient flatter un moment la curiosité. Ces Questions sont d'un genre bien différent. S'il en est de purement amusantes, il en est beaucoup plus d'instructives. On est étonné de l'étendue de connaissances qu'elles supposent, & l'on peut juger par elles du charme que Voltaire savait répandre dans la conversation. Il y semait la même variété, les mêmes agrémens; mais son esprit, qui ne s'y montrait qu'en négligé, n'en paraissait que plus aimable. Nous avons eu le bonheur d'en jouir quelquefois, & nous n'exagérons pas en disant que peut-être il était, dans ses entretiens, plus séduisant encore que dans ses ouvrages. Nous lui devons la justice, que, dans ces conversations familières, il semblait moins occupé de ses avantages personnels que du soin de faire valoir ceux des autres. L'impression nous en est restée très-présente, & nous y faisons une sorte d'allusion dans ce vers de la comédie des Philosophes :

Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.

C'était en effet ce qu'on éprouvait avec Voltaire, & c'est par ce prestige qu'il avait charmé si long-temps madame du

Châtelet, le roi de Prusse, & ce petit nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie, & qu'il avait, si nous l'osons dire, enivrés de sa gloire (a).

Parmi ces Questions, il en est un petit nombre qui ne sont pas de lui, & qu'il n'avait adoptées que pour se ménager au besoin la liberté d'en désavouer d'autres. On peut y remarquer, sans doute, quelques frivolités traitées avec trop d'importance, ou même quelques objets plus sérieux qui eussent mérité de sa part une attention moins superficielle. Tout dépendait de la situation où se trouvait Voltaire en les écrivant; & quel homme est toujours égal à lui-même!

Les derniers volumes nous paraissent moins soignés que les premiers, ou du moins le choix des articles en est moins heureux: mais il fallait bien que le déclin des années se fît sentir, quoiqu'en général il fût moins remarquable dans sa prose que dans ses vers (b). Ces inégalités blessent

(a) Tel que M. Dargental, par exemple, qui sembla n'exister que pour l'aimer & pour s'occuper continuellement de lui.

(b) Excepté les petites pièces de pur agrément dans

10 PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

moins dans un ouvrage tel que celui-ci, que dans des écrits d'un genre plus sévère. D'ailleurs le déclin de Voltaire, quand il n'est pas trop sensible (& il n'est tombé que rarement fort au-dessous de lui-même), est encore une très-belle étude d'histoire naturelle. Eh! quoi de plus intéressant & de plus curieux à observer dans toutes ses phases, que les révolutions d'un esprit qui a tenu un rang si distingué dans l'espèce humaine !

lesquelles il n'eut jamais de vieillesse. Son génie s'épuisa, mais son esprit ne perdit jamais la facilité & la grace. Ses ennemis eurent long - temps l'injustice de lui disputer le génie, & véritablement, quoiqu'il en eût beaucoup, il en avait encore moins que d'esprit.

INTRODUCTION

Aux Questions sur l'Encyclopédie, par des Amateurs.

QUELQUES gens de lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précède était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage, qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée, que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la

manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses; & les additions dont on le charge sont, fans doute, entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France; des français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hasard heureux, se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent : ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre humain, la gloire; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il

ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble défintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs, officiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens de lettres, s'empressez à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; ils ne voulaient point être connus; & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques jésuites, qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres, pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

Dieu permit en même temps que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choisir entre ces deux extrêmes; on les réjeta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous

se réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie, lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais; on les prit pour des forçiers, on saisit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maître d'école, connu alors dans Paris (1), ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulsionnaire, se chargea au nom de ses confrères, de déferer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion & l'État. Cet homme avait joué quelque temps sur le théâtre des marionnettes de Saint-Médard, & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix, & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1747, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu & Saint-Gilles, en présence de cent convulsionnaires : ce fut cet homme qui se porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux, des bateleurs de Saint-Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès.

(1) Abraham Chaumeix.

On accusait les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez, disaient-ils, la malice : le premier tome est plein de renvois aux derniers ; donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de la *Sagesse* de Charron, de la savante histoire composée par le sage de Thou, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique, de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte, est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école ; & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des magistrats. Les autres serpents qui mordaient la lime, ont usé leurs dents, & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir

présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire, ou qui peuvent souffrir quelques additions, ou qui, ayant été inférés par des mains étrangères, n'ont pas été traités selon les vues des directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai, dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains, & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie (a).

(a) L'Encyclopédie est, sans doute, un ouvrage utile, & qui pouvait l'être encore plus avec un meilleur choix de coopérateurs. Des hommes du premier mérite voulurent bien y fournir quelques articles; mais ils furent mal secondés par des écrivains trop inférieurs. En général, il y a beaucoup d'exagération dans tout ce que Voltaire dit, & de l'ouvrage & de son exécution.

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE.

A.

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de César du Marfais, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du septième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de Marie à la Coque, qui était riche; & sans les générosités du comte de Lauraguais, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'État encourager les talens dans l'indigence, & demander le secret. Colbert les récompensait, mais avec l'argent de l'État; Fouquet avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (1) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de Fouquet, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur

(1) M. le duc de Choiseul.

génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre A, qui a été si bien traitée par feu M. du Marfais, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c. ; la raison n'en est-elle pas évidente ? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut ? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai* ? Nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois* : lorsqu'enfin on adoucît ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics : mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux, & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poètes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits* ; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On

trouve dans une pièce de vers de Pierre Corneille ,
sur le passage du Rhin , assez peu connue :

Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu ! si toutefois
Quelque chose pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient
aujourd'hui ces vers , si l'on prononçait comme sous
François premier , *pouvoit* par un *o* ; quelle cacopho-
nie feraient *effroi* , *toutefois* , *pouvoit* , *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait
le plus , Boileau disait :

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois* ;
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français* , ce vers
de Boileau lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise
habitude d'écrire le mot français comme on écrit *Saint
François*. Il faut du temps pour réformer la manière
d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux
trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je
croyois* , & si vous prononciez *je croyois* , en faisant
sentir les deux *o* , personne ne pourrait vous supporter.
Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ména-
gez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous
pas *je croyais* , puisque *je croyois* est absolument
barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger ,
il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais* ,
j'oûtrois , *j'employais* ; il vous demande pourquoi

vous adoucissez la prononciation de la dernière syllabe, & pourquoi vous n'adoucissez pas la précédente; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas *je crayais*, *j'employais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire succéder une diphthongue à une autre. La dernière syllabe, lui dites-vous, dont le son reste dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres; & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertissez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarrassez beaucoup lorsque vous orthographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, sans contredit, sont celles où les mêmes syllabes portent toujours une prononciation uniforme; telle est la langue italienne. Elle n'est point hérissée de lettres qu'on est obligé de supprimer; c'est le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* se prononce *ankicher* ? & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, se prononcent en français *pan* & *Lan* ? Les Italiens se sont défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avait aucun son, & de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus; que ne les imitons-nous ? avons-nous oublié que l'écriture est la peinture de la voix ?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous

dites *danois*, *suédois*; comment devinerai-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi, en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodièque manent vestigia ruris.

Il a eu choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé : plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a*; *la distance qu'il y a entr'eux*; est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement *la distance*, *la différence entr'eux*; à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas sur-tout éviter le concours de deux *a*? *il va à Paris*, *il a Antoine en aversion*. Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens*, & de-là à *Arques*.

La poésie française proscriit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces baillemens, que les Latins étaient soigneux d'éviter. Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire :

*Muove sì il vecchiarèl canuto e bianco ,
Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.*

L'Arioste a dit :

*Non sa quel che sia Amor . . .
Doveva fortuna alla christiana fede . . .
Tanto girò che venne a una riviera . . .
Altra avventura al buon Rinaldo accade . . .*

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se terminent en *a, e, i, o, u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio ,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Aegea.

Homère, il est vrai, ne s'affujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & sur-tout des A; les finesses de l'art n'étaient pas encore connues de son temps, & Homère était au-dessus de ces finesses: mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que Boileau recommande dès le premier chant de l'art poétique.

La lettre A chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première: les Égyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres: de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier'alpha*; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifèrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale, & de plus d'une mystérieuse démençe.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique; jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit: *a, b, c, d, e, f, g*, étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres; & un acrostiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

SI M. du Marfais vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *AB*, & *AB* ne signifie rien, ou tout au plus il indique

24 A B C , O U A L P H A B E T .

deux sons ; & ces deux sons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*Alpha* : l'un est le premier , l'autre le second ; & on ne fait pas pourquoi.

Or , comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres , l'art de compter , ne s'appelle point *un-deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées , n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire ; ceux qui possèdent la langue arabe , dont je n'ai pas la plus légère notion , pourront m'apprendre si cette langue qui a , dit-on , quatre-vingts mots pour signifier un cheval , en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne fais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (1) , que cette nation s'est toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue , la liste des caractères de sa langue ; l'un est *ho-tou* , l'autre *haipien* : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous , ils disaient *alphabet*. Sénèque le philosophe se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or , cet alphabet , les Grecs le tenaient des Phéniciens , de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes ,

(1) 1^{er} vol. de l'hist. de la Chine de Duhalde.

lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que Cécrops leur avait apportée d'Égypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé ; & les Égyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paie un *ro*, reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Égyptiens ne commencèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre humain. Les Grecs à leur

26 A B C , O U A L P H A B E T .

tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu , comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands , dont on fit depuis des demi-dieux , allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toison d'or* , ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées , qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis , & dont j'espère qu'ils secoueront le joug , grace à l'impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable (je ne dis pas très-vrai , Dieu m'en garde) que ni Tyr , ni l'Egypte , ni aucun asiatique habitant vers la Méditerranée , ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens , ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate , avaient , par exemple , communiqué leur méthode aux Chinois , il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux , vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont , nous dit-on , quatre-vingt mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cent soixante & seize fois plus savante & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence , qu'ils écrivent de haut en bas , & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche ; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares , indiens , siamois ,

japonais , vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples , en y joignant même les Hottentots & les Cafres , prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous , parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel , ainsi qu'un payfan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce marant une basse-taille rude , discordante , insupportable , & de cette chanteuse un dessus de rossignol , est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *ABC* aux Grecs , nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie ; ils avaient un gosier plus flexible ; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles , de consonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie , au contraire , était rude , grossier ; c'étaient des *Shafiroth* , des *Astaroth* , des *Shabaoth* , des *Chammaim* , des *Chotihet* , des *Thopheth* ; il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien , & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort

bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les martelets de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraïm qui est l'Égypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiômes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte ; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braïemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que

c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans disent d'eux-mêmes, *ha he*, quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent; *hu hu*, *hou hou*, quand ils se moquent; *aïe* quand on les frappe; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Égypte Psammeticus (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, aussi naturelles aux enfans que le coassement l'est aux grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en* : ces mots ne sont représentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire : « Je serais venu, ma mère, » avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine

» de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe
» gauche ».

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des siècles pour ajuster cette phrase, & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père, mère, jour, nuit, terre, eau, boire, manger, &c.* mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses, leur nombre, les dates des événements, les idées des hommes devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Chaldéens, les Syriens, les Égyptiens attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de Dieu était divin. Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie: point d'opération magiques sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des mystères, &

souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jehova*, nom de Dieu, chez les Syriens & les Égyptiens, par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

S. Clément d'Alexandrie rapporte (1) que Moïse fit mourir sur le champ le roi d'Égypte Nechephre, en lui soufflant ce nom dans l'oreille; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. S. Clément d'Alexandrie est exact, il cite son auteur; c'est le savant Artapan; qui pourra récuser le témoignage d'Artapan?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans Origène, dans Clément d'Alexandrie, dans Tertullien, &c. &c. Origène dit sur-tout expressément (2): « Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, on fera par ces noms, des choses dont la nature & la force sont telles, que les démons se soumettent à ceux qui les prononcent; mais si on le nomme d'un autre nom, comme *Dieu de la mer bruyante*, *Dieu supplantateur*, ces noms seront sans vertu: le nom d'*Israël* traduit en grec ne pourra rien opérer; mais prononcez-le en hébreu, avec les autres mots requis, vous opérerez la conjuration ».

(1) Stromates ou tapisseries, liv. I^{er}.

(2) Origène contre Celse, n^o. 202.

Le même Origène dit ces paroles remarquables :
 » Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu ,
 » tels que sont ceux dont se servent les sages parmi
 » les Égyptiens , les mages en Perse , les brachmanes
 » dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'est pas un art
 » vain & chimérique , ainsi que le prétendent les stoï-
 » ciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth* , celui
 » d'*Adonai* , n'ont pas été faits pour des êtres créés ;
 » mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse
 » qui se rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu
 » de ces noms quand on les arrange & qu'on les
 » prononce selon les règles , &c ».

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à Virgile d'avoir cru ces inepties , & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cælo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme , & de toutes ses sottises.

A B B A Y E.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé , *abbas* en latin & en grec , *abba* en syrien & en chaldéen , vient de l'hébreu *ab* , qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre
 par

par orgueil ; c'est pourquoi Jésus disait à ses disciples :

(1) N'appellez personne sur la terre votre père , car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.

Quoique S. Jérôme se soit fort emporté contre les moines de son temps (2) qui , malgré la défense du Seigneur , donnaient ou recevaient le titre d'abbé , le sixième concile de Paris (3) décide que , si les abbés sont des pères spirituels , & s'ils engendrent au Seigneur des fils spirituels , c'est avec raison qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret , si quelqu'un a mérité le titre d'abbé , c'est assurément S. Benoît qui , l'an 529 , fonda sur le mont Cassin , dans le royaume de Naples , la règle si éminente en sagesse & en discrétion , & si grave , si claire , à l'égard du discours & du style. Ce sont les propres termes du pape S. Grégoire (4) , qui ne manque pas de faire mention du privilège singulier dont Dieu daigna gratifier ce saint fondateur ; c'est que tous les bénédictins qui meurent au mont Cassin sont sauvés. L'on ne doit donc pas être surpris que ces moines comptent seize mille saints canonisés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles sont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de Saint Benoît*.

On peut bien croire que ce saint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à Dieu le salut de ses

(1) Matth. chap. 23, v. 9.

(3) Liv. I^{er}, chap. 37.

(2) Liv. II sur l'Épît. aux Galates.

(4) Dialog. liv. II, ch. VIII.

disciples. En conséquence , le samedi 21 mars 543 , veille du dimanche de la passion , qui fut le jour de sa mort , deux moines , dont l'un était dans le monastère , l'autre en était éloigné , eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis , & éclairé d'une infinité de flambeaux , qui s'étendait vers l'Orient depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait , qui leur demanda pour qui était ce chemin ? ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est , ajouta-t-il , par où Benoît , le bien - aimé de Dieu , est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré s'étendit bientôt dans d'autres États , dont les souverains se laissaient persuader (1) qu'il ne s'agissait , pour être sûr d'une place en paradis , que de s'y faire un bon ami ; & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes , les crimes les plus énormes , par des donations en faveur des églises. Pour ne parler ici que de la France , on lit dans les *Gestes du roi Dagobert* , fondateur de l'abbaye de Saint - Denis près Paris (2) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de Dieu , & qu'un saint hermite nommé Jean , qui demeurait sur les côtes de la mer d'Italie , vit son ame enchaînée dans une barque , & des diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna ; que S. Denis avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux , précédé des éclairs & de la foudre , & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits , & arraché cette pauvre ame des

(1) Mezerai , tome I^{er} , page 225.

(2) Chap. XLVII.

griffes du plus acharné , il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles-Martel au contraire fut damné en corps & en ame , pour avoir donné des abbayes en récompense à ses capiraines , qui , quoique laïques , portèrent le titre d'abbés , comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abesses , & possédèrent des abbayes de filles. Un saint évêque de Lyon , nommé Eucher , étant en oraison , fut ravi en esprit , & mené par un ange en enfer où il vit Charles-Martel , & apprit de l'ange que les saints dont ce prince avait dépouillé les églises , l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. S. Eucher écrivit cette révélation à Boniface , évêque de Maïence , & à Fulrad , archi-chapelain de Pepin le bref , en les priant d'ouvrir le tombeau de Charles-Martel , & de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert ; le fond en était tout brûlé , & on n'y trouva qu'un grand serpent qui en sortit avec une fumée puante.

Boniface (1) eut l'attention d'écrire à Pepin le bref & à Carloman toutes ces circonstances de la damnation de leur père ; & Louis de Germanie s'étant emparé , en 858 , de quelques biens ecclésiastiques , les évêques de l'assemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible histoire , en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi , & qui en avaient été témoins oculaires.

S. Bernard , premier abbé de Clairvaux en 1115 , avait pareillement eu révélation que tous ceux qui

(1) Mezerai , tome I^{er} , page 331.

recevraient l'habit de sa main seraient sauvés. Cependant le pape Urbain II, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Cassin le titre de chef de tous les monastères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monastique s'est répandue du sein de Benoît comme d'une source de paradis, l'empereur Lothaire lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monastère du mont Cassin la prééminence de pouvoir & de gloire sur tous les monastères qui sont ou qui seront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Pascal II, dans une bulle de l'an 1113, adressée à l'abbé du mont Cassin, s'exprime en ces termes: Nous décernons que vous, ainsi que tous vos successeurs, comme supérieurs à tous les abbés, vous ayiez séance dans toute assemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Aussi l'abbé de Cluni ayant osé se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin; celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé cardinal*, qu'il obtint depuis de Calixte II, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape Jean XX, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Cassin le titre d'évêque dont il fit les fonctions jusqu'en 1367; mais Urbain V ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il

s'intitule simplement dans les actes : « Patriarche de la
» sainte religion , abbé du saint monastère de Cassin ,
» chancelier & grand-chapelain de l'empire romain ,
» abbé des abbés , chef de la hiérarchie bénédictine ,
» chancelier collatéral du royaume de Sicile , comte
» & gouverneur de la Campanie , de la terre de Labour ,
» & de la province maritime , prince de la paix ».

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano , petite ville au pied du mont Cassin dans une maison spacieuse où tous les passans , depuis le pape jusqu'au dernier mendiant , sont reçus , logés , nourris , & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes qui sont quelquefois au nombre de trois cents. S. Ignace , en 1538 , y reçut l'hospitalité ; mais il fut logé sur le mont Cassin , dans une maison nommée l'albanette , à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut ; ce qui fait dire à un dominicain , dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ama* , qu'Ignace habita quelques mois cette montagne de contemplation , & que comme un autre Moïse & un autre législateur , il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité ce fondateur des jésuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaisance que Saint Benoît , à son arrivée au mont Cassin , avait éprouvée de la part de S. Martin , hermite , qui lui céda la place dont il était en possession , & se retira au mont Marisque proche de la Carniole ; au contraire , le

bénédictin Ambroïse Cajetan, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jésuites à l'ordre de S. Benoît.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à S. Basile, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *Quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été: quant au clergé séculier, voici comment en parlait S. Cyprien dès le troisième siècle (1). Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres, & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de Dieu, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi (2): « Nous voulons connaître les devoirs des » ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui » leur est permis, & qu'ils ne nous demandent que » ce que nous devons accorder. Nous les prions de » nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter » le monde, & en quoi l'on peut distinguer ceux qui

(1) *De lapsis.*

(2) *Capit. interrog.* page 478, tome VII, *conc.* page 1184.

» le quittent de ceux qui y demeurent ; si c'est seule-
 » ment en ce qu'ils ne portent point les armes , & ne
 » sont pas mariés publiquement. Si celui-là a quitté
 » le monde , qui ne cesse tous les jours d'augmenter
 » ses biens par toutes sortes de moyens , en promet-
 » tant le paradis & menaçant de l'enfer , & employant
 » le nom de Dieu ou de quelque saint pour persuader
 » aux simples de se dépouiller de leurs biens , & en
 » priver leurs héritiers légitimes , qui , par-là , réduits
 » à la pauvreté , se croient ensuite les crimes permis ,
 » comme le larcin & le pillage. Si c'est avoir quitté
 » le monde que de suivre la passion d'acquérir jus-
 » qu'à corrompre par argent de faux témoins pour
 » avoir le bien d'autrui , & de chercher des avoués
 » & des prévôts cruels , intéressés , & sans crainte
 » de Dieu ».

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par
 une harangue de l'an 1493 , où l'abbé Tritème dit à
 ses confrères : « Vous , messieurs les abbés , qui êtes
 » des ignorans & ennemis de la science du salut ; qui
 » passez les journées entières dans les plaisirs impu-
 » diques , dans l'ivrognerie & dans le jeu ; qui vous
 » attachez aux biens de la terre , que répondrez-vous
 » à Dieu & à votre fondateur S. Benoît » ?

Le même abbé ne laisse pas de prétendre que de-
 droit (1) la troisième partie de tous les biens des
 chrétiens appartient à l'ordre de S. Benoît , & que
 s'il ne l'a pas , c'est qu'on la lui a volée. Il est si
 pauvre , ajoute-t-il , pour le présent , qu'il n'a plus

(1) Fra-Paolo, Traité des bénéfices , page 31.

que cent millions d'or de revenu. Tritême ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts ; mais comme il ne comptait de son temps que quinze mille abbayes de bénédictins , outre les petits couvens du même ordre , & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille , il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté , sans les funestes progrès de l'hérésie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs , depuis le concordat fait l'an 1515 entre Léon X & François I , le roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume , le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment , en 1694 , au docteur Grégori qui prenait l'abbé Gallois pour un bénédictin (1) : Le bon père s'imagine que nous sommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

S E C T I O N I I.

CEUX qui fuient le monde sont sages : ceux qui se consacrent à Dieu sont respectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Égypte , *idiotoi* , *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire , & qui n'est pas idiot dans l'acception

(1) Transactions philosophiques.

ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élit son supérieur : car tout se faisait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Eglise. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine , en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son abba, son abbé ; quoiqu'il soit dit dans l'évangile : « N'appellez personne votre père ».

Ni les abbés , ni les moines , ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables ; il y eut plus de cinquante mille moines , dit-on , dans l'Egypte.

S. Basile , d'abord moine , puis évêque de Césarée en Capadoce , fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de S. Basile fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de S. Basile ; ils furent par-tout riches ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre , lorsqu'au sixième siècle S. Benoît établit une puissance nouvelle au mont Cassin. S. Grégoire le grand assure dans ses dialogues (1) que Dieu lui accorda un privilège spécial , par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape Urbain II , par une bulle de 1092 , déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du

(1) Liv. II , chap. VIII.

monde. Pascal II lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitula « patriarche de la sainte religion, chancelier » collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, prince de la paix, &c. &c. » &c. &c. ».

Tous ces titres seraient peu de chose, s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots : « les abbés princes de Kemptem, Ektangen, Eudertl, Murbach, Berglesgaden, Vifsembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres » abbés qui ne sont pas princes, jouissent ensemble » d'environ neuf cent mille florins de revenu, qui » font deux millions cinquante mille livres de votre » France au cours de ce jour. De-là je conclus que » Jésus-Christ n'était pas si à son aise qu'eux ».

Je lui répondis : « Monsieur, vous m'avouerez que » les Français sont plus pieux que les Allemands dans » la proportion de quatre & seize quarante-unièmes » à l'unité; car nos seuls bénéfices consistoriaux de » moines, c'est-à-dire ceux qui paient des annates au » pape, se montent à neuf millions de rente, à quarante-neuf livres dix sous le marc avec le remède; » & neuf millions sont à deux millions cinquante mille » livres, comme un est à quatre & seize quarante-unièmes. De-là je conclus qu'ils ne sont pas assez » riches, & qu'il faudrait qu'ils en eussent dix fois » davantage. J'ai l'honneur d'être, &c. ».

Il me répliqua par cette courte lettre : « Mon cher

» monsieur , je ne vous entends point ; vous trouvez ,
» sans doute , avec moi que neuf millions de votre
» monnaie sont un peu trop pour ceux qui font vœu
» de pauvreté ; & vous souhaitez qu'ils en aient quatre-
» vingt-dix ; je vous supplie de vouloir bien m'expli-
» quer cette énigme ».

J'eus l'honneur de lui répondre sur le champ :
« Mon cher monsieur , il y avait autrefois un jeune
» homme à qui on proposait d'épouser une femme de
» soixante ans , qui lui donnerait tout son bien par
» testament : il répondit qu'elle n'était pas assez
» vieille ». L'allemand entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (1) on proposa dans le conseil de Henri III, roi de France, de faire ériger en commendes séculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de la cour & de son armée : mais comme il fut depuis excommunié & assassiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'Argenson , ministre de la guerre, voulut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de S. Louis ; rien n'était plus simple , plus juste , plus utile ; il n'en put venir à bout. Cependant sous Louis XIV la princesse de Conti avait possédé l'abbaye de S. Denis. Avant son règne , les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de Sulli huguenot avait un abbaye.

Le père de Huges-Capet n'était riche que par ses abbayes , & on l'appelait Hugues l'abbé. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs.

(1) Chopin , *de sacrâ politia* , lib. VI.

Ogine, mère de Louis d'Outremer, quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon pour la donner à sa femme Gerberge. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toujours à la plus grande gloire de Dieu. Consultez l'Apocalypse de Méliton, par l'évêque du Bellai.

A B B É.

*O*u allez-vous, monsieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père? Si vous le devenez, vous rendez service à l'État; vous faites la meilleure œuvre sans doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifiaient avec le temps des choses différentes! L'abbé spirituel était un pauvre à la tête de plusieurs autres pauvres: mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis deux cent, quatre cent mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères

spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain ! on l'a déjà dit ; il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.

Mais j'entends messieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui disent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne serons-nous pas princes ? les évêques le font bien. Ils étaient originellement pauvres comme nous, ils se sont enrichis ; ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raison, messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare ; vous avez profité des temps d'ignorance, de superstition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux : tremblez que le jour de la raison n'arrive.

A B E I L L E S.

Les abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine, en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile, & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien,

pas une feule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les essaims qui sortent de la ruche, c'est qu'ils sont beaucoup plus doux que nos enfans qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre, on les porte, la main nue, paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts, elles deviennent semblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne fais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne fais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi, ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un sérail prodigieux, qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien , d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Égyptiens ; ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Égypte, on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine , mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété ces inventions ; il est venu un homme qui , étant possesseur de six cents ruches , a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. Simon qui ne se pique de rien , qui écrit très-simplement , mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi , il en fait plus que monsieur le prieur de Jonval & que monsieur le comte du *Spéctacle de la nature* ; il a examiné ses abeilles pendant vingt années ; il nous assure qu'on s'est moqué de nous , & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale , & qui président aux ouvrages ; il les a vus , il les a dessinés , & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achen* , la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première , & enfin la grande famille

des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles , & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre ? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant j'ai souvent cherché ce roi & cette reine , & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour ; l'un d'eux l'a portée , elle & ses suivantes , sur son bras nu. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essaim qui sortait de la mère ruche , sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes , & qui en portent des essaims entiers sur leur poitrine & leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son temps. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hasard à la tête des autres. Il faut bien que , lorsqu'elles vont butiner les fleurs , il y en ait quelques-unes de plus diligentes ; mais qu'il y ait une vraie royauté , une cour , une police , c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les béliers , les taureaux à des rois , parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier : cette prééminence a frappé
les

les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le béliet & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq ; il appelle ses poules , il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec ; il les défend , il les conduit ; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit État. Il ne s'éloigne jamais de son fétail. Voilà une image de la vraie royauté ; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les Proverbes attribués à Salomon, « qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de » la terre & qui sont plus sages que les sages ; les four- » mis, petit peuple qui se prépare une nourriture pen- » dant la moisson ; le lièvre , peuple faible qui couche » sur des pierres ; la sauterelle qui n'ayant pas de rois , » voyage par troupes ; le lézard qui travaille de ses » mains, & qui demeure dans les palais des rois ». J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres qui ne couchent point sur la pierre , & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît , il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie ; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs : on ne craint point de le perdre , comme on perd souvent des essaims

lorsqu'ils sont chassés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée, elle sera très-utile : mais dans le gouvernement des animaux domestiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des descriptions, des comparaisons, des allégories, des fables, à la poésie. La fameuse fable des abeilles de Mandeville fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches se glissèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent ;
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel ;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus sottes en moururent.
Le roi d'un nouvel essaim
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent ;
Ils sont tous désabusés ;
Les bourdons sont écrasés,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les

abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul État, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le condamne & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les ferruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons; mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION PREMIÈRE.

Nous ne devons rien dire de ce qui est divin dans Abraham, puisque l'Écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux usages; car ces usages, ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée, ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des temps, absolument perdue dans les lieux où les grands évènements sont arrivés, est venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous disputons sur tout ce qui s'est passé vers l'Euphrate, le Jourdain & le Nil; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'Abraham, nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(1) « Tharé vécut soixante & dix ans, & engendra » Abraham, Nacor & Aran.

(2) « Et Tharé ayant vécu deux cent cinq ans, » mourut à Haran ».

(1) Genèse, ch. XI, v. 26,

(2) *Ibid.* v. 32,

Le Seigneur dit à Abraham : (1) « Sortez de votre pays , de votre famille , de la maison de votre père , » & venez dans la terre que je vous montrerai ; & » je vous rendrai père d'un grand peuple ».

Il paraît d'abord évident par le texte, que Tharé ayant eu Abraham à soixante & dix ans , étant mort à deux cent cinq ; & Abraham étant sorti de la Chaldée immédiatement après la mort de son père , il avait juste cent trente-cinq ans lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à peu-près le sentiment de S. Étienne (2) dans son discours aux Juifs ; mais la Genèse dit aussi :

(3) « Abraham avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit de Haran ».

C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'Abraham ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment Abraham était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & seulement de soixante & quinze ? S. Jérôme & S. Augustin disent que cette difficulté est inexplicable. Dom Calmet , qui avoue que ces deux saints n'ont pu résoudre ce problème , croit dénouer aisément le nœud , en disant qu'Abraham était le cadet des enfans de Tharé , quoique la Genèse le nomme le premier , & par conséquent l'aîné.

La Genèse fait naître Abraham dans la soixante & dixième année de son père ; & Calmet le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentateur

(1) Genèse, chap. XII , v. 1.

(3) Genèse, chap. XII , v. 4.

(2) Actes des Apôtres , ch. VII.

nous laissent , le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avons, suivant Moréri, soixante & dix systèmes de chronologie sur l'histoire dictée par Dieu même. Depuis Moréri il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Écriture ; ainsi voilà autant de disputes sur Abraham qu'on lui attribue d'années dans le texte , quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systèmes , il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville ou ce village de Haran , ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verset jusqu'au dernier ? la résignation.

L'Esprit saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie , ni la physique , ni la logique ; il a voulu faire de nous des hommes craignant Dieu. Ne pouvant rien comprendre , nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer comment Sara , femme d'Abraham , était aussi sa sœur. Abraham dit positivement au roi de Gérar, Abimelec , par qui Sara avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans , étant grosse d'Isaac : « Elle est véritablement ma sœur , étant fille de mon » père , mais non pas de ma mère ; & j'en ai fait » ma femme ».

L'ancien Testament ne nous apprend point comment

Sara était sœur de son mari. Dom Calmet, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les temps & selon les lieux. On peut supposer qu'Abraham, fils de Tharé, idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa Sara, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'Église excusent moins Abraham d'avoir dit en Égypte à Sara : « Aussi-tôt que les Égyptiens vous auront vue, ils me tueront & vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grace ». Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisqu'vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Égypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par Abimelec, roi de Gérar, dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de Pharaon, « beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs & servantes ». Ces présents, qui sont considérables, prouvent que les Pharaons étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Égypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Égypte tous les ans, pendant

quatre ou cinq mois , & qui croupissaient ensuite sur la terre ; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'Abraham chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir , en si peu de temps , inventé les arts & toutes les sciences , dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties , puisqu'on voit , quelque temps après , que l'art d'embaumer les morts était perfectionné ; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable que trois cents ans auparavant , c'est-à-dire , cent années après l'époque hébraïque du déluge de Noé , les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller jusqu'aux cieux. S. Jérôme , dans son commentaire sur Isaïe , dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorsque Dieu descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi , cela fait dix mille pieds ; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Égypte , qui n'ont qu'environ

cinq cents pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux, que nos nations modernes.

C'est - là ce que l'on peut remarquer à propos d'Abraham, touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Chaldéens, le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'Abraham ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'Abraham était le Brama des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. Mahomet dans son Koran voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisième sura ou chapitre :
» Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de
» ceux qui donnent des compagnons à Dieu ».

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à

imaginer que les Juifs ne se dirent descendants d'Abraham que dans des temps très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour descendants d'Abraham révééré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'Abraham eut avec Dieu, sur ses combats, & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Égypte, & lui dit : « Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le » midi & l'occident : je vous donne pour toujours à » vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles, » *in sempiternum*, à tout jamais, tout le pays que vous » voyez (1) ».

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite « tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate (2) ».

Ces critiques demandent comment Dieu a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment Dieu a pu leur donner à tout jamais la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps ?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'Abraham sera aussi nombreuse que la

(1) Genèse, ch. XIII, vers. 14 & 15.

(2) *Ibid*, ch. XV, vers. 18.

poussière de la terre. « Si l'on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendants (1) ».

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cent mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'Église substituée à la synagogue est la véritable race d'Abraham, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine, mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise, du temps du pape Urbain II, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Testament comme une figure du nouveau, tout est accompli ou le sera, & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'Abraham auprès de Sodome; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cent dix-huit gardes de bœufs & de moutons, un roi de Perse, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations; & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas, qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de Dieu n'était point raccourci. Voyez Gédéon

(1) Genèse, chap. XV, vers. 18.

qui , avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes , defait une armée entière. Voyez Samson qui tue seul mille philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fournissent même de pareils exemples. Trois cents spartiates arrêterent un moment l'armée de Xerxès , au pas des Thermopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit , ils y furent tous tués avec leur roi Léonidas , que Xerxès eut la lâcheté de faire pendre , au lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encore que ces trois cents lacédémoniens , qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois , étaient soutenus par une armée de dix mille grecs distribués dans des postes avantageux , au milieu des rochers d'Ossa & de Pélion ; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-temps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents spartiates , ils y acquirent encore plus de gloire , en se défendant plus à découvert contre l'armée persane qui les tailla tous en pièces. Aussi , dans le monument érigé depuis sur le champ de bataille , on fit mention de ces quatre mille victimes , & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore , & bien moins célébrée , est celle de cinquante suisses qui mirent en déroute (1) à Morgate toute l'armée de l'archiduc

(1) En 1315.

Léopold d'Autriche, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher , & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Thermopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés , & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire..... Où nous a conduits Abraham ?

Ces digressions amusent celui qui les fait , & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

S E C T I O N I I.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie , comme Thaut chez les Égyptiens , le premier Zoroastre dans la Perse , Hercule en Grèce , Orphée dans la Thrace , Odin chez les nations septentrionales , & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane ; car pour celle des Juifs , nos maîtres & nos ennemis , que nous croyons & que nous détestons , comme l'histoire de

ce peuple a été visiblement écrite par le S. Esprit , nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes ; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël ; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs ; mais les voleurs arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs juifs. Les descendans de Jacob ne conquièrent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu , & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie , de l'Europe & de l'Afrique , ont établi un empire plus vaste que celui des Romains , & ont chassé les Juifs de leurs cavernes , qu'ils appelaient la terre de promesse.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes , il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes : on nous dit qu'il était né en Chaldée , & qu'il était fils d'un pauvre potier , qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de-là sous le tropique , en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant , il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie , & s'il ne fut qu'un pauvre homme , comme on nous le dépeint , il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays de Haran après la mort de

son père Tharé le potier : mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans , ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans , & ensuite qu'Abraham partit de Haran ; ce qui semble dire que ce fut après la mort de son père.

Où l'auteur fait bien mal disposer une narration , ou il est clair par la Genèse même , qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il ? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée , aussi stérile , aussi pierreuse que celle de Sichem ? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem , ce n'était point un lieu de commerce ; Sichem est éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues : il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage ; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendants plusieurs siècles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem , que la famine l'en fait sortir. Il va en Égypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du blé si loin , & dans un pays dont on n'entend point la langue ? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara , qui était

extrêmement jeune , & presque enfant en comparaison de lui , car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle , il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur , lui dit-il ; afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune Sara , & donna au prétendu frère beaucoup de brebis , de bœufs , d'ânes , d'ânesses , de chameaux , de serviteurs , de servantes ; ce qui prouve que l'Égypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé , par conséquent très-ancien , & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs au roi de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham qui en avait alors cent soixante , lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham qui aimait à voyager , alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse , toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le roi d'Égypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Égypte : il donna sa femme pour sa sœur , & eut encore de cette affaire des brebis , des bœufs , des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham , & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins

fins & délicats , excellens métaphysiciens , gens sans préjugés & point du tout pédans.

Au reste , ce nom Bram , Abram était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appelèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens , ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans , c'est que cet Abraham était chaldéen ou persan : les Juifs dans la suite des temps se vantèrent d'en être descendus , comme les Francs descendent d'Hector , & les Bretons de Tubal. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël , lequel est chaldéen , suivant le témoignage même du juif Flavien Josèphe. On sait qu'elle prit jusqu'au nom des anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela Dieu du nom d'Eloï , ou Eloa , d'Adonaï , de Jehova , ou Iaho , que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées , depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus , était appelée Kish-Ibrahim , Milat-Ibrahim. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hyde nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne , ce que leurs fripiers font de leurs vieux

habits : ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si long temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres , tandis que leur historien Jofephe avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs possédât un petit coin de terre en propre , avant qu'elle eût une ville , des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite , une ancienne opinion établie en Égypte ou en Asie , & chez les Juifs , il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau , ignorant , grossier , toujours privé des arts , a copié , comme il a pu , la nation antique , florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée , la Biscaye , Cornouailles , Bergame le pays d'Arlequin , &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye , de Cornouailles , ni de Bergame , & il faut être ou un grand ignorant , ou un grand fripon , pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(Article tiré de M. Fréret).

SECTION II.

IL ne faut pas croire qu'Abraham ait été seulement connu des Juifs , il est révérend dans toute l'Asie & jusqu'au fond des Indes. Ce nom , qui signifie père d'un

peuple dans plus d'une langue orientale , fut donné à un habitant de la Chaldée , de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche , ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un Abraham.

Les livres hébreux le font fils de Tharé , & les Arabes disent que ce Tharé était son aïeul , & qu'Azar était son père ; en quoi ils ont été suivis par plusieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions sur l'année dans laquelle Abraham vint au monde , & je n'en hasarderai pas une quarante-troisième ; il paraît même , par les dates , qu'Abraham a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait , & quand le livre qui parle d'Abraham ne serait pas sacré comme l'était la loi , ce patriarche n'en existerait pas moins ; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés & des livres inspirés en particulier. Leur histoire , quoique liée à leur loi , n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que Dieu eût dicté de fausses dates ?

Philon le juif & Suidas rapportent que Tharé , père ou grand-père d'Abraham , qui demeurait à Ur en Chaldée , était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles , & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi , cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles , & qui vénéraient le ciel ,

n'était pas encore peut être établie en Chaldée ; ou si elle régnait dans une partie de ce pays , l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble que dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises , & toutes étaient paisiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. Laban , le beau-père de Jacob , avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voisine eût ses dieux , & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Écriture dit que le dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Canaan, ordonna à Abraham de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénites. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer , par l'allégorie & par le sens mystique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une semence dont elles ne descendaient pas ; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promesses , la famille d'Abraham fut affligée de la famine , & alla en Égypte pour avoir du blé : c'est une destinée singulière que les Hébreux n'aient jamais été en Égypte que pressés par la faim ; car Jacob y envoya depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux , fit donc ce voyage avec Sara sa femme , âgée de soixante & cinq ans ; elle était très-belle , & Abraham craignait que les

Égyptiens , frappés de ses charmes , ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté : il lui proposa de passer seulement pour sa sœur , &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la mollesse ont affaiblie depuis ; c'est le sentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'Hélène avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par Pâris. Ce que Abraham avait prévu arriva ; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante & cinq ans ; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail , quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes ; mais le Seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi fut que cette beauté dangereuse était la femme d'Abraham ; mais enfin il le fut , & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de Saraï fût inaltérable ; car vingt-cinq ans après , étant grosse à quatre-vingt dix ans , & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé Abimelec , Abraham , qui ne s'était pas corrigé , la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Égypte : Dieu apparut en songe à cet Abimelec , & le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de Sara était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probablement la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul iota de leur loi qu'ils ne crussent ;

mais l'historique n'exigeait pas le même respect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de S. Edouard, & qui ne croyaient pas tous absolument que S. Edouard guérît des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéissant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaisseau tiré au rivage par la ceinture d'une vestale, de la pierre coupée par un rasoir; &c. Voilà pourquoi Josèphe l'historien, très-attaché à son culte, laisse à ses lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux Saducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il soit si souvent parlé des anges dans l'ancien Testament; mais il n'était pas permis à ces Saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abstinences prescrites.

Cette partie de l'histoire d'Abraham, c'est-à-dire ses voyages chez les rois d'Égypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive existait dans une seule famille; qu'il y avait déjà des lois, puisque sans elles un grand royaume ne peut subsister; que par conséquent la loi de Moïse, qui est postérieure, ne peut être la première. Il n'est pas nécessaire qu'une loi soit la plus ancienne de toutes pour être divine, & Dieu est sans doute le maître des temps. Il est vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raison, que Dieu, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre humain; mais, s'il est prouvé qu'il

se soit conduit autrement , ce n'est pas à nous à l'interroger.

Le reste de l'histoire d'Abraham est sujet à de grandes difficultés. Dieu, qui lui apparaît souvent, & qui fait avec lui plusieurs traités, lui envoie un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir Sara, qui avait cuit le pain. L'un de ces anges, que le texte appelle le Seigneur, l'Éternel, promet à Sara que dans un an elle aura un fils. Sara, qui avait alors quatre vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années (a), se mit à rire de la promesse; preuve qu'elle avouait sa décrépitude; preuve que, selon l'écriture même, la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépitude, devenue grosse, charme l'année suivante le roi Abimelec, comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'Abraham comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on sera encore très embarrassé. Par exemple, quel tour pourrions-nous donner à la promesse que Dieu fait à Abraham de l'investir lui & sa posterité de toute la terre de Canaan, que jamais ce chaldeen ne posséda:

(a) Il devait même avoir alors 143 ans, suivant quelques interprètes. Voyez la 1^{re}. Section.

c'est-là une de ces difficultés qu'il est impossible de résoudre.

Il paraît étonnant que Dieu ayant fait naître Isaac d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centenaire, il ait ensuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de Dieu semble faire voir que, dans le temps où cette histoire fut écrite, les sacrifices de victimes humaines étaient en usage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de Jephté. Mais on peut dire que l'obéissance d'Abraham, près de sacrifier son fils au Dieu qui le lui avait donné, est une allégorie de la résignation que l'homme doit aux ordres de l'Être suprême.

Il y a sur-tout une remarque bien importante à faire sur l'histoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans sont Isaac, né de sa femme par une faveur miraculeuse de la Providence, & Ismaël, né de sa servante. C'est dans Isaac qu'est bénie la race du patriarche, & cependant Isaac n'est le père que d'une nation malheureuse & méprisable, long-temps esclave & plus long-temps dispersée. Ismaël, au contraire, est le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puissans & des plus étendus de l'univers.

Les musulmans ont une grande vénération pour Abraham, qu'ils appellent Ibrahim. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pèlerinage; ceux qui pensent que son tombeau est à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens persans ont cru qu'Abraham était le même que Zoroastre. Il lui est arrivé la même chose qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures ; mais par le texte de l'Écriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Palestine, en Égypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un sépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonstances de sa vie, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré Isaac, il se fit circoncire lui & son fils Ismaël & tous ses serviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Égyptiens. Il est difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper son prépuce à cent ans ?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres seuls d'Égypte étaient anciennement distingués par cette coutume. C'était un usage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Asie, que les plus saints personnages présentaient leur membre viril à baiser aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en procession en Égypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque chose de noble & de sacré, comme un symbole de la puissance divine : on jurait par elles ; & lorsque l'on faisait un serment à quelqu'un, on

mettrait la main à ses *testicules* ; c'est peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent ensuite leur nom , qui signifie *témoins* , parce qu'autrefois ils servaient ainsi de témoignage & de gage. Quand Abraham envoya son serviteur demander Rebecca pour son fils Isaac, le serviteur mit la main aux parties génitales d'Abraham, ce qu'on a traduit par le mot *cuisse*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'est pas plus étonnant aux yeux d'un philosophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête ; & il n'est pas étonnant que ceux qui voulaient se distinguer des autres hommes, missent un signe à cette partie révéree.

La Genèse dit que la circoncision fut un pacte entre Dieu & Abraham ; & elle ajoute expressément qu'on fera mourir quiconque ne sera pas circoncis dans la maison. Cependant on ne dit point qu'Isaac l'ait été, & il n'est plus parlé de circoncision jusqu'au temps de Moïse.

On finira cet article par une autre observation, c'est qu'Abraham, ayant eu de Sara & d'Agar deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut six fils de Céthura qui s'établirent dans l'Arabie ; mais leur postérité n'a point été célèbre.

A B U S.

VICE attaché à tous les usages, à toutes les lois, à toutes les institutions des hommes; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les États. *Maximus ille est qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : Nous sommes puissans sur mer & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus*.

C'est une erreur de penser que maître Pierre de Cugnières, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, sous Philippe de Valois. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de Louis XII. Pierre Cugnières fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques dont les parlemens, tous les juges séculiers & tous les seigneurs hauts-justiciers se plaignaient; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs, qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute justice; & ils

regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans son palais, & non pas dans la cour du parlement, comme le dit Pasquier : le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs, & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par Pierre Cugnières.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs ; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur, il fallait qu'il remit au juge ecclésiastique les effets volés ; sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il serait damné & privé de la sépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'Église ; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement, ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à peu près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit sagement la parole ; c'était un homme qui passait pour un vaste génie, & qui fut depuis pape sous le nom de Clément VI. Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires, & pour instruire le roi de son devoir.

78 ABUS (APPEL D').

Il dit que Jésus-Christ étant Dieu & homme, avait eu le pouvoir temporel & spirituel ; & que par conséquent les ministres de l'Église, qui lui avaient succédé, étaient les juges-nés de tous les hommes sans exceptions. Voici comme il s'exprima :

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Rèvere sa gent dûment,
Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome I^{er} des Libertés de l'Église gallicane).

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Église. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les fuivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur Louis de Bavière. La politique dans tous les temps, conserva les abus dont se

plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de Pierre Cugnères. Ce tribunal s'affermir dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales; on appela toujours des sentences des officiaux au parlement, & peu à peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Eglise sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que Locke a tant recommandé, « définissez les termes ».

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel,

annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtement le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté, un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire un autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier ni le second ; & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le desir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grace. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme substantielle* sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le paysan ; il prend la droite & se noie ; l'autre court à lui : Eh, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment
un

un norvégien en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de Dieu*, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle?

Dans le temps que les fragmens de Pétrone faisaient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : Nous avons ici un Pétrone entier ; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration : *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione*. Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'est une chose dès long-temps publique. Puis-je voir ce Pétrone ? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit Capponi. Il le mène à l'Église où repose le corps de Saint Pétrone. Meibomius prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite Daniel a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé Martial, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite d'Orléans dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment Northampton & Soutampton, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques, pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'Isaïe : « Comment es-tu tombée du ciel, étoile de lumière qui te levais le matin. » ? On s'imagina que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreu qui

répond à l'étoile de Vénus, a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le diable, depuis ce temps-là s'est toujours appelé *Lucifer* (1).

On s'est fort moqué de la carte du Tendre de mademoiselle Scudéri. Les amans s'embarquent sur le fleuve de Tendre, on dîne à Tendre sur Estime, on soupe à Tendre sur Inclination, on couche à Tendre sur Desir; le lendemain on se trouve à Tendre sur Passion, & enfin à Tendre sur Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, sur-tout quand ce sont des Clélies, des Horatius Coclès, & des Romains austères & agrestes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de Tarquin & celui de Céladon; entre l'amour de David pour Jonathas, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé Desfontaines pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, est le *King-tien* de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entre eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé Maigrot, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce Maigrot ne fait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire

(1). Voyez *BEKER* & *DIABLE*.

dire ce qu'il entend par King-tien; Maigrot ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point sur cet abus des mots. En histoire, en morale, en jurisprudence, en médecine, mais sur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom; il eût pu la mieux faire; mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours :

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue
Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

A C A D É M I E.

Les académies sont aux universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire, ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle est l'académie française, & sur-tout la société royale de Londres.

L'académie française qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de Louis XIII, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre Colbert , étant membre de l'académie française , employa quelques uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée , dont furent ensuite Racine & Boileau , devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions , nommée aujourd'hui des belles lettres , & celle de l'académie des sciences de 1666. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de Louis XIV.

Lorsqu'après la mort de Jean-Baptiste Colbert & celle du marquis de Louvois , le comte de Pontchartrain , secrétaire d'État , eut le département de Paris , il chargea l'abbé Bignon , son neveu , de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science , & qui étaient sans rétribution ; des places de pensionnaires qui demandaient du travail , désagréablement distinguées de celles des honoraires ; des places d'associés sans pension , & des places d'élèves , titre encore plus désagréable & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pied. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'État , & à la distinction révoltante des honorés , des pensionnés & des élèves.

L'abbé Bignon osa proposer le même règlement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de

l'académie furent les premiers à rejeter les offres & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé Bignon qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied à l'académie française; il régna dans les autres tant que le comte de Pontchartrain fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur-le-champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique; & il passa pour un Mécène. Cet usage de résumer les discours a cessé, mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'académie devint si célèbre que lorsque Lulli, qui était une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une » académie royale de musique, & que les gentilshommes » & les demoiselles pourraient y chanter sans déroger ». Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On fait que ce mot académie emprunté des Grecs signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes, qui s'assemblait dans un jardin légué par Académus.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres.

L'académie de la Crusca est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académie de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile en ce qu'elle n'adopte aucun système, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé Foucher de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur Zoroastre, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles,

& que le savoir-vivre a prosrites ; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie française que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens* de Saint-Evremond eut quelque réputation en son temps ; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes satyres de Boileau sont immortelles. Je ne fais pourquoi Pélisson dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de Saint-Evremond qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses (1).

(1) Voyez le *Mercur de France*, juin, page 151 ; juillet, deuxième volume, page 154 ; & août, page 122, année 1769.

A D A M.

SECTION PREMIÈRE.

ON a tant parlé, tant écrit d'Adam, de sa femme, des préadamites, &c..... les rabbins ont débité sur Adam tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur Adam une idée assez neuve, du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scolaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur Adam dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des Ptolémées. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur Aurélien.

Or l'historien Josephe avoue dans sa réponse à Appion, que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. « Nous habitons, » dit-il, un pays éloigné de la mer; nous ne nous ap- » pliquons point au commerce; nous ne communi- » quons point avec les autres peuples.... Y a-t-il sujet

» de s'étonner que notre nation habitant si loin de la
» mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu
» connue (1) » ?

On demandera ici comment Josephé pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire, lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum* d'Onkelos. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits, étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de César.

Il est constant que les juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'Adam, ni d'Eve, ni d'Abel, ni de Caïn, ni de Noé. Le seul Abraham fut connu des peuples orientaux dans la

(1) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire, ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leur livres que très-tard.

suite des temps : mais nul peuple ancien ne convenait que cet Abraham ou cet Ibrahim fût la tige du peuple juif.

Tels sont les secrets de la Providence , que le père & la mère du genre humain furent toujours entièrement ignorés du genre humain , au point que les noms d'Adam & d'Eve ne se trouvent dans aucun ancien auteur , ni de la Grèce , ni de Rome , ni de la Perse , ni de la Syrie , ni chez les Arabes même , jusque vers le temps de Mahomet. Dieu daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'Adam & Eve aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se trouva-t-il ni en Égypte ni à Babylone aucune trace , aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni Orphée , ni Linus , ni Thamiris , n'en parlèrent-ils point , car s'ils en avaient dit un mot , ce mot aurait été relevé sans doute par Hésiode & sur-tout par Homère qui parlent de tout , excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie , qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité , n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'Adam & d'Eve.

Eusèbe , dans son Histoire universelle , a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects ; il aurait bien fait valoir le moindre trait , la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'Adimo & celui de Procriti sa femme. Si Adimo ressemble un peu à notre Adam, les Indiens répondent : « Nous sommes » un grand peuple établi vers l'Indus & vers le Gange » plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût » portée vers le Jourdain. Les Égyptiens, les Persans, » les Arabes venaient chercher dans notre pays la sa- » gesse & les épiceries, quand les Juifs étaient incon- » nus au reste des hommes. Nous ne pouvons avoir » pris notre Adimo de leur Adam. Notre Procriti ne » ressemble point du tout à Eve, & d'ailleurs leur » histoire est entièrement différente.

» De plus le Veidam, dont l'Ezourveidam est le » commentaire, passe chez nous pour être d'une an- » tiquité plus reculée que celle des livres juifs ; & » ce Veidam est encore une nouvelle loi donnée aux » brachmanes quinze cents ans après leur première » loi appelée Shasta ou Shasta-bad ».

Telles sont à peu près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'Adam & d'Eve, d'Abel & de Caïn, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux & désoler leur pays.

Le phénicien Sanchoniaton, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons Moïse (1), &

(1) Ce qui fait penser à plusieurs savans que Sanchoniaton est

qui est cité par Eusèbe comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait Moïse jusqu'au temps de Noé ; & il ne parle dans ces dix générations ni d'Adam , ni d'Eve , ni d'aucun de leurs descendans ; ni de Noé même.

Voici les noms des premiers hommes , suivant la traduction grecque faite par Philon de Biblos. *Æon* , *Genos* , *Phox* , *Liban* , *Ufou* , *Halieus* , *Chrisfor* , *Tecnites* , *Agrove* , *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de Noé ni d'Adam dans aucune des antiques dynasties d'Égypte ; ils ne se trouvent point chez les Chaldéens : en un mot , la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si long-temps ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre , selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence

antérieur au temps où l'on place Moïse , c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithé. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si Sanchoniathon avait été postérieur ou contemporain , il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont Moïse inonda l'Égypte ; il aurait sûrement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. Eusèbe , Jules Africain , Saint Ephrem , tous les pères grecs & syriaques auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. Eusèbe sur-tout qui reconnaît l'authenticité de Sanchoniathon , & qui en a traduit des fragmens , aurait traduit tout ce qui eût regardé Moïse.

qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par Dieu même, qui a préparé la voie au christianisme, & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, sont au rang des plus grands mystères.

J'ose affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainsi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout souvenir de leur premier père. Qu'auraient pensé, qu'auraient dit César, Antoine, Crassus, Pompée, Cicéron, Marcellus, Métellus, si un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous descendons tous d'un même père nommé Adam ? Tout le sénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à Noé, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit : Nous étions huit, Noé & sa femme, leurs trois fils Sem, Cham & Japhet, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'Adam en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans doute des grands monumens, des témoignages incontestables que Noé & ses enfans auraient laissés de notre commun père : toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais

des noms d'Adam & de Noé, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger : tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

LA pieuse madame de Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révélé ce grand secret ; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'Adam ; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savans, sont tout étonnés, quand ils lisent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait Adimo qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appelait Procriti qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs ; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays

de Canaan; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers; ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam, qui était roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la société de Jésus, c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule: mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

*(Tiré d'une lettre du chevalier de R***.)*

SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si Adam a eu la science infuse ou non; ceux qui ont si long-temps agité cette question n'avaient la science ni infuse, ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'Adam, que de savoir la date du Veïdam, du Hanscrit, & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'Adam & d'Eve, & leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé

de pareilles ; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature , toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à-peu-près semblables. Les Chaldéens , les Indiens , les Perses , les Égyptiens , ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Égypte y avaient entendu parler , tout grossiers qu'ils étaient , de la philosophie allégorique des Égyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaissances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babylo-niens dans un très-long esclavage ; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli , il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme ; l'esprit de vie soufflé de la bouche de Dieu au visage d'Adam ; le Tigre , l'Euphrate , le Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin ; & la défense de manger d'un fruit , défense qui a produit la mort aussi bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens , que le serpent est un animal très-subtil , ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre , & qui la croyait longue , étroite & plate , n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'Adam , & ne pouvait pas savoir que les Nègres , dont la conformation est différente de la nôtre , habitaient de vastes contrées.

contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique (1).

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse, où tout doit être nécessairement miracle, puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verset : « au commencement les dieux » firent le ciel & la terre » ; on put craindre que les jeunes juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs dieux. C'est peut-être parce que Dieu ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au sixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que « les » dieux firent l'homme à leur image », & que ces expressions présentaient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que Dieu ôta une côte à Adam pour en former la femme, & que les jeunes gens inconsiderés qui se fetaient râtés les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que Dieu, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'Adam après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles

(1) Voyez AMÉRIQUE.

d'en interdire la lecture ; mais , sur ce pied-là , on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'est encore une chose surprenante que les Juifs ne dussent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il semble qu'il devait être proposé d'abord à l'enfance , qui reçoit tout sans examen , plutôt qu'à la jeunesse qui se pique déjà de juger & de rire. Il se peut faire aussi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis , en recevaient mieux ce chapitre , dont la lecture aurait pu révolter des âmes toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la seconde femme d'Adam , nommée Lillith , que les anciens rabbins lui ont donnée ; il faut convenir qu'on fait très-peu d'anecdotes de sa famille.

A D O R E R.

Culte de latrie. Chanson attribuée à Jésus - Christ.

Danse sacrée. Cérémonies.

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on se serve du même mot envers l'Être suprême & une fille ? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer Dieu en esprit & en vérité ; de-là on court à l'opéra où il n'est question « que du charmant objet *que j'adore*, » & des *aimables traits dont ce héros adore les attraits* ».

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent

point dans cette profanation extravagante. Horace ne dit point qu'il adore Lalagé. Tibulle n'adore point Délie. Ce terme même d'adoration n'est pas dans Pétrone.

Si quelque chose peut excuser notre indécence , c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs Philis étaient plus adorables que ces fausses divinités , & personne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'est accoutumé à cette expression , au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique , sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux , & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à Dieu. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie , ni en Afrique d'aller à la mosquée ou au temple du lieu ; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes , & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem , dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de la Chine , on verra que l'empereur est le premier pontife , & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de

majestueux, comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays, il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuses à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'Eglise anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu sait que les anciens Égyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins; David chantait & dansait devant l'arche.

S. Matthieu parle d'un cantique chanté par Jésus-Christ même & par les apôtres après leurs pâques (1). Ce cantique, qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237^{me} lettre de S. Augustin à l'évêque Cérétius..... S. Augustin ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réproouve pas les paroles: il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel

(1) *Hymno dicto*, S. Matthieu, ch. XXVI, v. 39.

qu'on le trouve par parcelles dans Augustin même.

Je veux délier, & je veux être délié.

Je veux sauver, & veux être sauvé.

Je veux engendrer, & je veux être engendré.

Je veux chanter; *dansez tous de joie.*

Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.

Je veux orner, & je veux être orné.

Je suis la lampe pour vous qui me voyez.

Je suis la porte pour vous qui y frappez.

Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.

J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. Mahomet avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque ressemblance & quelque différence; mais on adore Dieu par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur, soit par le dogme, soit par les rites; ils sont assis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique; en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de

persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un dieu unique étant adoré sur toute la terre connue , faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père , lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent , qui s'anathématisent , qui se poursuivent , qui se massacrent pour des argumens ?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; si l'on adorait les faunes , les sylvains , les dryades , les naïades , comme on adorait les douze grands dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'Antinoüs , le mignon d'Adrien , fût adoré par les nouveaux Égyptiens du même culte que Sérapis ; & il est assez prouvé que les anciens Égyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'Isis & Osiris. On trouve l'équivoque par-tout , elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : « Définissez les termes (1) ».

Est-il bien vrai que Simon qu'on appelle le *magicien* , fut adoré chez les Romains ? Il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

S. Justin , dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce Simon , dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre , ou plutôt près du Tibre , entre les deux ponts , avec cette inscription : *Simoni deo sancto*. S. Irénée , Tertullien attestent la même chose ; mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome ; à des Africains , à des

(1) Voyez ALEXANDRE.

Allobroges , à des Syriens , à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est : *Semo sanco deo fidio* , & non pas , *Simoni sancto deo*.

Ils devaient au moins consulter Denys d'Halicarnasse , qui dans son quatrième livre rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live : *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda*. Ce Dieu était un des plus anciens qui fussent révéérés à Rome ; il fut consacré par Tarquin le superbe , & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui sacrifiait un bœuf , & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de Quirinus. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père Semo , tantôt sous le nom de *Sancus fidius*. C'est pourquoi Ovide dit dans ses *fastes* :

*Quærebam nonas Sanco , Fidiove referrem ,
An tibi , Semo pater.*

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour Simon le magicien. S. Cyrille de Jérusalem n'en doutait pas ; & S. Augustin , dans son premier livre *des hérésies* , dit que Simon le magicien lui-même se fit élever cette statue avec celle de son Hélène par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable, dont la fausseté était si aisée à reconnaître , fut continuellement liée avec cette autre

fable que S. Pierre & ce Simon avaient tous deux comparu devant Néron ; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de Néron même , & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que Simon se fit enlever par des diables dans un chariot de feu ; que S. Pierre & S. Paul le firent tomber des airs par leurs prières , qu'il se cassa les jambes , qu'il en mourut , & que Néron irrité fit mourir S. Paul & S. Pierre (1).

Abdias , Marcel , Hégésippe ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. Arnobe , S. Cyrille de Jérusalem , Sévère-Sulpice , Philastre , S. Épiphanes , Isidore de Damiette , Maxime de Turin , plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée , jusqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius* , & que le savant père Mabillon ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription : *Semoni sancus deo fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un Simon que les Juifs crurent magicien , comme il est certain qu'il y a eu un Apollonios de Thiane. Il est vrai encore que ce Simon , né dans le petit pays de Samarie , ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de Dieu , & la vertu de Dieu même. Il baptisait ainsi que les apôtres baptisaient , & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie , toujours ennemis des Juifs de Jérusalem , osèrent opposer ce Simon à Jésus-Christ

(1) Voyez SAINT-PIERRE.

reconnu par les apôtres , par les disciples qui tous étaient de la tribu de Benjamin ou de celle de Juda. Il baptisait comme eux , mais il ajoutait le feu au baptême d'eau , & se disait prédit par Saint Jean-Baptiste , selon ces paroles (1) : « Celui qui doit » venir après moi est plus puissant que moi ; il vous » baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu ».

Simon allumait par - dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand ; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré : S. Justin est le seul qui le croie.

Ménandre se disait , comme Simon , envoyé de Dieu & sauveur des hommes. Tous les faux messies , & sur-tout Barcochebas prenaient le titre d'envoyés de Dieu ; mais Barcochebas lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant , à moins que ces hommes ne soient des Alexandre ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves : encore n'est-ce pas une adoration proprement dite ; c'est une vénération extraordinaire , une apothéose anticipée , une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à Octave par Virgile & par Horace.

A D U L T È R E.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia*, dont les Latins ont fait leur *mæchus* , que nous n'avons point francisé.

(1) Matth. ch. III, v. 11.

Nous ne la devons ni à la langue syriaque, ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin, *altération, adulation, une chose mise pour une autre, un crime de faux, fausses clefs, faux contrats, faux seing; adulteratio*. De-là, celui qui se met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. Pline le naturaliste dit (1) : *Coccix ova subdet in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores faciunt matres*. Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coccix* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains ! mais comme on altère le sens de tous les mots, le *cocu*, suivant la bonne grammaire, devait être le galant ; & c'est le mari. Voyez la chanson de Scarron (2).

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes, & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix* (3), l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En

(1) Liv. X, ch. IX.

(2) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(3) Voyez Bouc.

effet, ils appelaient *filz de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *filz de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fond, doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard* & *fot* étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un fot je vous assure.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'École des femmes ,

Épouser une sottise est pour n'être point sot.

Bautru, qui avait beaucoup d'esprit, disait : Les Bautrus sont cocus, mais ils ne sont pas des fots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les

dames de qualité n'ont plus estimé personne , & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient , dit-on , ni la confession , ni l'adultère. Il est bien vrai que Ménélas avait éprouvé ce qu'Hélène savait faire. Mais Lycurgue y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter , & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari , en ce cas , n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république , & non à une maison particulière ; ainsi on ne faisait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau , bien fait & vigoureux , de vouloir bien faire un enfant à sa femme. Plutarque nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand Acrotatus allait se coucher avec la femme de son ami.

Allez , gentil Acrotatus , besognez bien Kélidonide.
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations dont toutes les lois sont fondées sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous , c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant ; le mari s'en doute , & on n'aime point

à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant ; les querelles de ménage sont poussées à des excès cruels : elles sont heureusement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort , le plus grand mal est de donner à un pauvre homme des enfans qui ne sont pas à lui , & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des taces de héros entièrement abâtardies. Les femmes des Astolphes & des Jocondes , par un goût dépravé , par la faiblesse du moment , ont fait des enfans avec un nain contrefait , avec un petit valet sans cœur & sans esprit. Les corps & les ames s'en sont ressenties. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus aïeux , hauts de six pieds , beaux , bien faits ; armés d'un estremaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit , & dont le cœur , la tête & les bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles sont volontiers l'amour , & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens , où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères , pour les consoler , leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux , qu'on s'empresse de savoir tout

le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée*; elle en est honteuse; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un circassien. Ils les épousent, & ils les enferment par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris; point de chansons; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails, que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation; voici ses plaintes; sont-elles justes?

Mémoire d'un magistrat, écrit vers l'an 1764.

UN principal magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est

couverte d'opprobre par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans , vigoureux , & d'une figure agréable , a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre , il craint même le commerce d'une fille , ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux , voici le précis des plaintes qu'il adresse à son Église.

Mon épouse est criminelle & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie , à ma vertu même ; & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui , malheureusement fondées sur le droit canon , me privent des droits de l'humanité. L'Église me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réproouve , ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre , il n'y en a pas un seul , excepté le peuple catholique romain , chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère , & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code , *quidquid ligatur dissolubile est* ? On me permet la séparation de corps

& de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement* ! je ne jouis plus du mariage, & je suis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & sous quelles lois avons-nous reçu la naissance !

Ce qui est bien plus étrange, c'est que cette loi de mon Église est directement contraire aux paroles que cette Église elle-même croit avoir été prononcées par Jésus-Christ (1) : « Quiconque a renvoyé sa femme, (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre ».

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, si lorsqu'un État a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point si une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère : je m'en tiens au triste état qui me concerne : Dieu me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les États démembrés de l'Empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inflexible ; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère

(1) Matth. ch. XIX.

selon

selon la loi de Jésus-Christ, ils ne purent en venir à bout ; il fallut chercher des prétextes ridicules. Louis le jeune fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec Éléonore de Guienne, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi Henri IV, pour répudier Marguerite de Valois, prétexta une cause encore plus fautive, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du pape, il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-temps dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens ; c'est un attentat contre la population, c'est un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Église : mais moi magistrat, qui sers l'État toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme, & l'Église n'a pas le droit de me priver d'un bien que Dieu m'accorde. Les apôtres étaient mariés, Joseph était marié, & je veux l'être. Si moi alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

Mémoire pour les femmes.

L'ÉQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'Évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi , rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités , qu'il a donné mon collier à une de mes rivales , & mes boucles d'oreilles à une autre , je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser , qu'on l'enfermât chez des moines , & qu'on me donnât son bien. Et moi , pour l'avoir imité une fois , pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne , ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus fortes guenons de la cour & de la ville , il faut que je réponde sur la sellette devant des licenciés , dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales , qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste , & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse

de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, « que celui de vous qui est sans péché » jette la première pierre » ; qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de S. Jean, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. Léontius, Maldonat, assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec ; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. Origène, S. Jérôme, S. Jean Chrysostome, Théophilacte, Nonnus, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la bible syriaque, elle n'est point dans la version d'Ulphilas.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent

qu'Ammonius, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si S. Jérôme la rejette dans quelques endroits, il l'adoptedans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari : Si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice, les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine Anne d'Angleterre n'est pas le chef de son mari? si son mari le prince de Danemarck, qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il est donc clair que si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes.

Suite du chapitre sur l'adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient

pas de juger. Telle est l'aventure que rapporte Saint Augustin dans son sermon de la prédication de Jésus-Christ sur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. S. Augustin n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que Bayle prétend être plus sévère que S. Augustin (1). Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir

(1) Dictionnaire de Bayle, article *Acyndinus*.

118 AFFIRMATION PAR SERMENT.

leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même,

Le matin rigoriste, & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Éphèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur Saint Augustin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le désir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stylées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

Nous ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur Métaphrasse de Molière. Il se pourrait — la chose est faisable — cela

AFFIRMATION PAR SERMENT. 119

n'est pas impossible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être* de Rabelais, le *que fais je* de Montaigne, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choses profanes, s'entend : car pour le sacré, on fait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en justice sur leur seule affirmation, sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège, les pairs séculiers affirment sur leur honneur, & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative sous le règne de Charles II : c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier Couper voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier, tu dois » savoir que notre Seigneur Jésus-Christ notre sau- » veur nous a défendu d'affirmer autrement que par » *ya ya, no no*. Il a dit expressement : *Je vous défends » de jurer ni par le ciel, par ce que c'est le trône de » Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de » ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville » du grand roi ; ni par la tête, parce que tu n'en peux » rendre un seul cheveu ni blanc ni noir*. Cela est po- » sitif, notre ami ; & nous n'irons pas désobéir à Dieu » pour complaire à toi & à ton parlement.

« On ne peut mieux parler, répondit le chancelier :

» mais il faut que vous sachiez qu'un jour Jupiter
 » ordonna que toutes les bêtes de somme se fissent
 » ferrer ; les chevaux , les mulets , les chameaux même
 » obéirent incontinent , les ânes seuls résistèrent ; ils
 » représentèrent tant de raisons , ils se mirent à braire
 » si long-temps que Jupiter , qui était bon , leur dit
 » enfin : *Messieurs les ânes , je me rends à votre prière ;*
 » *vous ne serez point ferrés : mais le premier faux-pas*
 » *que vous ferez , vous aurez cent coups de bâton ».*

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jusqu'ici fait de faux pas.

A G A R.

QUAND on renvoie son amie , sa concubine , sa maîtresse , il faut lui faire un sort au moins tolérable , ou bien l'on passe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'Abraham était fort riche dans le désert de Gêrar , quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous savons de science certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à sa maîtresse Agar quand il la renvoya dans le désert. Je parle ici seulement selon le monde , & je révère toujours les voies incompréhensibles qui ne sont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons , quelques chèvres , un beau bouc à mon ancienne amie Agar , quelques paires d'habits pour elle , & pour notre fils

Ismaël ; une bonne ânesse pour la mère , un joli ânon pour l'enfant , un chameau pour porter leurs hardes , & au moins deux domestiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à sa pauvre maîtresse & à son enfant , quand il les exposa dans le désert.

Quelques impies ont prétendu qu'Abraham n'était pas un père fort tendre , qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim , & couper le cou à son fils légitime.

Mais , encore un coup , ces voies ne sont pas nos voies ; il est dit que la pauvre Agar s'en alla dans le désert de Bersabé. Il n'y avait point de désert de Bersabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après ; mais c'est une bagatelle , le fond de l'histoire n'en est pas moins authentique.

Il est vrai que la postérité d'Ismaël , fils d'Agar , se vengea bien de la postérité d'Isaac , fils de Sara , en faveur duquel il fut chassé. Les Sarazins descendans en droite ligne d'Ismaël se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquête à la postérité d'Isaac. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarazins de Sara , l'étymologie aurait été plus nette ; c'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot *sarazin* vient de Sarac, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appelé voleur ; ils l'ont presque tous été , mais on prend cette qualité rarement. Sarazin descendant de Sara me paraît plus doux à l'oreille.

A G E.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde ; ils sont si connus & si uniformes ! Gardons-nous aussi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Égypte , c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas : mais ce qui nous intéresse fort , c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie* , d'après les Halley, les Kerseboom , & les de Parcioux.

En 1741 M. de Kerseboom me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam ; en voici le résultat.

Sur cent mille personnes , il y en avait de mariés.	34500
D'hommes veufs, seulement.	1500
De veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze , & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia , ou à la pêche de la baleine , que de femmes , lesquelles restent d'ordinaire chez elles ; & ce calcul est encore prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux sexes.	45000
Domestiques.	10000
Voyageurs.	4000
Somme totale.	<u>99500</u>

Par son calcul, il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir de soldats, sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de MM. de Parcieux, de Saint-Maur & de Buffon; ils sont encore plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine sûrement son État.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'Hérodote, qui fait arriver Xerxès en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car si un million d'habitans donne vingt mille soldats, il en résulte que Xerxès avait cent millions de sujets; ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de soldats: ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que Xerxès.

La Thèbes aux cent portes, qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte, aurait eu, suivant la supputation hollandaise, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faisons un calcul plus modeste à l'article *Dénombrement*.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays, & rester soldat dans sa patrie. Xerxès dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. César dit

que les Suisses étant sortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse : car on fait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre comme du temps de Deucalion & de Pyrrha, ni à coups de plume comme le jésuite Pétau qui fait naître sept cent millions d'hommes d'un seul des enfans du père Noé, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, sans répondre de rien, parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-six mariages, il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtarde.

De sept cents enfans, il en reste au bout d'un

an environ.	560
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quarante ans.	300
à soixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre-vingt-dix ans.	5
à cent ans, personne.	0

Par-là on voit que de sept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une seule chance ; & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très-grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt-dix ans ; & sur un bien plus grand nombre encore que l'on peut espérer de vivre un siècle.

Ce sont de gros lots à la loterie sur lesquels il ne faut pas compter, & même qui ne sont pas à désirer autant qu'on les desire ; ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne distinguer ni les sons ni les couleurs, à ne connaître ni jouissance ni espérance, & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre, baptisés ou circoncis depuis cent années ?

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ sept cent mille habitans. Il est très-rare d'y trouver à la fois sept centenaires, & souvent il n'y en a pas un seul.

En général, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux

à vingt-trois ans tout au plus , selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année , les uns meurent à six mois , les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans , cet autre à trente-six , quelques-uns à soixante ; trois ou quatre octogénaires , sans dents & sans yeux , meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen , chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai , il est avantageux à un État bien administré , & qui a des fonds en réserve , de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement ; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un État obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire , il se trouve bientôt court ; il est obligé de faire de nouveaux emprunts , c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines , invention d'un usurier nommé Tontino , sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759 , une société de calculateurs prit une classe à elle seule ; elle choisit celle de quarante ans , parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante , & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir

de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'État puisse faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers voyageurs vivent un peu plus long-temps que les autres hommes; de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut-être que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon sens, qui se sentent bien constitués, des bénéficiers, des célibataires, uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils disent : Si je mange trop, si je fais un excès, le roi sera mon héritier : l'emprunteur qui me paie ma rente viagère, & qui se dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils se mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main jusqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; & on paie une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des

capitiaux en rentes perpétuelles ; & la raison , c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

A G R I C U L T U R E.

IL n'est pas concevable comment les anciens , qui cultivaient la terre aussi bien que nous , pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semaient en terre , devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours , ils l'auraient vu très-sain , un peu enflé , la racine en bas , la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque temps le germe , les petits filets blancs des racines , la matière laiteuse dont se formera la farine , ses deux enveloppes , ses feuilles. Cependant c'était assez que quelque philosophe grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption , pour que personne n'en doutât : & cette erreur , la plus grande & la plus forte de toutes les erreurs , parce qu'elle est la plus contraire à la nature , se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre humain.

Aussi les philosophes modernes , trop hardis parce qu'ils sont plus éclairés , ont abusé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à Jésus notre sauveur , & à S. Paul son persécuteur , qui devint son apôtre , d'avoir dit qu'il fallait que le grain pûrît en terre pour germer , qu'il mourût pour renaître : ils ont dit que c'était le comble de l'absurdité de vouloir prouver

prouver le nouveau dogme de la résurrection par une comparaison si fautive & si ridicule. On a osé dire dans l'histoire critique de Jésus-Christ que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes, & que ces livres si long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphêmes n'ont pas songé que Jésus-Christ & S. Paul daignaient parler le langage reçu, que pouvant enseigner les vérités de la physique, ils n'enseignaient que celles de la morale, qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la Genèse (1). En effet dans la Genèse, l'Esprit saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier; la sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste les trois-quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

Des livres pseudonymes sur l'économie générale.

IL serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article

(1) Voyez Genèse.

Grain, on suppose toujours que le maréchal de Vauban est l'auteur de la dixme royale. C'est une erreur dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« Bois-Guillebert s'avisa d'abord d'imprimer la
 » Dixme royale sous le nom de *Testament politique*
 » du maréchal de Vauban. Ce Bois-Guillebert, au-
 » teur du *Détail de la France*; en deux volumes,
 » n'était pas sans mérite, il avait une grande connais-
 » sance des finances du royaume; mais la passion de
 » critiquer toutes les opérations du grand Colbert,
 » l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme
 » fort instruit qui s'égarait toujours, un faiseur de
 » projets qui exagérait les maux du royaume, & qui
 » proposait de mauvais remèdes. Le peu de succès
 » de ce livre auprès du ministère, lui fit prendre le
 » parti de mettre sa Dixme royale à l'abri d'un nom
 » respecté. Il prit celui du maréchal de Vauban, &
 » ne pouvait mieux choisir. Presque toute la France
 » croit encore que le projet de la Dixme royale est de
 » ce maréchal si zélé pour le bien public; mais la
 » tromperie est aisée à connaître.

» Les louanges que Bois-Guillebert se donne à lui-
 » même dans la préface le trahissent; il y loue trop
 » son livre du *Détail de la France*; il n'était pas vrai-
 » semblable que le maréchal eût donné tant d'éloges
 » à un livre rempli de tant d'erreurs: on voit dans
 » cette préface un père qui loue son fils, pour faire
 » recevoir un de ses bâtards ».

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'est que trop considérable. L'abbé de Saint-Pierre, qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie, ne laissa pas d'attribuer la chimère de la Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du Financier citoyen cite toujours le prétendu Testament politique de Colbert, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par Gatien de Courtilz. Quelques ignorans (1) citent encore les Testamens politiques du roi d'Espagne Philippe II, du cardinal de Richelieu, de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine, du cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Isle. On a fabriqué jusqu'à celui de Mandrin.

L'Encyclopédie, à l'article Grain, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & désavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de
 » la France, on trouve que non-seulement plusieurs
 » de ses terres restent en friche, qui pourraient pro-
 » duire des blés & nourrir des bestiaux; mais que les
 » terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à
 » proportion de leur bonté, parce que le laboureur
 » manque de moyens pour les mettre en valeur.

» Ce n'est pas sans une joie sensible que j'ai remar-
 » qué dans le gouvernement de France un vice dont
 » les conséquences sont si étendues, & j'en ai félicité
 » ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de sentir en

(1) VOYEZ ANA, ANECDOTES.

» même temps combien formidable serait devenue
 » cette puissance, si elle eût profité des avantages que
 » ses possessions & ses hommes lui offraient. *O sua si*
 » *bona nôrint* » !

J'ignore si ce livre n'est pas d'un français qui, en faisant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir Dieu de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même temps se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches, & en s'écriant avec Virgile : *O s'ils connaissaient leurs biens !* Mais soit français, soit anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons suisses.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encore cette réflexion :
 « Les Anglais essuyaient souvent de grandes chertés
 » dont nous profitons par la liberté du commerce
 » de nos grains, sous le règne de Henri IV & de
 » Louis XIII, & dans les premiers temps du règne
 » de Louis XIV. »

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous Henri IV. La défense continua sous Louis XIII & pendant tout le temps du règne de Louis XIV. On ne put vendre son blé hors du royaume que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou

plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de Louis XV plus éclairé a rendu le commerce des blés libre , avec des restrictions convenables dans les mauvaises années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme* , qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux , la petite par les bœufs ; & cette petite , qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France , est regardée comme un travail presque stérile , & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'est guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes , qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre , du moins il n'est question que de bœufs dans Hésiode , dans Xénophon , dans Virgile , dans Columelle. La culture avec des bœufs n'est chétive & pauvre que lorsque des propriétaires mal-aisés fournissent de mauvais bœufs , mal nourris , à des métayers sans ressource qui cultivent mal. Ce métayer , ne risquant rien , parce qu'il n'a rien fourni , ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a besoin ; il ne s'enrichit point , & il appauvrit son maître : c'est malheureusement le cas où se trouvent plusieurs pères de famille.

Le service des bœufs est aussi profitable que celui

des chevaux , parce que s'ils labourent moins vite , on les fait travailler plus de journées sans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir : on ne les ferre point , leurs harnais sont moins dispendieux , on les revend , ou bien on les engraisse pour la boucherie : ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage ; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché , & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement* , on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature , comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique , à foulon , sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses , ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie , ou simplement de sable , sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret , c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une

entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long temps, si même il peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & sur-tout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'État un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile, car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses

enfants qu'il y avait un trésor dans leur champ ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher , & ils s'aperçurent *que le travail est un trésor.*

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert* , la *Maison rustique* , enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé , qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau , & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans , quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire , est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois , on herse , & on recouvre , prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain , & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus , la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre ; elle a plus de liberté de s'étendre ; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux , & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte ; & il en coûte encore pour le rhabillage quand il est

détraqué. Il exige deux hommes & un cheval ; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

PAR quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine ? Tout ministre d'État en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il est entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

« Au commencement du printemps chinois, c'est-à-
 » dire dans le mois de fevrier , le tribunal des mathé-
 » matiques ayant eu ordre d'examiner quel était le
 » jour convenable à la cérémonie du labourage, déter-
 » mina le 24 de la onzième lune ; & ce fut par le
 » tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur dans un mémorial, où le même tribunal des
 » rites marquait ce que sa majesté devait faire pour
 » se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nommer
 » les douze personnes illustres qui doivent l'accompa-
 » gner & labourer après lui ; savoir , trois princes &
 » neuf présidens des cours souveraines. Si quelques-
 » uns des présidens étaient trop vieux ou infirmes,
 » l'empereur nomme ses assesseurs pour tenir leur
 » place.

138 A G R I C U L T U R E.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seulement
» à labourer la terre , pour exciter l'émulation par
» son exemple ; mais elle renferme encore un sacrifice
» que l'empereur , comme grand-pontife , offre au
» *Chang-ti* , pour lui demander l'abondance en faveur
» de son peuple. Or pour se préparer à ce sacrifice ,
» il doit jeûner & garder la continence les trois jours
» précédens (1). La même précaution doit être obser-
» vée par tous ceux qui sont nommés pour accompa-
» gner sa majesté , soit princes , soit autres , soit man-
» darins de lettres , soit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie , sa majesté
» choisit quelques seigneurs de la première qualité
» & les envoie à la salle de ses ancêtres , se prosterner
» devant la tablette , & les avertir , comme ils feraient
» s'ils étaient encore en vie (2) , que le jour suivant il
» offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial du
» tribunal des rites marquait pour la personne de
» l'empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les
» différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un
» doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre
» doit composer les paroles que l'empereur récite en
» faisant le sacrifice. Un troisième doit faire porter &
» dresser les tentes sous lesquelles l'empereur dînera ,
» s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième
» doit assembler quarante ou cinquante vénérables

(1) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident , que le gouvernement chinois est athée ?

(2) Le proverbe dit : « Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie ».

» vieillards , laboureurs de profession , qui soient pré-
 » sents lorsque l'empereur laboure la terre. On fait
 » venir aussi une quarantaine de laboureurs plus jeunes
 » pour disposer la charrue , atteler les bœufs , & pré-
 » parer les grains qui doivent être semés. L'empereur
 » sème cinq sortes de grains , qui sont censés les plus
 » nécessaires à la Chine , & sous lesquels sont com-
 » pris tous les autres ; le froment , le riz , le millet ,
 » la fève , & une autre espèce de mil , qu'on appelle
 » *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs : le vingt-quatrième
 » jour de la lune , sa majesté se rendit avec toute la
 » cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir
 » au Chang-ti le sacrifice du printemps , par lequel on
 » le prie de faire croître & de conserver les biens de
 » la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de
 » mettre la main à la charrue.....

» L'empereur sacrifia , & après le sacrifice il des-
 » cendit avec les trois princes & les neuf présidens qui
 » devaient labourer avec lui. Plusieurs grands sei-
 » gneurs portaient eux-même les coffres précieux qui
 » renfermaient les grains qu'on devait semer. Toute
 » la cour y assista en grand silence. L'empereur prit
 » la charrue , & fit en labourant plusieurs allées &
 » venues ; lorsqu'il quitta la charrue , un prince du
 » sang la conduisit & laboura à son tour. Ainsi du
 » reste.

» Après avoir labouré en différens endroits , l'em-
 » pereur sema les différens grains. On ne laboure pas
 » alors tout le champ entier , mais les jours suivans

» les laboureurs de profession achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens
» laboureurs , & quarante-deux plus jeunes. La céré-
» monie se termina par une récompense que l'empereur leur fit donner ».

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes , puisqu'elle est la plus utile , il faut joindre un édit du même empereur Yontchin. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingts , vers la Tartarie , car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite ; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers , dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables ; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui , dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre , cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent*.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent , non - seulement ne paierait pas un seul des frais de la culture , mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut , pour qu'un domaine puisse donner un léger profit , qu'il rapporte au moins cinq cents

pour cent. Heureux Parisiens , jouissez de nos travaux , jugez de l'opéra comique (1) !

A I R.

SECTION PREMIÈRE.

ON compte quatre élémens , quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens ? L'air se change-t-il en feu , en eau , en terre ? Y a-t-il de l'air ?

Quelques philosophes en doutent encore ; peut-on raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre , si on boit de l'eau , si le feu nous éclaire , nous échauffe , nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère* , la sphère des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air , disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais , & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles

(1) Voyez BLEU ou BLÉ.

s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux , ramené tout en sueur dans son écurie en temps d'hiver , est entouré d'une atmosphère mille fois moins considérable que notre globe n'est pénétré & environné de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration , ces exhalaisons , ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables , & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tous sens qui forme & qui détruit sans cesse végétaux , minéraux , métaux , animaux.

C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière ; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle , qui préside à tous les globes , est l'auteur de tout mouvement , elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel , comme l'étendue & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur , elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non , il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille , à deux milles , à trois milles au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs

d'être au-dessus de l'arc-en-ciel , des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe , ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons , de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps serein , quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus ; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil , dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre , elles s'échappent en volcans , forment & détruisent de petites montagnes , renversent des villes , ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons qui nous menace sans cesse , & sans laquelle nous ne pourrions vivre , comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur ; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raisons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci posé , les philosophes qui nient l'air disent : Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

L'air est élastique , nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau seule le font souvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air* , pressé dans une canne à vent , ne porte une balle qu'à une très-petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck , à Londres , les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air , continuent-ils , qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pèsent comme lui , s'insinuent comme lui , allument le feu par leur souffle , se dilatent , se condensent de même.

La plus grande objection que l'on fasse contre le système des exhalaisons du globe , est qu'elles perdent leur élasticité , dans la pompe à feu quand elles sont refroidies , au lieu que l'air est , dit-on , toujours élastique. Mais premièrement il n'est pas vrai que l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre , & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaient & n'éclataient en cent morceaux , si cet air qu'on suppose être dans eux conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot , tout ce qu'on attribue à l'air , semble appartenir sensiblement , selon ces philosophes , aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air , ils répondent qu'on se méprend , qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme , qu'elle s'éteint sans
leur

leur secours , ou quand ces vapeurs sont trop grasses , trop sulfureuses , trop grossières , & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilentiel, c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de soufre , de vitriol , d'arsenic , & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *L'air est pur dans ce canton* ; cela signifie : *Ce canton n'est point marécageux* ; il n'a ni plantes , ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal-saine , ce sont les eaux croupissantes , ce sont les anciens canaux , qui creusés sous terre de tous côtés , sont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuses. C'est de-là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Fiescati , ce n'est plus le même terrain , ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Fiescati ? Il se chargera , dit-on , dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes , & n'en trouvant pas à Fiescati il deviendra plus salubre. Mais , encore une fois , puisque ces exhalaisons existent , puisqu'on les voit s'élever le soir en nuages , quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère , elles s'y dissipent , elles changent de forme ; le vent , dont elles sont la première cause , les emporte , les sépare ; elles s'atténuent , elles deviennent salutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection , c'est que ces vapeurs , ces

exhalaisons renfermées dans un vase de verre, s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossières, les plus aqueuses rendues à la terre laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air est doux, l'air est serein, & jamais les vapeurs sont douces, sont sereines.*

S E C T I O N I I.

Vapeurs, exhalaisons.

JE suis comme certains hérétiques; ils commencent par proposer modestement quelques difficultés, ils finissent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les scrupules de ceux qui doutent que l'air existe. Je m'enhardis aujourd'hui , j'ose regarder l'existence de l'air comme une chose peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs , j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air , & je n'ai jamais vu que des vapeurs grises , blanchâtres , bleues , noirâtres , qui couvrent tout mon horizon ; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière invisible , impalpable , dont on n'avait aucune connaissance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air est élastique. Mais qu'est-ce que l'élasticité ? c'est la propriété d'un corps fibreux de se remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre , elle se relève ; ce ressort d'acier que vous avez roulé se détend de lui-même : propriété aussi commune que l'attraction & la direction de l'aimant , & aussi inconnue. Mais votre élément de l'air est élastique , selon vous , d'une toute autre façon. Il occupe un espace prodigieusement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez , dont il s'échappe. Des physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille (1) ; d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliers de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il serait bon ? quelle force aurait cette particule d'air

(1) Voyez Muschembroeck , chapitre de l'Air.

au milieu des milliers de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre , & des milliers d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air , il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environne , & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées , ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère pourraient-elles avoir le moindre effet , le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un salon éclairé de cent bougies , il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire , de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums , il n'y aura pas encore un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénétrant. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens , & du parquet , & des fenêtres , des plafonds , occupent encore ce salon : que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu , dispersé dans ce salon , pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à la fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce , la quinte , l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce , à la quinte , à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les instrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'est la seule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle supposition ! de bonne foi , doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut , re , mi , fa ,

sol, la, si, ut, & nous les envoie sans se tromper : en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les sons, ne fût propre qu'à répéter un seul son, & à le renvoyer à l'oreille ? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les sons ; il faut donc chercher quelque autre cause, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton ? il supposa, à la fin de son optique, « que les particules d'une substance » dense, compacte & fixe, adhérentes par attraction, » raréfiées difficilement par une extrême chaleur, se » transforment en un air élastique ».

De telles hypothèses, qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément ? comment du fer est-il changé en air ? Avouons notre ignorance sur les principes des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte vous mourez ; mais cette preuve n'est autre chose qu'une supposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on meurt quand on est privé d'air, & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air la plus forte en apparence, & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas.

& nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais, il y perd plus qu'il ne pense; cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Égypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air*; cela est si vrai qu'on l'arrête avec un seul fosse: on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vite fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve; c'est de là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marseille. Le

conseil d'État défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça , sous peine de mort , & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuses , produites par les vapeurs , sont innombrables. Vous en êtes les victimes , malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts remplissent continuellement l'hôtel-dieu , & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle attention , & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes , des financiers , des spectacles , des bals , des brochures & des filles de joie.

De la puissance des vapeurs.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans , les tremblemens de terre , qui élèvent le Montenuovo , qui font sortir l'île de Santorin du fond de la mer Égée , qui nourrissent nos plantes , & qui les détruisent. Terres , mers , fleuves , montagnes , animaux , tout est percé à jour ; ce globe est le tonneau des Danaïdes , à travers lequel tout entre , tout passe & tout sort sans interruption.

On nous parle d'un éther , d'un fluide secret , mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais senti , je le renvoie à la manière subtile de René , & à l'esprit recteur de Paracelse.

Mon esprit recteur est le doute , & je suis de l'avis de S. Thomas Didyme qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

A L C H I M I S T E.

CET *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale , comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine , & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur Dammi , marquis de Conventiglio , qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un Rose - croix qui alla trouver Henri I , duc de Bouillon , de la maison de Turenne , prince souverain de Sedan , vers l'an 1620. « Vous n'avez
» pas , lui dit - il , une souveraineté proportionnée à
» votre grand courage ; je veux vous rendre plus riche
» que l'empereur. Je ne puis rester que deux jours
» dans vos États ; il faut que j'aille tenir à Venise la
» grande assemblée des frères : gardez seulement le
» secret. Envoyez chercher de la litharge chez le pre-
» mier apothicaire de votre ville ; jetez-y un grain seul

» de la poudre rouge que je vous donne ; mettez le
 » tout dans un creuset , & en moins d'un quart-d'heure
 » vous aurez de l'or ».

Le prince fit l'opération , la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sedan , & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de Bouillon.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains , il n'en fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains , & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs , sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir ; il ne lui restait plus rien , il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très-moderé dans ses desirs & dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de Bouillon , honteux du peu , lui en donna quarante mille. Quant il eut épuisé toute la litharge de Sedan , il ne fit plus d'or ; il ne revit plus son philosophe , & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre , est une opération un peu difficile , comme , par exemple , du fer en argent ; car elle demande deux choses qui

154 ALCORAN, OU LE KORAN.

ne sont guère en notre pouvoir, c'est d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a déposé le sable dont elle était chargée; & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable, qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. « Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : *De las Cosas, &c. (1)* ».

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets, & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses comme des pièces de théâtre; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

A L C O R A N, OU PLUTOT LE CORAN.

S E C T I O N P R E M I È R E.

C E livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale, du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Égypte, les côtes de l'océan éthiopien dans

(1) Voyez dans les *Singularités de la nature*, volume de *Physique*, comment un homme faisait du salpêtre.

ALCORAN, OU LE KORAN. 155

l'espace de six cents lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Épire, & presque toutes les îles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaissent le Koran. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre :

« Louanges à Dieu, le souverain de tous les
» mondes, au Dieu de miséricorde, au souverain du
» jour de la justice; c'est toi que nous adorons, c'est
» de toi seul que nous attendons la protection. Con-
» duis-nous dans les voies droites, dans les voies de
» ceux que tu as comblés de tes graces, non dans les
» voies des objets de ta colère, & de ceux qui se sont
» égarés ».

Telle est l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, selon le savant Sale, ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière; mais, selon la plus commune opinion, elles signifient *Alla*, *Latif*, *Magid*, Dieu, la grace, la gloire.

156 ALCORAN, OU LE KORAN.

Mahomet continue, & c'est Dieu lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots :

« Ce livre n'admet point le doute , il est la direction des justes qui croient aux profondeurs de la foi, qui observent les temps de la prière, qui répandent en aumônes ce que nous avons daigné leur donner, qui sont convaincus de la révélation descendue jusqu'à toi; & envoyée aux prophètes avant toi. Que les fidèles aient une ferme assurance dans la vie à venir : qu'ils soient dirigés par leur seigneur, & ils seront heureux.

« A l'égard des incrédules, il est égal pour eux que tu les avertisses ou non; ils ne croient pas; le sceau de l'infidélité est sur leur cœur & sur leurs oreilles; les ténèbres couvrent leurs yeux; la punition terrible les attend.

« Quelques-uns disent : Nous croyons en Dieu, & au dernier jour; mais au fond ils ne sont pas croyans. Ils imaginent tromper l'Éternel; ils se trompent eux-mêmes sans le savoir; l'infirmité est dans le cœur, & Dieu même augmente cette infirmité, &c. ».

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran passe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus sublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais (1).

Ce fut principalement contre les Turcs devenus

(1) Voyez l'article *Arot & Marot*.

ALCORAN, OU LE KORAN. 157

mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorsqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs, qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti : ils leur persuadèrent que Mahomet ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes esclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde , & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisait pourtant de lire le second & le quatrième sura (1) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les lois suivantes ; elles sont traduites également par du Ryer qui demeura long - temps à Constantinople , par Maracci qui n'y alla jamais , & par Sale qui vécut ving-cinq ans parmi les Arabes.

Réglement de Mahomet sur les femmes.

I.

„ N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand
„ elles seront croyantes. Une servante musulmane
„ vaut mieux que la plus grande dame idolâtre.

I I.

„ CEUX qui font vœu de chasteté ayant des femmes,
„ attendront quatre mois pour se déterminer.

„ Les femmes se comporteront envers leurs maris
„ comme leurs maris envers elles.

(1) En comptant l'introduction pour un chapitre.

158 ALCORAN, OU LE KORAN.

III.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec
» votre femme; mais à la troisième, si vous la ren-
» voyez, c'est pour jamais; ou vous la retiendrez
» avec humanité, ou vous la renverrez avec bonté.
» Il ne vous est pas permis de rien retenir de ce que
» vous lui avez donné.

IV.

» Les honnêtes femmes sont obéissantes & atten-
» tives, même pendant l'absence de leurs maris. Si
» elles sont sages, gardez-vous de leur faire la moindre
» querelle; s'il en arrive une, prenez un arbitre de
» votre famille & un de la sienne.

V.

» Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou
» quatre, & jamais davantage. Mais dans la crainte
» de ne pouvoir agir équitablement envers plusieurs,
» n'en prenez qu'une. Donnez-leur un douaire con-
» venable; ayez soin d'elles, ne leur parlez jamais
» qu'avec amitié.

VI.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos femmes
» contre leur gré, ni de les empêcher de se marier à
» d'autres après le divorce, pour vous emparer de
» leur douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées
» coupables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en
» prendre une autre, quand vous lui auriez donné
» la valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien
» d'elle.

V I I.

» IL vous est permis d'épouser des esclaves , mais
» il est mieux de vous en abstenir.

V I I I.

» U N E femme renvoyée est obligée d'allaiter son
» enfant pendant deux ans , & le père est obligé pen-
» dant ce temps-là de donner un entretien honnête
» selon sa condition. Si on sèvre l'enfant avant deux
» ans , il faut le consentement du père & de la mère.
» Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice
» étrangère , vous la paierez raisonnablement ».

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec Mahomet , qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance , ni sur son imposture ; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul Dieu. Ces seules paroles du sura 122 , « Dieu est
» unique , éternel , il n'engendre point , il n'est point
» engendré , rien n'est semblable à lui » ; ces paroles , dis-je , lui ont soumis l'Orient encore plus que son épée.

Au reste cet Alcoran dont nous parlons est un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes , mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait , & qui sont toutes encore suivies sans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans , ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les

160 ALCORAN, OU LE KORAN.

poètes de la Mecque, mais sur-tout les docteurs. Ceux-ci soulevèrent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer Dieu & non pas les étoiles. Ce fut, comme on fait, la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ses écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il se faisait aider dans la composition de ses feuilles tantôt par un savant juif, tantôt par un savant chrétien : supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons, & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avait un père Hercule qui faisait les sermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ses sermons, on disait : « Allons entendre les travaux d'Hercule ».

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16, à l'occasion d'une grosse sottise qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

« Quand tu liras le Koran, adresse-toi à Dieu,
» afin qu'il te préserve de Satan. il n'a de pouvoir que sur ceux qui l'ont pris pour maître, &
» qui donnent des compagnons à Dieu.

» Quand je substitue dans le Koran un verset à un
» autre (& Dieu fait la raison de ces changemens),
» quelques infidèles disent : *Tu as forgé ces versets* ;
» mais ils ne savent pas distinguer le vrai d'avec
» le

ALCORAN, OU LE KORAN. 161

» le faux : dites plutôt que l'Esprit saint m'a apporté
» ces versets de la part de Dieu avec la vérité.
» D'autres disent plus malignement : Il y a un cer-
» tain homme qui travaille avec lui à composer le
» Koran ; mais comment cet homme à qui ils attri-
» buent mes ouvrages pourrait-il m'enseigner , puis-
» qu'il parle une langue étrangère , & que celle
» dans laquelle le Koran est écrit, est l'arabe le plus
» pur » ?

Celui qu'on prétendait travailler (1) avec Mahomet, était un juif nommé Bensalen ou Bensalon. Il n'est guère vraisemblable qu'un juif eût aidé Mahomet à écrire contre les juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec Mahomet. Les uns le nommaient *Bohaira*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le Triomphe de la croix* ; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. Mahomet n'était pourtant rien

(1) Voyez l'Alcoran de Sale, page 223.

de tout cela : il était plutôt janséniste ; car le fond de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

A L E X A N D R E.

IL n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves , & pour détruire les fables historiques , physiques & morales , dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur Alexandre qui , dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes , a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde , on trouve assez étrange que Boileau le traite de fou , de voleur de grand chemin , & qu'il propose au lieutenant de police la Reinie , tantôt de le faire enfermer , & tantôt de le faire pendre :

Heureux si de son temps , pour de bonnes raisons ,
La Macédoine eût eu des petites maisons.

.....
Qu'on livre son pareil en France à la Reinie ,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échafaud sa tête & ses lauriers.

Cette requête , présentée dans la cour du palais au lieutenant de police , ne devait être admise , ni selon la coutume de Paris , ni selon le droit des gens. Alexandre aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Grèce , & étant chargé en cette qualité

de venger la patrie de toutes les invasions des Perses , il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage , ayant respecté la femme & les filles de Darius ses prisonnières , il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu , & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de la Reinie au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'Alexandre ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'Alexandre eut encore d'autres raisons , & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Égypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute ; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que « les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité , & » digne de l'unique peuple qui connût pour lors le » vrai Dieu , en refusant des vivres à Alexandre , parce » qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius ». On fait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions ; car un juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur , ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de Darius ; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécutions contre elles , & de tentatives réitérées de secouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions , c'est

que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficultés , & qu'ils crurent que Darius , quoique vaincu , était encore assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très-faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connût le vrai Dieu* , comme le dit Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu , mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs , & même en caractères hébraïques , c'est-à-dire tyriens , que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux cotés , ayant le même fond de religion.

Alexandre , après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers , alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs , conduits par leur grand-prêtre , vinrent s'humilier devant lui , & donner de l'argent ; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. Alexandre s'apaisa ; ils demeurèrent sujets d'Alexandre ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'Alexandre par l'historien romancier , exagérateur , Flavien Jofephe , à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. Rollin dit donc , après Jofephe , que le grand-prêtre Jaddus s'étant prosterné devant Alexandre , ce prince ayant vu le nom de

Jéhova gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de Jaddus, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterna à son tour & adora Jaddus. Cet excès de civilité ayant étonné Parménion, Alexandre lui dit qu'il connaissait Jaddus depuis long-temps, qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, conquête à laquelle il ne pensait point alors; que ce même Jaddus l'avait exhorté à passer l'Hellepont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'Alexandre.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de Jaddus serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention; il est très-permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'Alexandre n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deça du Gange, & qui était tributaire des Perses. M. Holwell, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'Alexandre,

qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'Alexandre entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite Alexandre descendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'Alexandre un seul nom Indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince asiatique. Ils en ont usé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. Holwell dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de Porus ni de Taxile; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encore des seigneurs paranes qui prétendent descendre de Porus. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si Flavien Josèphe a raconté une fable ridicule concernant Alexandre & un pontife juif, Plutarque, qui écrivit long-temps après Josèphe, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encore sur

Quinte-Curce; l'un & l'autre prétendent qu'Alexandre, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'Alexandre, les Perses, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque entendaient par adorer.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer*, invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'Alexandre ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur, fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration

qu'exigeait Alexandre, n'est fondé que sur une équivoque (1).

C'est Octave, surnommé Auguste, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'Auguste. Horace lui dit positivement :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilège d'adoration; & il n'est point dit qu'on en murmura (2).

Les contradictions sur le caractère d'Alexandre paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes, & sur-tout ceux qu'on appelle héros, sont souvent très-différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le sort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain, bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns disent que Callisthènes fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'Alexandre, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de Jupiter. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. Arhénée prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau, & qu'il y fut mangé

(1) Voyez ABUS DES MOTS.

(2) Remarquez bien qu'Auguste n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulia. C'était un saint; *divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme Priape, non comme Jupiter.

de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que Quinte-Curce suppose être arrivées dans une ville, & Plutarque dans une autre ; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. Alexandre saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait ; elle était auprès du Candahar selon Quinte-Curce, & près de l'embouchure de l'Indus suivant Plutarque.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercurie galant de Vise*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à Nabuchodonosor, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié ; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est Plutarque qui rapporte cette sottise, il faut la respecter ; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'Alexandre par Aristote ; car Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain Agnotémis, qu'il avait entendu dire au roi Antigone, qu'Aristote avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville

d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient, qu'Antipâtre envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'Alexandre en but; & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que Plutarque doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années (1).

A L E X A N D R I E.

Plus de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par Alexandre & par ses capitaines, qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On fait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

(1) Voyez HISTOIRE.

La ville fut toujours très-florissante sous les Ptolémées & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquièrent tour à tour avec le reste de l'Égypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'Alexandre avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant Alexandre.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légèreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec, qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes éccles. Les animosités furent si vives entre les Égyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre

revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de Caligula, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgeaient.

Le christianisme que les Pantène, les Origène, les Clément avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Égyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion; & tous les habitans divisés entre eux, n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur Adrien au consul Servianus, rapportée par Vopiscus (1).

« J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant,
 » mon cher Servien; je la fais toute entière par cœur.
 » Cette nation est légère, incertaine, elle vole au changement. Les adorateurs de Sérapis se font chrétiens;
 » ceux qui sont à la tête de la religion du Christ, se font dévôts à Sérapis. Il n'y a point d'archirabbin
 » juif, point de samaritain, point de prêtre chrétien
 » qui ne soit astrologue, ou devin, ou baigneur, (c'est-à-dire entremetteur). Quand le patriarche grec (2)

(1) Tome II, page 406.

(2) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*, parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Égyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre.

» vient en Égypte, les uns s'empresſent auprès de lui
 » pour lui faire adorer Sérapis, les autres le Chriſt.
 » Ils ſont tous très - ſéditieux, très - vains, très-
 » querelleurs. La ville eſt commerçante, opulente,
 » peuplée; perſonne n'y eſt oifif; les uns y ſoufflent
 » le verre; les autres fabriquent le papier. Ils ſemblent
 » être de tout métier, & en ſont en effet. La goutte
 » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire
 » à l'oifiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent eſt
 » un dieu que les chrétiens, les Juifs, & tous les
 » hommes ſervent également ».

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI
 EJUS PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V°.

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane carif-
 ſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia
 famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt
 chriſtiani ſunt, & devoti ſunt Serapi qui ſe Chriſti
 epiſcopos dicunt. Nemo illic archiſynagogus Judæo-
 rum, nemo ſamarites, nemo chriſtianorum preſbyter,
 non mathematicus, non aruſpex, non aliptes. Ipſe
 ille patriarcha, quum Ægyptum venerit, ab aliis Sera-
 pidem adorare, ab aliis cogitur Chriſtum. Genus ho-
 minis ſeditioſiſſimum, vaniſſimum, injurioſiſſimum.
 Civitas opulenta, dives, ſecunda, in quâ nemo vivat

otiosus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent; cæci quod agant habent, cæci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes sectes, qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les âmes les plus pures & les plus grandes : il en est même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

A L G E R.

LA philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de Louis XIV, lorsqu'il prit les rênes de l'État, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie (1). Ce projet annonçait une grande âme. Il voulait aller à la gloire

(1) Voyez l'expédition de Gigeri par Pélisson.

par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans la cour, dans les finances, & dans les affaires, il eût je ne fais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que Louis XIV tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur Léopold comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider les pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape Alexandre VII; & le cardinal Mazarin avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de Charles-Quint; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité

ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

« Il est triste, monsieur, qu'on n'ait point écouté
» les propositions de l'ordre de Malthe, qui offrait,
» moyennant un subside médiocre de chaque État
» chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger,
» de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe
» seraient alors véritablement les défenseurs de la
» chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que
» deux vaisseaux de cinquante canons, & cinq d'en-
» viron quarante, quatre de trente; le reste ne doit
» pas être compté.

« Il est honteux qu'on voie tous les jours leurs pe-
» tites barques enlever nos vaisseaux marchands dans
» toute la Méditerranée. Ils croisent même jusqu'aux
» Canaries, & jusqu'aux Açores.

« Leurs milices composées d'un ramas de nations,
» anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes,
» Turcs, nègres même, s'embarquent presque sans
» équipage sur des chebecs de dix-huit à vingt pièces
» de canon: ils infestent toutes nos mers comme des
» vautours qui attendent une proie. S'ils voient un
» vaisseau de guerre, ils s'enfuient; s'ils voient un
» vaisseau marchand, ils s'en emparent; nos amis, nos
» parens, hommes & femmes, deviennent esclaves,
» & il faut aller supplier humblement les barbares
» de daigner recevoir notre argent pour nous rendre
» leurs captifs.

« Quelques États chrétiens ont eu la honteuse
» prudence

» prudence de traiter avec eux , & de leur fournir
» des armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On
» négocie avec eux en marchands , & ils négocient
» en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs
» brigandages ; on ne le fait pas. Mais que de choses
» seraient utiles & aisées qui sont négligées absolu-
» ment ! La nécessité de réduire ces pirates est recon-
» nue dans les conseils de tous les princes , & personne
» ne l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs
» cours en parlent par hasard ensemble , c'est le con-
» seil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs , sont
» la plus belle institution monastique ; mais elle est
» bien honteuse pour nous. Les royaumes de Fez ,
» Alger , Tunis , n'ont point de *marabouts de la ré-*
» *demption des captifs*. C'est qu'ils nous prennent
» beaucoup de chrétiens , & nous ne leur prenons
» guère de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion
» que nous à la nôtre ; car jamais aucun turc , aucun
» arabe ne se fait chrétien ; & ils ont chez eux mille
» renégats qui même les servent dans leurs expédi-
» tions. Un italien , nommé Pelegini , était en 1712
» général des galères d'Alger. Le miramolin , le bey ,
» le dey ont des chrétiennes dans leurs sérails ; & nous
» n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des
» amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille
» hommes de troupes réglées ; mais tout le reste est

» soldat , & c'est ce qui rend la conquête de ce pays
 » si difficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent
 » aisément , & nous n'osons les attaquer ! &c. ».

A L M A N A C H.

IL est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire , ou des Arabes qui étaient en effet astronomes , & qui connaissaient un peu le cours des astres , tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne ; je suppose que ce philosophe a du bon sens , ce qui est rare , dit-on , chez les savans de l'Inde ; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école , ce qui était rare par-tout il y a quelques années , & qu'il ne croit point aux influences des astres ; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats , ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot , pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences , lui fait présent d'un almanach de Liège , composé par Matthieu Lansberg , & du messager boiteux d'Antoine Souci , astrologue & historien ; imprimé tous les ans à Bâle , & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque , avec des indications certaines , qui vous démontrent que la balance préside aux fesses , le bélier à la tête , les poissons aux pieds , ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du fleur le Lièvre , ou des pilules du fleur Keiser , ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire Arnoud , vous faire saigner , vous faire couper les ongles , sevrer vos enfans , planter , semer , aller en voyage , ou chauffer des souliers neufs. L'indien , en écoutant ces leçons , fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre indien , lui fasse voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages , & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle , le voyageur qui verra ces momeries , suivies d'une danse de tambourin , ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans , & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collège de Bénarès , que nous n'avons pas le sens commun ; mais que si la paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes , on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grace de Dieu.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires , & sur-tout S. François-Xavier , en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens , sur leurs sciences , leurs opinions , leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le diable , toute assemblée est un sabbat , toute

figure symbolique est un talisman, tout brachmane est un forcier ; & là - dessus ils font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que « la moisson » sera abondante ». Ils ajoutent , par une métaphore peu congrue , « qu'ils travailleront efficacement à la » vigne du seigneur », dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à-peu-près que chaque nation a jugé non-seulement des peuples éloignés , mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas , ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre , comme on la faisait en Europe aux seigneurs qui refusaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze constellations , les Chinois en ont vingt-huit , & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres ; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans , ils ressemblent à Matthieu Lansberg & à Antoine Souci , par les belles prédictions , & par les secrets pour la santé , dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes , & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funeste. Lorsque l'empereur Cam-hi voulut charger les missionnaires jésuites de faire l'almanach , ils s'en excusèrent d'abord , dit-on , sur les superstitions extravagantes dont il faut le

remplir (1). « Je crois beaucoup moins que vous aux » superstitions , leur dit l'empereur ; faites-moi seulement un bon calendrier , & laissez mes savans y » mettre toutes leurs fadaïses ».

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes se moque des Chinois , qui voient , dit-il , des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très - vraisemblable que l'empereur Cam-hi s'en moquait tout autant que Fontenelle. Quelque *messager boiteux* de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux follets comme le peuple , & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer ; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament , que le firmament était fort dur , & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge , qu'on trouve souvent dans la campagne , est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous fussions lire ; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie , c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour Aristote.

Il est consolant de savoir que le peuple romain , *populus latè rex* , fut en ce point fort au - dessous de Matthieu Lansberg , & du messager boiteux , & des astrologues de la Chine , jusqu'au temps où Jules-César reforma l'année romaine que nous tenons de

(1) Voyez du Halde & Parennin.

lui, & que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois, faisant trois cent quatre jours ; cela n'était ni solaire, ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du temps de César les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours ; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout ; il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne fais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Égyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phasé* ou *pascha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rousse* ; & cette époque arrivait souvent en avril ; leur pentecôte cinquante jours après le *phasé* ; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet, celle des tabernacles au quinze du même mois ; & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de

l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du Calendrier romain dit (1), que la raison en est prise du verset des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celle des tabernacles.

Il ajoute que la S.-Jean n'a été portée au 24 de juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que S. Jean avait dit, en parlant de Jésus-Christ, il faut qu'il croisse & que je diminue: *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs; c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un

(1) Voyez *Calendrier romain.*

grand feu le jour de la Saint-Jean , qui est le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du calendrier assure que la fête de l'assomption est placée au 13 du mois d'auguste nommé par nous *août* , parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que S. Mathias n'est fêté au mois de février , que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres , comme on intercale un jour en février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques , de quoi faire rire l'indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de Louis XIV , & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point ; de dire , le soleil entre dans le bélier , quand il n'y entre point ; de suivre l'ancienne routine erronnée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente , & tous nos calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans les poissons ? Pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes , où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eût été très - convenable , non - seulement de

commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes les constellations suivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

A L O U E T T E.

C E mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou* (1), était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. Suétone & Pline en conviennent. César composa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le servit très-bien dans les guerres civiles; & César, pour

(1) Voyez le Dictionnaire de Ménage, au mot *Alauda*.

récompense , donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de César fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies , ainsi avérées , doivent être admises : mais quand un professeur arabe veut absolument que *aloyau* vienne de l'arabe , il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes , de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guère d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens temps chez les habitans de Sichem & de Galgala , qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin , à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps , & quel excès de ridicule , de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires , dans le phénicien & le chaldéen ! Un homme s' imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma* , qui signifie , dit-on , *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu : que *kir* en bas-

breton signifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel , pour y trouver l'ancien langage celtique , gaulois & toscan , si la perte d'un temps consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

A M A Z O N E S.

ON a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une Sémiramis , une Tomiris , une Penthézilée , qui sont peut-être fabuleuses , il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était sur-tout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage , que les épouses secourussent & vengeassent leurs maris , & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine Dérar combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur Héraclius , du temps du calife Abubéker , successeur de Mahomet , Pierre qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin , il les conduisait à Damas ; parmi ces captives était la sœur de Dérar lui-même. L'histoire arabe d'Alvakedi , traduite par Okley , dit qu'elle était parfaitement belle & que Pierre en devint épris ; il la ménageait dans la route , & épargnait de trop longues traites à

ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. Caulah (c'était le nom de cette sœur de Dérar) propose à une de ses compagnes nommée Oserra de se soustraire à sa captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthousiasme musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle, comme les vaches se ferment en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. Pierre ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance long-temps à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque Dérar arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par Homère; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez long-tems avant que d'en venir aux mains, & c'est ce qui justifie Homère sans doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'Héraclius, attaque Sergiabil dans une sortie de Damas; il fait d'abord une prière à Jésus-Christ: « Injuste agresseur, » dit-il ensuite à Sergiabil, tu ne résisteras pas à Jésus » mon Dieu, qui combattra pour les vengeurs de sa » religion ».

« Tu profères un mensonge impie , lui répond
 » Sergiabil ; Jésus n'est pas plus grand devant Dieu
 » qu'Adam : Dieu l'a tiré de la poussière : il lui a donné
 » la vie comme à un autre homme : & après l'avoir laissé
 » quelque temps sur la terre, il l'a enlevé au ciel (1) ».

Après de tels discours , le combat commence ; Thomas tire une flèche qui va blesser le jeune Aban , fils de Saïb , à côté du vaillant Sergiabil ; Aban tombe & expire , la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point , elle ne jette point de cris ; mais elle court sur le champ de bataille , le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire , elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens ; les Arabes s'en saisissent en criant *allah achar* ; de la seconde elle perce un œil de Thomas , qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le tétou droit pour mieux tirer de l'arc , encore moins qu'elles véussent sans hommes ; au contraire , elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans , & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'Arioste & au Tasse d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poèmes , on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

(1) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que Jésus-Christ n'avait pas été crucifié.

Il y eut , en effet , du temps de la folie des croisades , des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Gênoises entreprirent de se croiser , & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou , femme de l'infortuné Henri VI roi d'Angleterre , donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand & plus constant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comtesse de Montfort en Bretagne. « Cette princesse , dit d'Ar-
» gentré , était vertueuse outre tout le naturel de son
» sexe , vaillante de sa personne autant que nul
» homme ; elle montait à cheval , elle le maniait mieux
» que nul écuyer ; elle combattait à la main ; elle
» courait , donnait parmi une troupe d'hommes
» d'armes comme le plus vaillant capitaine ; elle
» combattait par mer & par terre tout de même
» assurance &c. »

On la voyait parcourir , l'épée à la main , ses États envahis par son compétiteur Charles de Blois. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon , armée de pied en cap , mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cents hommes , y mit le feu , & le réduisit en cendres.

Les exploits de Jeanne-d'Arc , si connue sous le

nom de la Pucelle d'Orléans , sont moins étonnans que ceux de Marguerite d'Anjou & de la comtesse de Montfort. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours & Jeanne d'Arc dans le rude exercice des travaux de la campagne , il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siège d'Orléans ; elle combattit tout aussi-bien , & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472 , quand l'armée bourguignonne assiégeait Beauvais, que Jeanne Hachette , à la tête de plusieurs femmes , soutint longtemps un assaut , arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche , jeta le porte-étendard dans le fossé , & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite , & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mademoiselle de la Charfe , de la maison de la Tour du Pin-Gouvernet , se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné , & repoussa les Barbers qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en est pas grand ; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique, comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

A M E.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous sentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins au *πνεῦμα* des Grecs, au terme dont se sont servi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le sens propre & littéral du latin & des langues qui en sont dérivées, il signifie *ce qui anime*. Ainsi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour signifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuse, comme lorsqu'il est dit dans la Genèse ; « Dieu souffla au visage de l'homme un » souffle de vie, & il devint ame vivante ; & l'ame des » animaux est dans le sang, & ne tuez point mon » ame, &c. ».

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi
toutes

toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Égyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noûs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima* ; & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes ? est-ce le même être ? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire ?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes ; je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous ? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père fait-il comment il a produit son fils ? une mère fait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort ? Quelqu'un fait-il comment ses membres obéissent à sa volonté ? a-t-il découvert par

quel art des idées se tracent dans son cerveau & en sortent à son commandement? Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu appercevoir le fil qui nous conduit?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière*; si elle est créée avant nous; si elle sort du néant dans notre naissance; si après nous avoir animé un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes: que sont-elles? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles: Qu'est-ce que la lumière?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'*esprit*? personne assurément n'en fait rien; c'est un mot si vide de sens, qu'on est obligé de dire ce que l'*esprit* n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que *matière*? nous n'en connaissons que quelques apparences & quelques propriétés; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la pensée.

C'est quelque chose de distinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous? Est-ce parce que la matière est divisible & figurable, & que la pensée ne l'est pas? Mais qui vous dit que les premiers principes de la matière sont divisibles & figurables? Il est très-vraisemblable qu'ils ne le sont point; des sectes

entières de philosophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure , ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La pensée n'est ni du bois , ni de la pierre , ni du sable , ni du métal , donc la pensée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raisonneurs ! la gravitation n'est ni bois , ni sable , ni métal , ni pierre ; le mouvement , la végétation , la vie , ne font rien non plus de tout cela , & cependant la vie , la végétation , le mouvement , la gravitation , font donnés à la matière. Dire que Dieu ne peut rendre la matière pensante , c'est dire la chose la plus insolemment absurde que jamais on ait osé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne sommes pas assurés que Dieu en ait usé ainsi ; nous sommes seulement assurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira sur l'ame ; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie , quintessence , flamme , éther , qu'on l'ait crue universelle , incréée , transmigrante ? &c.

Qu'importent , dans ces questions inaccessibles à la raison , ces romans de nos imaginations incertaines ? Qu'importe que les pères des quatre premiers siècles aient cru l'ame corporelle ? Qu'importe que Tertulien , par une contradiction qui lui est familière , ait décidé qu'elle est à la fois corporelle , figurée & simple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance , & pas un qui nous donne une lueur de vraisemblance.

Comment donc sommes-nous assez hardis pour affirmer ce que c'est que l'ame ? Nous savons certainement que nous existons , que nous sentons , que

nous pensons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de disputer si cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, est faite avant nous ou avec nous, & si elle est périssable ou immortelle ?

L'article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphysique, doivent commencer par une soumission sincère aux dogmes indubitables de l'Église. La révélation vaut mieux sans doute que toute la philosophie. Les systèmes exercent l'esprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuse, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'est-il pas dans ce cas ? Lorsque la languette ou la soupape d'un soufflet est dérangée, & que l'air qui est entré dans la capacité du soufflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soupape, qu'il n'est plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les servantes disent : *L'ame du soufflet est crevée*. Elles n'en savent pas davantage ; & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule l'*ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus

ou de moins lui donne ou lui ôte un ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers, les Celtes, donnaient à leur ame le nom de *feel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames; *Psyché*, qui signifiait l'*ame sensitive*, l'*ame des sens*; & voilà pourquoi l'Amour, enfant d'Aphrodite, eut tant de passion pour *Psyché*, & que *Psyché* l'aima si tendrement: *Pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes: & enfin *noûs*, l'*intelligence*.

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. S. Thomas d'Aquin (1) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psyché était dans la poitrine; *pneuma* se répandait dans tout le corps, & *noûs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

(1) Somme de Saint Thomas, édition de Lyon, 1738.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçu que dans leurs passions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siège des passions. Lorsqu'on pense profondément ; on sent une contention dans les organes de la tête ; donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation, point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine, qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été consumé sur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose, à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *psyché*, était-ce *pneuma*, était-ce *noûs*, avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un fantôme, une figure légère : c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.

Dans la suite des temps, quand on voulut approfondir la chose, il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin Platon vint, qui subtilisa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques pères de l'Église qui ne s'exprimaient point avec exactitude. S. Irénée (1) dit que l'ame n'est que le souffle de la vie; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel, & qu'elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

En vain Tertullien s'exprime ainsi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Évangile (2); *corporalitas anime in ipso Evangelio reluceffit*. Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain Tatien dit expressément (3): *Pseukai men oun ei ton anthropon polumeres esti*; l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

En vain allègue-t-on S. Hilaire, qui dit dans des temps postérieurs (4): « Il n'est rien de créé qui ne » soit corporel, ni dans le ciel ni sur la terre, ni parmi » les visibles, ni parmi les invisibles: tout est formé » d'élémens; & les ames, soit qu'elles habitent un » corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une » substance corporelle ».

En vain S. Ambroise au sixième siècle, dit (5): » Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté » la seule vénérable Trinité.

(1) Livre V, chap. VII.

(2) *De animâ*, cap. VII.

(3) Oraison contre les Grecs.

(4) Saint Hilaire sur Saint Matth. page 633.

(5) Sur Abraham, liv. II, chap. VIII.

Le corps de l'Église entière a décidé que l'âme est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne se trompèrent pas sur l'immortalité , parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'Église infaillible sur ces points de philosophie , que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur* , & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu que nous l'appelons *substance* ; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous* ; mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce dessous est le secret du Créateur ; & ce secret du Créateur est partout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie , ni comment nous la donnons , ni comment nous croissons , ni comment nous digérons , ni comment nous dormons , ni comment nous pensons , ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être , quel qu'il soit , a des pensées.

SECTION II.

Des doutes de Locke sur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame* dans l'Encyclopédie , a suivi scrupuleusement Jaquelot ; mais Jaquelot ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre Locke , parce

que le modeste Locke a dit (1) : « Nous ne serons
» peut-être jamais capables de connaître si un être
» matériel pense ou non , par la raison qu'il nous est
» impossible de découvrir par la contemplation de
» nos propres idées, *sans révélation*, si Dieu n'a point
» donné à quelque amas de matière , disposée comme
» il le trouve à propos , la puissance d'appercevoir
» & de penser ; ou s'il a joint & uni à la matière ainsi
» disposée une substance immatérielle qui pense. Car,
» par rapport à nos notions , il ne nous est pas plus
» mal-aisé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît,
» ajouter à notre idée de la matière la faculté de
» penser, que de comprendre qu'il y joigne une autre
» substance avec la faculté de penser ; puisque nous
» ignorons en quoi consiste la pensée , & à quelle
» espèce de substance cet être tout-puissant a trouvé
» à propos d'accorder cette puissance qui ne saurait
» être créée qu'en vertu du bon plaisir & de la bonté
» du Créateur. Je ne vois pas quelle contradiction
» il y a que Dieu , cet être pensant , éternel , & tout-
» puissant , donne , s'il veut , quelques degrés de sen-
» timent , de perception & de pensée , à certains
» amas de matière créée & insensible qu'il joint en-
» semble comme il le trouve à propos ».

C'était parler en homme profond , religieux & modeste (2).

(1) Traduction de Coste.

(2) Voyez le Discours préliminaire de M. d'Alembert.

« On peut dire qu'il créa la métaphysique à-peu-près comme
» Newton avoit créé la physique. . . . pour connaître notre ame ,
» ses idées & ses affections , il n'étudia point les livres , parce qu'ils

On fait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hasardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de Dieu & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât; mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement, qui sont également incompréhensibles.

Locke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'âme comme une matière très-déliée, assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de Gassendi, comme on le voit dans ses objections à Descartes. « Il est vrai, dit » Gassendi, que vous connaissez que vous pensez; » mais vous ignorez quelle espèce de substance vous » êtes, vous qui pensez. Ainsi quoique l'opération de » la pensée vous soit connue, le principal de votre » essence vous est caché; & vous ne savez point » quelle est la nature de cette substance dont l'une » des opérations est de penser. Vous ressemblez à un » aveugle qui, sentant la chaleur du soleil & étant

» l'auraient mal instruit; il se contenta de descendre profondément » en lui-même; après s'être, pour ainsi dire, contemplé long- » temps, il ne fit dans son traité de l'*Entendement humain* que pré- » senter aux hommes le miroir dans lequel il s'étoit vu. En un » mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, » la physique expérimentale de l'âme ».

» averti qu'elle est causée par le soleil, croirait avoir
» une idée claire & distincte de cet astre, parce que si
» on lui demandait ce que c'est que le soleil, il pourrait
» répondre que c'est une chose qui échauffe, &c. ».

Le même Gassendi, dans sa *Philosophie d'Épicure*, répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'ame.

Descartes, dans une de ses lettres à la princesse palatine Elisabeth, lui dit : « Je confesse que par la
» seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup
» de conjectures sur l'ame, & avoir de flatteuses espé-
» rances, mais non pas aucune assurance ». Et en cela Descartes combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers siècles de l'Église, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à Dieu de conserver que de créer. Ils disaient : Dieu la fit pensante, il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets sont incapables de nous en donner : de-là il conclut que nous voyons tout en Dieu. C'est au fond la même chose que de faire Dieu l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui, si nous n'avions pas des instrumens pour voir ? & ces instrumens, c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce système est un labyrinthe, dont une allée vous mènerait au spinosisme, une autre au stoïcisme, & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit, sur la matière, on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses; ils disputent, & la nature agit.

S E C T I O N I I I .

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

AVANT l'étrange système qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de Dieu; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur, le souvenir, la combinaison de quelques idées; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend; non-seulement il avait

pu douer presque tous les animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée, que dans leur jeunesse trop confiante; non-seulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & Descartes soutinrent à l'univers qu'il se trompait, que Dieu avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne fais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de Descartes, se jetèrent dans la chimère opposée; ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpa fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct; & qu'est-ce que l'instinct? Oh, oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un je ne fais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses *je ne fais quoi*, tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne fais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec Prior dans son poëme sur la vanité du monde :

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
 Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
 L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
 Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi : « Je me représente l'ame des bêtes comme
 » une substance immatérielle & intelligente, mais de
 » quelle espèce ? Ce doit être, ce me semble, un
 » principe actif qui a des sensations, & qui n'a que
 » cela.... Si nous réfléchissons sur la nature de l'ame
 » des bêtes, elle ne nous fournit rien de son fonds
 » qui nous porte à croire que sa spiritualité la sau-
 » vera de l'anéantissement ».

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que, par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de Dieu; parce que je ne fais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que Dieu, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je ferais celles que j'aurai

dans une minute; que je ne le fais jamais; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Être suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de Dieu ? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment ! est-ce que vous êtes mort ? — Oui; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures, combien de temps j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en sût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant

l'immortalité de l'ame, puisque la foi & la raison démontrent cette vérité; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait : un autre philosophe a dit : « Le propre de l'homme est de penser ; mais ce » n'est pas son essence ».

Laiçons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730, un philosophe (1) essuya une persécution assez forte pour avoir avoué, avec Locke, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un français fut la victime de Loke.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume, & cabale contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame* ; mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres, qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils

(1) Voltaire lui-même, à l'occasion de ses *Lettres Philosophiques*.

ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahissent leurs amis pour flatter des fots, qui broient en secret la ciguë dont l'ignorant, puissant & méchant, veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux consuls un Lucrèce pour avoir mis en vers le système d'Épicure ? un Cicéron pour avoir écrit plusieurs fois qu'après la mort on ne ressent aucune douleur ? qu'on accusât un Pline, un Varron d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité ? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrécis, qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de Diogène n'en eut avec les victoires d'Alexandre.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant Dieu de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la

nature est inconnue , à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie , comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres , sans savoir ce que c'est que le ressort.

S E C T I O N I V.

Sur l'ame , & sur nos ignorances.

SUR la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum* ? si elle y a reçu ou apporté quelques idées , & quelles sont ces idées ? si après nous avoir animés quelques momens , son essence est de vivre après nous dans l'éternité , sans l'intervention de Dieu même ? si étant esprit , & Dieu étant esprit , ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable (1) ? Ces questions paraissent sublimes ; que sont-elles ? des questions d'aveugles-nés sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset ; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ?

(1) Ce n'était pas sans doute l'opinion de Saint Augustin , qui , dans le liv. VIII de *la cité de Dieu* , s'exprime ainsi : « Que ceux-là » se taisent qui n'ont pas osé , à la vérité , dire que Dieu est un » corps ; mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que » lui ». Il n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre » ame qu'il n'est pas permis d'attribuer à Dieu ».

« *Cedant & illi quos quidem pudit dicere Deum corpus esse , verum-*
» *tamen ejusdem naturæ , cujus ille est , animos nostros esse putaverunt ;*
» *ita non eos movet tanta mutabilitas anima , quam Dei naturæ tri-*
» *bueret nefas est* ».

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes ? un enfant est plus sage qu'eux ; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste , direz-vous , pour notre insatiable curiosité , pour notre soif intarissable du bien - être , de nous ignorer ainsi ! j'en conviens , & il y a des choses encore plus tristes ; mais je vous répondrai :

Sors tua mortalis , non est mortale quod optas.

Tes destins sont d'un homme , & tes vœux sont d'un Dieu.

Il paraît , encore une fois , que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire , les y garde comme dans un registre , & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature , celle de l'univers , celle de la moindre plante , tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant , sentant & pensant : voilà tout ce que nous en savons : il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans , ni ce qui nous fait agir , ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées , que de concevoir comment un être , quel qu'il soit , a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'Archimède , de l'autre celle

d'un imbécille ; sont - elles de même nature ? Si leur essence est de penser , elles pensent toujours , & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature , l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux ? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser Archimède , pourquoi mon idiot mieux constitué qu'Archimède , plus vigoureux , digérant mieux , faisant mieux toutes ses fonctions , ne pense-t-il point ? C'est , dites-vous , que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez ; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles saines qu'on a disséquées ; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'Archimède qui a fatigué prodigieusement , & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu , que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui sont les suffisans , ils sont fort au-dessous des singes.

Disputez maintenant , colériques argumentans ; présentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures , prononcez vos sentences , vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON, éditeur & commentateur de Shakespeare, & évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, & pour conclure de cette preuve même, que la mission de Moïse qu'il appelle *légation*, est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

« 1°. La doctrine d'une vie à venir, des récompenses & des châtimens après la mort, est nécessaire à toute société civile.

« 2°. Tout le genre-humain (& c'est en quoi il se trompe), & spécialement les plus sages & les plus savantes nations de l'antiquité, se sont accordés à croire & à enseigner cette doctrine.

« 3°. Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse ; donc la loi de Moïse est d'un original divin ; ce que je vais prouver par les deux syllogismes suivans.

PREMIER SYLLOGISME.

« Toute religion, toute société qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour son principe, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire ; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour

» principe ; donc la religion juive était soutenue par
 » une providence extraordinaire.

S E C O N D S Y L L O G I S M E.

« Les anciens législateurs ont tous dit qu'une reli-
 » gion qui n'enseignait pas l'immortalité de l'ame ,
 » ne pouvait être soutenue que par une providence
 » extraordinaire ; Moïse a institué une religion qui
 » n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame ; donc
 » Moïse croyait sa religion maintenue par une provi-
 » dence extraordinaire ».

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette asser-
 tion de Warburton, qu'il a mise en gros caractère à la
 tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême
 témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire
 que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion
 qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses
 après la mort, ne peut être soutenue que par une
 providence extraordinaire ; il n'y en a pas un seul qui
 l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter
 aucun exemple dans son énorme livre farci d'une
 immense quantité de citations, qui toutes sont étran-
 gères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs
 grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on
 ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible
 d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jus-
 qu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour
 charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume,
 après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être

battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de Job qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que Job ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Écriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que, s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses (1); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'État, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

(1) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il annoncée ? si elle est nécessaire, pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait la base de sa religion ? Ou Moïse était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le savait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux franc-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord Hardwike ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert ; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

S E C T I O N V I.

Du besoin de la révélation.

LE plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce Warburton a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, « que les anciens Juifs n'avaient » aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que » les saducéens ne l'admettaient pas du temps de notre » Seigneur Jésus ».

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à Jésus-Christ (1). « N'avez-vous pas » lu ces paroles que Dieu vous a dites: Je suis le Dieu » d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob: » or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans ». Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les Églises. Sherlok, évêque de Londres, & vingt autres savans l'ont réfuté. Les philosophes anglais mêmes lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'Église anglicane; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies: semblable au personnage d'Arlequin, dans la comédie du *Dévaliseur de maisons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces: Au voleur.

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, v. 31 & 32.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame , & des peines & des récompenses après la mort , que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand César n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein sénat lorsque , pour empêcher qu'on fit mourir Catilina , il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment , que tout mourait avec lui ; & personne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes sectes principales ; celle d'Epicure qui affirmait que la Divinité était inutile au monde , & que l'ame périt avec le corps ; & celle des stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité , laquelle après la mort se réunissait à son origine , au grand tout dont elle était émanée. Ainsi , soit que l'on crût l'ame mortelle , soit qu'on la crût immortelle , toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Il nous reste encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment profondément gravé dans tous les cœurs , que tant de héros & tant de simples citoyens romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même , & les plus persuadés de l'existence d'un Dieu , n'espéraient alors aucune récompense , & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe* , que Clément , qui fut depuis pape & saint , commença par douter

lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie , & qu'il consulta S. Pierre à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que S. Clément ait écrit cette histoire qu'on lui attribue ; mais elle fait voir quel besoin avait le genre humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre , c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu de temps à vivre , & qui se voient pressés entre deux éternités.

S E C T I O N V I I .

Ame des fots & des monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées , vit sans idées ; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal ? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête ; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive , mais non pas une ame intellectuelle. Il mange , il boit , il dort , il veille , il a des sensations ; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie , n'y en a-t-il point ? Le cas a été proposé , & n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame , parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez , elle serait réputée en avoir un , parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche , son enfant n'a point de

menton, son front est écrasé & un peu noir, son nez est éfilé & pointu, les yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre; il n'a point d'ame; on ne le baptise pas.

On fait qu'il y eut à Londres en 1626 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le baptême à cet enfant, malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé Saint-André, jurait que rien n'était plus vrai; & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, les enfans devaient en être pourvus aussi; soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'Être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi bien qu'à un petit je ne sais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur

d'un corps que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine, qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point, quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame ?

On demande encore ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques ? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles ? déméritent-elles ? que faire de leur esprit pur ?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé ? Les uns disent qu'il a deux ames, puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de Polignac dans un conclave. Son intendant, lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule, chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient

mis au fait : mais soyons justes devant Dieu , quelque ignorans que nous soyons , nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de Memmius ce que l'on dit de l'ame.

S E C T I O N V I I I .

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

F R A G M E N T .

LE dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Égyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était, avant eux, connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier Zoroastre, citée dans le *Sadder*, dans laquelle Dieu fit voir à Zoroastre un lieu de châtimement, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Égyptiens, l'*Hadès*, & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *souterrain*. Dieu montre à Zoroastre, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : Zoroastre en demanda la raison; Dieu lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas assez près d'un pauvre âne mourant de faim. Dieu avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel; le reste du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir

de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsychose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-temps avant les Égyptiens. C'est une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Égypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Égypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien, l'était donc bien moins que les empires de l'Asie; & dans les uns & dans les autres, on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. Ulysse, long-temps avant Phérécide, avait vu les ames des héros dans les

enfers ; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde , c'était un système né dans l'Orient , apporté dans l'Occident par Phérécide. Je ne crois pas que nous ayions parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens ; ce n'est qu'avec les décombres de l'antriquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION IX.

CE serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même* est un excellent précepte , mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître son essence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage , graces aux bornes de notre intelligence. Les trois-quarts du genre humain ne vont pas plus loin , & ne s'embarrassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche , personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant ! tu vois une plante qui végète , & tu dis *végétation* , ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement , & tu dis *force* ; tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier , & tu cries *instinct* , *ame sensitive* : tu as des idées combinées , & tu dis *esprit*.

Mais de grace , qu'entends-tu par ces mots ? Cette fleur végète : mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pousse un autre , mais possède-t-il en soi un être distinct qui s'appelle

force ? ce chien te rapporte une perdrix , mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct* ? Ne rirais-tu pas d'un raisonneur (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait : Tous les animaux vivent , donc il y a dans eux un être , une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler , & qu'elle te dît : Ma végétation & moi , nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble ; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu fais , & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds , que tu digères par ton estomac ; que tu sens par tout ton corps , & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame.

Les premiers philosophes , soit chaldéens , soit égyptiens , dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées ; ce quelque chose doit être très-subtil , c'est un souffle , c'est du feu , c'est de l'éther , c'est une quintessence , c'est un simulacre léger , c'est une entéléchie , c'est un nombre , c'est une harmonie. Enfin , selon le divin Platon , c'est un composé du *même* & de l'*autre* ; ce sont des atomes qui pensent en nous , a dit Épicure après Démocrite. Mais , mon ami , comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en fais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute , c'est que l'ame est un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ? Non , répondent les savans ; mais nous
savons

savons que la nature est de penser. Et d'où le savez-vous ? Nous le savons , parce qu'il pense. O savans ! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'Épicure ; la nature d'une pierre est de tomber , parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous savons , poursuivent-ils , qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord , je le crois comme vous. Nous savons qu'une négation & une affirmation ne sont point divisibles , ne sont point des parties de la matière. Je suis de votre avis. Mais la matière , à nous d'ailleurs inconnue , possède des qualités qui ne sont pas matérielles , qui ne sont pas divisibles ; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties , n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés , leur vie , leur instinct ne sont pas non plus des êtres à part , des êtres divisibles , vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose , la vie d'un cheval , l'instinct d'un chien , que vous ne pourrez couper en deux une sensation , une négation , une affirmation. Votre bel argument , tiré de l'indivisibilité de la pensée , ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame ? quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même , sans révélation , admettre autre chose en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de sentir , de penser.

A présent , dites-moi de bonne foi , ce pouvoir de sentir & de penser est-il le même que celui qui vous

fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non , car votre entendement aurait beau dire à votre estomac *digère* , il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher , ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale , & pour les pensées une ame plus fine , plus subtile , un *noûs*.

Mais voilà cette ame de la pensée qui , en mille occasions , a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre , & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre , à son sang de couler , à son chyle de se former , tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarrassées & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame aimale n'existe certainement point ; elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde , ô homme ! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi : tu es né , tu agis , tu penses , tu veilles , tu dors sans savoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser , comme il t'a donné tout le reste ; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle , tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systèmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la

substance de Dieu même; l'autre, qu'elle est partie du grand tout; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle est faite & non créée; d'autres assurent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation : elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Fallope. Vous avez tous tort, dit un survenant; l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale; mais si elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne la Peironie; il fallait être premier chirurgien du roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

Saint Thomas, dans sa question 75^e & suivantes, dit que l'ame est une forme subsistante, *per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance, qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *génération*; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. Saint Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté : aussi est-il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systèmes sur la manière

dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelque autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que, dans les lois du peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable que Moïse en aucun endroit, ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers : tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome : « Si, après avoir eu des enfans & des petits-

» enfans, vous prévariquez, vous ferez exterminés
» du pays, & réduits à un petit nombre dans les
» nations.

« Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des
» pères jusqu'à la troisième & quatrième génération.

» Honorez père & mère, afin que vous viviez
» long-temps.

» Vous aurez de quoi manger sans en manquer
» jamais.

» Si vous suivez des dieux étrangers, vous ferez
» détruits.

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au prin-
» temps & en automne, du froment, de l'huile, du
» vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez
» & que vous soyez sôûls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos
» mains, entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes,
» afin que vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajou-
» ter ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des choses
» prodigieuses, si sa prédiction est véritable, & si ce
» qu'il a dit arrive, & s'il vous dit : Allons, suivons
» des dieux étrangers. tuez-le aussitôt, & que
» tout le peuple frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations,
» égorgez tout sans épargner un seul homme, &
» n'ayez aucune pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, comme
» l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent &
 » dont l'ongle n'est point fendu, comme chameau,
 » lièvre, porc-épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous ferez
 » bénis dans la ville & dans les champs; les fruits de
 » votre ventre, de votre terre, de vos bestiaux seront
 » bénis.

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances &
 » toutes les cérémonies, vous ferez maudits dans la
 » ville & dans les champs. vous éprouverez la
 » famine, la pauvreté; vous mourrez de misère, de
 » froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne,
 » la gale, la fistule. vous aurez des ulcères
 » dans les genoux & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui
 » prêterez point à usure. . . . parce que vous n'aurez
 » pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la
 » chair de vos fils & de vos filles, &c. ».

Il est évident que, dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces, il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les patoies de Jacob qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse, in infernum, dans l'enfer; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.*

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ézéchiël; mais les Hebreux auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lu ni Ézéchiël ni Isaïe qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de Moïse. Le fait est que, dans les lois publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au temps présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet & l'étendue de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'État : les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs se partagèrent en trois sectes : les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien Josphe, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsychose : les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps : les

esséniens, dit encore Josèphe, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent, & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la rhéologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais, sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas; chacun devait dire à son ame : Qui es-tu ? d'où viens-tu, que fais-tu ? où vas-tu ? Tu es je ne fais quoi, pensant & sentant, & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années, tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire , & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Locke , & avant Locke , Gassendi , & avant Gassendi , une foule de sages ; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage (1) , d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien , persécuteurs de l'innocence , que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Épicure , Démocrite & Lucrèce : « Mon ami , comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en fais rien ». Vous êtes donc évidemment des calomnieurs.

Personne ne fait ce que c'est que l'être appelé *esprit* , auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Église ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu , ni l'être pensant , ou le mécanisme de la pensée.

On vous crie , avec les respectables Gassendi & Locke , que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

savez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous suffit-elle pas ? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons , puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle , & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons , disons-nous , à la parole de Dieu ; & vous , ennemis de la raison & de Dieu , vous qui blasphémez l'un & l'autre ; vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe , comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Ésope ; vous lui dites : Tu médis de moi l'an passé , il faut que je suce ton sang. La philosophie ne se venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts ; elle éclaire doucement les hommes , que vous voulez âbrutir pour les rendre semblables à vous.

A M É R I Q U E.

Puisqu'on ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler , ne nous lassons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats , y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer , on ne peut nier que l'Être suprême , qui vit dans toute la nature , n'ait fait naître , vers le quarante-huitième degré , des animaux à deux pieds sans plumes , dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat , avec de longues barbes tirant sur le roux ; des nègres sans barbe vers la ligne , en Afrique & dans les îles ; d'autres nègres avec barbe

sous la même latitude, les uns portant de la laine sur la tête, les autres des crins ; & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la soie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché Dieu de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie, & qui est absolument imberbe & sans poil, dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes, jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que Dieu a pu les mettre où ils sont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendants de Magog. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par Astolphe qui les y porta sur son hippogriffe, lorsqu'il alla chercher le bon sens de Roland renfermé dans une bouteille.

Si de son temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer, avec le jésuite Lafitau, que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur

bon sens , qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'Angélique.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien , ou dans la mer du Sud : c'est de dire : d'où ces gens-là sont-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays , on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système , c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs , des joueurs de gibecière , des charlatans , des fripons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

A M I T I É.

ON a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié , & l'on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,
Le médaillon du bon Pyrithoüs ,
Du sage Acathe , & du tendre Nifus ,
Tous grands héros , tous amis véritables :
Ces noms sont beaux , mais ils sont dans les fables.

On fait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie , *secours ton prochain* ; mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux , confie-lui tes secrets s'il est un babillard , prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles* , car un moine , un solitaire peut n'être point méchant & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses* , car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans : les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave ; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes : les obligations en sont plus fortes ou plus faibles , selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus , &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous (1). Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié , sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans , dans nos histoires , sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre Jonathan & David. Il est dit que David l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que David , après la mort de son ami , dépouilla Miphibozeth son fils , & le fit mourir.

(1) Voyez ARABES.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes , ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes (1).

A M O U R.

IL y a tant de sortes d'amour , qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours , une liaison sans attachement , un sentiment sans estime , des simagrées de Sigisbé , une froide habitude , une fantaisie romanesque , un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique , qu'ils méditent le banquet de Platon , dans lequel Socrate , amant honnête d'Alcibiade & d'Agathon , converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : Virgile fuit les pas de Lucrèce ; *amor omnibus idem*.

C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin , vois tes pigeons , contemple le taureau qu'on amène à la génisse ; regarde ce fier

(1) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

cheval que deux de tes valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend , & qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ces yeux étincèlent ; entends ces hennissemens ; contemple ces sauts , ces courbettes , ces oreilles dressées , cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions , ces narines qui s'enflent , ce souffle enflammé qui en sort , ces crins qui se relèvent & qui flottent , ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné ; mais n'en sois point jaloux , & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux , force , beauté , légèreté , rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur : la femelle jette sur la vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre passe sur eux , & les féconde par sa semence , sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent , ne goûtent de plaisir que par un seul sens , & dès que cet appétit est satisfait , tout est éteint. Aucun animal , hors toi , ne connaît les embrassemens ; tout ton corps est sensible ; tes lèvres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse ; & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce : enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour , & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences , tu diras avec le comte de Rochester : L'amour , dans un pays d'athées , ferait adorer la divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde , ils ont perfectionné

l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact; & l'attention sur sa santé, rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

*Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore culta,
Ut facile insuescat secum vir degere vitam.*

LUCRÈCE, liv. IV.

On peut, sans être belle, être long-temps aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre sur-tout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois-quarts de la terre les plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres

d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phryné, les Laïs, les Flora, les Messaline, n'en furent point atteintes ; elle est née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues ; c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles ? Eh quoi ! si César, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fît point mourir François I ? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux : je le veux croire ; mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais a dédié son livre.

Les philosophes érotiques ont souvent agité la question, si Héloïse put encore aimer véritablement Abélard quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités faisait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, Abélard, vous fûtes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? Est-ce un simple souvenir ? est-ce de l'amitié ? C'est un je ne sais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elysées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des

chairs imaginaires. Héloïse vivait avec vous d'illusions & de supplémens, Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, les caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque ; mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service ; l'extérieur ne subsiste plus ; les rides effrayent ; les sourcis blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent : tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

A M O U R D E D I E U.

LES disputes sur l'amour de Dieu ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait Dieu d'une façon plus convenable, & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, voulut qu'on aimât Dieu d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des *Oraisons funèbres*, celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de Romulus, où Dieu était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oïveté, le plaisir & l'argent.

Si madame Guyon avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait Dieu & le galimatias si cordialement qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse : traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le style de l'abbé Cotin, & de la prose dans le goût de Polichinelle ? Il est étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'Eucharis, ait dit dans ses *Maximes des saints*, d'après le bienheureux François de Sales : « Je n'ai presque point de desirs ; » mais si j'étais à renaître, je n'en aurais point du tout. Si Dieu venait à moi, j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais pas à lui ».

C'est sur cette proposition que roule tout son livre ; on ne condamna point S. François de Sales ; mais on condamna Fénelon. Pourquoi ? c'est que François de Sales n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que Fénelon en avait un à Versailles.

Ce qu'on a écrit de plus sensé sur cette controverse mystique, se trouve peut-être dans la satire de Boileau sur l'*amour de Dieu*, quoique ce ne soit pas assurément son meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.

244 A M O U R D E D I E U.

S'il faut passer des épines de la théologie à celles de la philosophie, qui sont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'amour-propre intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres, l'amour de Dieu à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour sublime. Cependant, puisqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, en architecture, en poésie, en éloquence; nous entendons une musique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur; nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là nous l'embrasserions.

C'est à-peu-près la seule manière dont nous pourrions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne fais quoi de vague & d'indéterminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut être si touchée du spectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer

jusqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit , un si puissant attrait peut-il encourir la censure ? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambray ? Malgré les expressions de S. François de Sales que nous avons rapportées , il s'en tenait à cette assertion , qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher ? les extravagances du style d'une dame de Montargis , & quelques expressions peu mesurées de sa part lui nuisirent.

Où était le mal ? on n'en fait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-même : Dans quelques années personne ne se souciera de mes ergotismes , on ergoterait beaucoup moins. Ah ! Louis XIV ! Louis XIV ! il fallait laisser deux hommes de génie sortir de la sphère de leurs talens , au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obscur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là ,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'histoire , par quelle chaîne invisible , par quels ressorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes , & tous les événemens qui empoisonnent nos jours , sont liés ensemble , se heurtent , & forment nos destinées. Fénelon meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois conversations mystiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de Bouillon , le neveu du grand

Turenne , est persécuté pour n'avoir pas lui-même persécuté à Rome l'archevêque de Cambrai son ami : il est contraint de sortir de France , & il perd toute sa fortune.

C'est par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire trouve , dans une douzaine de phrases obscures d'un livre imprimé dans Amsterdam , de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin il sort de ces cachots mêmes un cri , dont le retentissement fait tomber par terre toute une société habile & tyrannique , fondée par un fou ignorant.

A M O U R - P R O P R E.

N I C O L E , dans ses Essais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale (dans son traité de la charité , chap. II) , dit « que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun , on réprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier ».

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun , comme on a des prés & des bois en commun , & une bourse commune , & si on réprime des pensées avec des roues ; mais il me semble fort étrange que Nicole ait pris le vol de grand chemin & l'assassinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que Néron a fait assassiner sa mère par amour-propre , que Cartouche avait beaucoup d'amour-propre , ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse ,

c'est un sentiment naturel à tous les hommes ; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un passant lui dit : N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame quand vous pouvez travailler ? Monsieur , répondit le mendiant , je vous demande de l'argent & non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur , sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même , & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde , rencontra un fakir chargé de chaînes , nu comme un singe , couché sur le ventre , & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens , qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même , disait un des spectateurs ! Renoncement à moi-même ! reprit le fakir ; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre , quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions , ont donc eu grande raison dans l'Inde , en Espagne , & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage , ils n'ont pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il ressemble

248 AMOUR SOCRATIQUE.

à l'instrument de la perpétuité de l'espèce : il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *socratique & platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il faut y applaudir : si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice destructeur du genre humain, s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, soit pourtant si naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le temps d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle qui, par un instinct mal dé mêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme (1).

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est naturellement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence

(1) Voyez ONANISME.

à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs & par la douceur de ses yeux, ressemble, pendant deux ou trois ans, à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

Citraque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moscovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton (1).

Mais en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (2)? il était jeune alors,

(1) Traduction d'Amiot, grand-aumônier de France.

(2) Un écrivain moderne, nommé Larcher, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique

250 AMOUR SOCRATIQUE.

& quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république. Accusera-t-on Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que, dans sa jeunesse, il fit des vers pour le jeune Candide? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.

Je suis pour lui, je suis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honneux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom : *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de Plutarque, qui, dans ses bavarderies, au Dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne sont pas *dignes du véritable amour* (1) ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infame : c'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme* étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes, ce qu'étaient les enfans d'honneur des

la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin, dans lequel on appelle Socrate *sanctus paderastes*, Socrate saint b. . . Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé Foucher ; mais cet abbé non moins grossier, s'est trompé encore lourdement sur Zoroastre & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

(1) Voyez FEMME,

jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans, instituée par Laius, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans; & si cette abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le Sadder. Il est dit, à l'article ou porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier Sextus Empiricus & la pédérastie; les lois de Zoroastre, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! Sextus Empiricus,

252 AMOUR SOCRA TIQUE.

qui doutait de tout , devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours , & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers , aurait-il eu le droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père Polycarpe , carme chauffé de la petite ville de Gex , lequel , en 1771 , enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent , & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert , il se retira en Suisse , pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers (1). Les moines chargés d'élever la jeunesse , ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie. C'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font , à ce qu'on nous dit , élever leurs enfans par des eunuques ; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtre ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome , qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude , dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste , ce meurtrier débauché & poltron , qui osa exiler Ovide , trouva très-bon que Virgile chantât Alexis ; Horace , son autre favori , faisait de

(1) Voyez PÉTRONE.

petites odes pour Ligurinus. Horace, qui louait Auguste d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satyres un garçon & une fille (1); mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur Philippe la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. S'il y avait eu des écoliers spirituels & licencieux comme Pétrone, Rome eut des professeurs tels que Quintilien. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conserver la pureté de la première jeunesse : *Cavendum non solum crimine turpitudinis, sed etiam suspicione*. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (2) contre les mœurs.

(1) *Præstò puer impetus in quem Continuo fiat.*

(2) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite Desfontaines fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime; on brûla des Chauffours à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit César, Alcibiade, le roi de Bythinie Nicomède, le roi de France Henri III, & tant d'autres rois?

Quand on brûla des Chauffours, on se fonda sur les *établissements de Saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. « Si aucun est soupçonné de b.... doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'on le doit ardoir, & tuit li meuble sont au baron », &c. Saint Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au baron si le baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de b.... Saint Louis entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des Chauffours, gentilhomme lorrain. Despréaux eût bien raison de faire une satire contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

A M P L I F I C A T I O N .

O N prétend que c'est une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raison si on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire , on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit , si on amplifie , on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces , ce n'est point amplifier , mais ajouter ; c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées , & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force ; mais en évitant l'amplification , craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains vers de Virgile sont une amplification ; par exemple , ceux-ci :

*Nox erat , & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras , silvæque & sæva quierant
Æquora ; quum medio volvuntur sidera lapsu ;
Quum tacet omnis ager , pecudes , pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos , quæque aspera dumis
Rura tenent , somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas , & corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœnissa.*

Voici une traduction libre de ces vers de Virgile , qui ont tous été si difficiles à traduire par les poètes français , excepté par M. Delille :

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ;
Éole a suspendu les haleines des vents ;
Tout se tait sur les eaux , dans les bois , dans les champs ;

Fatigué des travaux qui vont bientôt naître ,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître ;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du repos :
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de Didon , ce morceau ne serait qu'une amplification puérile ; c'est le mot, *at non infelix animi Phænissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de Sapho , qui peint tous les symptômes de l'amour , & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas , sans doute , si touchante , si Sapho avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'Énéide , n'est point une amplification ; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée , & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue , est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante , si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre.

- Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

256 A M P L I F I C A T I O N .

Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler ;
 Je sentis tout mon corps & transir & brûler ;
 Je reconnus Vénus & ses traits redoutables ,
 D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

Il est bien clair que puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte , elle vit Hippolyte. Si elle rougit & pâlit à sa vue , elle fut , sans doute , troublée. Ce serait un pléonasme , une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre ; mais c'est Phèdre amoureuse & honteuse de sa passion ; son cœur est plein ; tout lui échappe.

Ut vidi , ut perii , ut me malus abstulit error.
 Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile ?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler ;
 Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter Sapho ? ces vers , quoi-
 qu'imités , coulent de source ; chaque mot trouble les
 âmes sensibles & les pénètre ; ce n'est point une ampli-
 fication , c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici , à mon avis , un exemple d'une amplifica-
 tion dans une tragédie moderne , qui , d'ailleurs , a
 de grandes beautés.

Tidée est dans Argos ; il regrette à la fois son ami
 Oreste & Palamède , dont il se croit le fils , & qu'il a
 cru voir périr dans un naufrage. Cependant , à la
 cour d'Argos , il a vu une fille d'Égisthe meurtrier
 d'Agamemnon ; & tandis qu'il se promettait de punir
 ce même Égisthe , il a conçu pour elle une passion
 violente.

violente. Son cœur est vivement combattu entre cette passion qu'il se reproche, & le desir de venger Agamemnon. C'est au milieu de tant de soins & d'inquiétudes, qu'il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a long-temps.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
 Tu fais que Palamède, avant que de s'y rendre ,
 Ne voulut point tenter son retour dans Argos
 Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
 A de si justes soins on souscrivit sans peine :
 Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène ;
 Tout nous favorisait ; nous voguâmes long-temps
 Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents ;
 Mais, signalant bientôt toute son inconstance ,
 La mer en un moment se mutine & s'élance ;
 L'air mugir, le jour fuit ; une épaisse vapeur
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
 La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
 A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
 Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux ,
 Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
 Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes ;
 Nous font rouler après sur de vastes abîmes ,
 Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous ,
 Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous ;
 Le pilote effrayé, que la flamme environne ,
 Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
 A travers les écueils notre vaisseau poussé ,
 Se brise & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poète qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le personnage qui veut venger son

Quest. sur l'Encycl. Tome I. R

258 A M P L I F I C A T I O N .

père & son ami, tuer le tyran d'Argos, & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, & qu'il veut absolument être poète, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poésie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans, que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive à *des soins*.

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots du *gré des desirs*, & du *gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; il ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit Tidée.

Si l'auteur a voulu dire, au contraire, que Tidée voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus*

qu'au gré des vents, signifie que les vents ne secon-
daient pas ses desirs & l'écartaient de sa route. *J'ai
été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil*,
bien plus que par l'autre, signifie, par tous pays, la
moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre.
Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de
mes desirs*, & *l'autre encore davantage*, cela veut dire
que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une
partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

*J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré
des connaisseurs*, veut dire, les connaisseurs m'ont
condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque.
Le confident de Tidée pouvait lui dire : Je ne vous
entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à
Épidaure, qui est dans l'Argolide, c'était précisément
votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*.
On va de Samos à Épidaure en moins de trois jours
avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tem-
pête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ;
d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que
vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir
d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue
description recherchée d'une tempête me détourne de
ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse,
quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble
pas une expression convenable à un héros, qui doit

260 A M P L I F I C A T I O N .

peu s'amuser à ces recherches. Cette mer, qui se mutine & qui s'élance en un moment, après avoir signalé toute son inconstance, intéresse-t-elle assez à la situation présente de Tidée occupé de la guerre? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux communs?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas ; mais quand même il serait vrai qu'une épaisse vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un voile affreux, ce héros, plein de ses malheurs présents, ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête, sur ces circonstances, qui n'appartiennent qu'au poète.

Non erat hic locus.

La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des fillons; qui en même temps est un tourbillon de feu, lequel embrasse un vaisseau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel, de trop peu vrai, sur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante, sur-tout après plusieurs mois que le péril est passé?

Des cimes de vagues, qui font rouler sous des

abymes des éclairs pressés & des gouffres de feu ,
semblent des expressions un peu boursoufflées qui
seraient souffertes dans une ode, & qu'Horace réprou-
vait avec tant de raison dans la tragédie.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne ,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents , mais il me
semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaisseau poussé, nage dispersé.

Un vaisseau ne nage point dispersé ; Virgile a dit ,
non en parlant d'un vaisseau , mais des hommes qui
ont fait naufrage :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris
d'un vaisseau flottent & ne nagent pas. Desfontaines
a traduit ainsi ce beau vers de l'Énéide : « A peine
» un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau ,
» purent se sauver à la nage ».

C'est traduire Virgile en style de gazette. Où est ce
vaste gouffre que peint le poète , *gurgite vasto* ? où
est l'*apparent rari nantes* ? Ce n'est pas avec cette sèche-
resse qu'on doit traduire l'Énéide. Il faut rendre image
pour image , beauté pour beauté. Nous faisons cette
remarque en faveur des commençans. On doit les
avertir que Desfontaines n'a fait que le squelette in-
forme de Virgile , comme il faut leur dire que la des-
cription de la tempête par Tideo est fautive & déplacée.

Tidée devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami , & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art , & non pour attaquer l'artiste.

*Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques , j'ai tâché de rendre raison de chaque mot que je critiquais. Les satyriques se contentent d'une plaisanterie , d'un bon mot , d'un trait piquant ; mais celui qui veut s'instruire & éclairer les autres , est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût , & entre autres l'auteur du Télémaque , ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte dans Racine. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Thérémène ne devait pas , après la catastrophe d'Hippolyte , avoir la force de parler si long - temps ; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre , & *ses écailles jaunissantes* , & *sa croupe qui se recourbe* ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolyte est mort : un monstre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe ; mais en général

cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Théràmène dise seulement : *Hippolyte est mort ; Je l'ai vu , c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit , & en moins de mots encore *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie ; Théràmène ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;

& il ajoute ce vers si nécessaire , si touchant , si désespérant pour Thésée :

Et j'ose dire encor , seigneur , le moins coupable.

La gradation est pleinement observée , les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi son fils , quelle foudre soudaine.... ?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. Théràmène doit répondre ; on lui demande des détails ; il doit en donner.

Était - ce à celui qui fait discourir Mentor & tous ses personnages si long-temps , & quelquefois jusqu'à la satiété , de fermer la bouche à Théràmène ? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre , ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'est Racine.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire , *ce héros expiré* , comme on dit , *il est expiré , il a expiré* ? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue , à laquelle il a donné tant de charmes , en ne disant jamais que ce qu'il doit , lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de Pompée.

Quand les dieux étonnés semblaient se partager ,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang , & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris d'aigles , d'armes , de chars ,
Sur ces champs empestés confusément épars ;
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes ,
Que la nature force à se venger eux-mêmes ,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans , &c.

Ces vers boursoufflés sont sonores : ils surprirent long - temps la multitude qui , sortant à peine de la grossièreté , & qui plus est , de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles , était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux , ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Égypte qui parle comme un écolier de rhétorique , d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée , dans une province qu'il ne connaît pas , entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père , & qui cependant ont jugé

par l'événement, seule manière dont ils étaient censés juger ? Ptolomée parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes cassées, (car on ne connaissait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui se vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour dessiller les yeux du public, & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération, furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de Démosthènes & d'Aristote.

Le temps même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux : parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que Rameau n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons funèbres, des discours d'appareil, des

266 A N A , A N E C D O T E S .

harangues dans de certaines cérémonies , sont des amplifications ennuyeuses , des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il est temps de mettre un frein à cette extrême intempérance ; & par conséquent de finir cet article.

A N A , A N E C D O T E S .

SI on pouvait confronter Suétone avec les valets de chambre des douze Césars , pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de dispute , quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien ?

Parmi nous , combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville , ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre temps !

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour , devraient , comme Saint-Augustin , faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'Étoile que Henri IV , chassant vers Creteil , entra seul dans un cabaret , où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi , qui ne se fait pas connaître , & qui cependant devait être très-connu , leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table , ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent qu'ils ont des

affaires particulières à traiter ensemble , que leur dîner est court , & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes , & fait fouetter outrageusement les convives , « pour leur apprendre , dit » l'Étoile , une autre fois à être plus courtois à l'en- » droit des gentils-hommes ».

Quelques auteurs , qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de Henri IV , copiant l'Étoile sans examen , rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis , ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de Henri IV.

Cependant le fait n'est ni vrai , ni vraisemblable ; & loin de mériter des éloges , c'eût été à la fois dans Henri IV l'action la plus ridicule , la plus lâche , la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement , il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 , Henri IV , dont la physionomie était si remarquable , & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité , fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement l'Étoile , loin de constater ce conte impertinent , dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de Vitri. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement , il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires , qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret , qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement , cette action si tyrannique , si

indigne d'un roi , & même de tout honnête homme , si punissable par les lois dans tous pays , aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu Henri IV exécration à toute la bourgeoisie de Paris , qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas souiller l'histoire d'un conte si plat ; il ne fallait pas déshonorer Henri IV par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires* , imprimé chez *Durand* , en 1752 , avec privilège , voici ce qu'on trouve , tome III , page 183 : « Les amours » de Louis XIV ayant été jouées en Angleterre , ce » prince voulut aussi faire jouer celles du roi Guil- » laume. L'abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy » de faire la pièce : mais quoique applaudie , elle ne » fut pas jouée , parce que celui qui en était l'objet » mourut sur ces entrefaites »

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de Louis XIV sur le théâtre de Londres. Jamais Louis XIV ne fut assez petit pour ordonner qu'on fît une comédie sur les amours du roi Guillaume. Jamais le roi Guillaume n'eut de maîtresse ; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de Torcy ne parla à l'abbé Brueys. Jamais il ne put faire , ni à lui ni à personne , une proposition si indiscrette & si puérile. Jamais l'abbé Brueys ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre que « Louis XIV fut si

» content de l'opéra d'Isis, qu'il fit rendre un arrêt du
 » conseil par lequel il est permis à un homme de con-
 » dition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages
 » sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement
 » de Paris ».

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que Lulli obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Isis, des lettres portant permission d'établir son opéra, & fit insérer dans ces lettres « que les gentils-hommes & les demoiselles pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger ». Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée (1).

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que « Louis XIV n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour châtier Gènes & Alger ». C'est écrire, c'est juger au hasard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter Louis XIV sans raison: ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & sur-tout des mensonges insipides, est le *Segraisiana*. Il fut compilé par un copiste de Ségrais, son domestique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par la Monnoye, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

(1) Voyez OPÉRA.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains ; des inscriptions , des épigrammes faites pour certains princes , appliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même *Histoire philosophique, &c.* tome I , page 63 , que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca , le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait ; à quoi le vaincu répondit : » Quand vos péchés seront » plus grands que les nôtres ». Cette réponse avait déjà été attribuée à un anglais du temps du roi de France , Charles VII , & auparavant à un émir farrazin en Sicile : au reste , cette réponse est plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'est pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Histoire philosophique, &c.* rapporte sérieusement , tome V , page 197 , un petit conte inventé par Steele & inféré dans le *Speâateur* , & il veut faire passer ce conte pour une des causes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'historiette que Steele oppose à l'historiette beaucoup plus plaisante de la matrone d'Ephèse. Il s'agit de prouver que les hommes ne sont pas plus constans que les femmes. Mais dans Pétrone, la matrone d'Ephèse n'a qu'une faiblesse amusante & pardonnable ; & le marchand Inkle , dans le *Speâateur* , est coupable de l'ingratitude la plus affreuse.

Ce jeune voyageur Inkle est sur le point d'être pris

par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, sans qu'on dise ni en quel endroit, ni à quelle occasion. La jeune Jarika, jolie caraïbe, lui sauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y sont arrivés, Inkle va vendre sa bienfaitrice au marché. Ah ! ingrat ! ah, barbare, lui dit Jarika ! tu veux me vendre, & je suis grosse de toi. Tu es grosse, répondit le marchand anglais ; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une histoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le discours d'une fille de Boston à ses juges, qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre Franklin, & il est rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires !

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit (1), & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père Mallebranche est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertance embarrasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion physique du père Mallebranche, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre que Galilée trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que Galilée ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur

(1) Le livre de l'*Esprit*.

de l'air faisait élever l'eau ; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut Toricelli qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur , plus occupé de penser que de citer juste , prétend qu'on fit pour Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime ,
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux ,
 Dont les vertus méritaient mieux
 Que le sceptre acquis par un crime.
 Par quel destin faut-il , par quelle étrange loi ,
 Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne ,
 Ce soit l'usurpateur qui donne
 L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais fait pour Cromwel , mais pour le roi Guillaume. Ce n'est point une épitaphe , ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît* ; il y a : *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot pour dire que Cromwel avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de septembre 1769 , on attribue à Pope une épigramme faite en impromptu sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de Shakespeare. Elle fut faite
 en

en effet sur-le-champ par ce célèbre poète. Un agent de change , nommé Jean Dacombe , qu'on appelait vulgairement *dix pour cent* , lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. Shakespeare lui répondit :

Ci gît un financier puissant ,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe ,
On lui dit, qu'emportez-vous-là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaisanterie.

Je fais bien qu'un homme d'église ,
Qu'on redoutait fort en ce lieu ,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne fais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties , cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves , & qui se retrouvent dans Plutarque , dans Athénée , dans Sénèque , dans Plaute , dans toute l'antiquité.

Ce ne sont-là que des méprises aussi innocentes que communes ; mais pour les faussetés volontaires , pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes & à la réputation des particuliers , ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes , celui
Quest. sur l'Encycl. Tome I. S

dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence , c'est la compilation des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame qu'une personne élevée à Saint-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint Louis XIV supplanté par un de ses valets de chambre ; c'est là qu'il suppose des lettres de mademoiselle Mancini , depuis connétable Colonne , à Louis XIV. C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal Mazarin , dans une lettre au roi :
 « Vous obéissez à un prêtre , vous n'êtes pas digne de
 » moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes
 » yeux , mais j'aime encore mieux votre gloire ».
 Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de la Vallière (dit-il dans un autre
 » endroit) s'était jetée sur un fauteuil dans un désa-
 » billé léger ; là elle pensait à loisir à son amant.
 » Souvent le jour la retrouvait assise dans une chaise ,
 » accoudée sur une table , l'œil fixe , l'ame attachée
 » au même objet dans l'extase de l'amour. Unique-
 » ment occupée du roi , peut-être se plaignait-elle en
 » ce moment de la vigilance des espions d'Henriette ,
 » & de la sévérité de la reine - mère. Un bruit léger
 » la retire de sa rêverie ; elle recule de surprise & d'es-
 » froi. Louis tombe à ses genoux. Elle veut s'enfuir ;
 » il l'arrête : elle menace ; il l'apaise : elle pleure ; il
 » essuie ses larmes ».

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *État du cœur*. Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'Orléans son neveu, tous les princes du sang, les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres (1).

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtemps l'Europe.

Anecdote hasardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que Charles VIII n'était pas fils de Louis XI. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle Louis XI négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. Charles VIII ne ressemblait à Louis XI, ni par l'esprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à du Haillan; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illegitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que Louis XI ait eu Charles VIII, cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze du Haillan m'auraient assuré

(1) Voyez HISTOIRE.

que Charles VIII était né d'un autre que de Louis XI, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges ; *pater est is quem nuptia demonstrant.*

Anecdote sur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur Marguerite, gouvernante des Pays-bas ? en avait-il eu don Juan d'Autriche, frère intrépide du prudent Philippe II ? Nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de Charlemagne, qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer ? Si la sainte Écriture ne m'assurait pas que les filles de Loth eurent des enfans de leur propre père, & Tamar de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

Autre anecdote plus hasardée.

On a écrit que la duchesse de Montpensier avait accordé ses faveurs au moine Jacques Clément, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide ; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur Bourgoing était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de Judith & d'Aod, toutes déchirées, toutes grasses à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni Ravaillac n'eurent aucun complice ; leur crime avait été celui du temps ; le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que Ravaillac avait fait le voyage de Naples , & que le jésuite Alagona avait prédit dans Naples la mort du roi , comme le répète encore je ne fais quel Chiniac. Les jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été , ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire , ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jésuite Daniel a beau me dire , dans sa très-sèche & très-fautive histoire de France, que Henri IV, avant d'abjurer , était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus Henri IV lui-même que le jésuite Daniel. Sa lettre à la belle Gabrielle , « c'est demain que je fais le saut périlleux » , prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis long-temps si pénétré de la grace efficace , il aurait peut-être dit à sa maîtresse : « Ces évêques m'édifient » , mais il lui dit : « Ces gens-là m'ennuient ». Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand homme à Corisande d'Andouin, comtesse de Grammont ; elles existent encore en original.

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

« Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. —
 » J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prêcheurs
 » romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une
 » mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique
 » de prendre exemple (*sur l'empoisonnement du prince*
 » *de Condé*) ; — & vous êtes de cette religion ! —
 » Si je n'étais huguenot , je me ferais turc ».

Il est difficile , après ces témoignages de la main de Henri IV , d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévée sur Henri IV.

Un autre historien moderne de Henri IV accuse du meurtre de ce héros le duc de Lerme : « C'est ,
 » dit-il , l'opinion la mieux établie ». Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne , & il n'y eut en France que le continuateur du président de Thou qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de Lerme , premier ministre , employa Ravallac , il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de Lerme l'avait séduit ou fait séduire , sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat , assurément Ravallac l'aurait nommé lui & ses émissaires , quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'Aubigny , auquel il n'avait fait que montrer un

couteau ; pourquoi aurait-il épargné le duc de Lerme ? c'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire Ravaillac dans son interrogatoire & dans les tortures. Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusque-là.

Si Philippe II mit à prix la tête du prince d'Orange, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral Coligni ; & depuis , celle du cardinal Mazarin. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de Lerme se ferait-il adresser secrètement à un misérable tel que Ravaillac ?

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit « que le maréchal d'Ancre & » sa femme furent écrasés , pour ainsi dire , par la » foudre ». L'un ne fut , à la vérité , écrasé qu'à coups de pistolet , & l'autre fut brûlée en qualité de forcière. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France , dame d'atour de la reine , réputée magicienne , ne font honneur ni à la chevalerie ni à la jurisprudence de ce temps-là. Mais je ne fais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : « Si ces

» deux misérables n'étaient pas complices de la mort
 » du roi , ils méritaient du moins les plus rigoureux
 » châtimens. Il est certain que du vivant même du
 » roi , Concini & sa femme avaient avec l'Espagne
 » des liaisons contraires aux desseins du roi ».

C'est ce qui n'est point du tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins ; le grand duc de Florence avait le premier reconnu Henri IV. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. Concini & sa femme n'avaient point de crédit du temps de Henri IV. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid , ce ne pouvait être que par la reine : c'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et , encore une fois , il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain , dans son grenier , pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeler un maréchal de France & sa femme , dame d'atour de la reine , *ces deux misérables* ? Le maréchal d'Ancre , qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles , mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à Ravaillac , à Cartouche , aux voleurs publics , aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. Damiens n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire , qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été

autrefois à portée de connaître les convulsionnaires , j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur ; tant leur démente était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand un ignorant furieux croit imiter saintement Phinées , Aod , Judith & leurs semblables , cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrettes & violentes ; un domestique les répète , il les amplifie , il les *enfune* encore , comme disent les Italiens ; un Châtel , un Ravailac , un Damiens les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot , ni instigation. En un mot , on connaît bien mal l'esprit humain , si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'homme au masque de fer.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent , qui étonnera la postérité , & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré a Saint - Paul , le 3 mars 1703 , & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite , & ensuite à la bastille , toujours sous la garde du même homme, de ce Saint-Mars qui le vit mourir. Le père Griffet , jésuite , a communiqué au public le journal de la bastille , qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal , puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot ; les uns ont dit que c'était le duc de Beaufort ; mais le duc de Beaufort fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669 ; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs , comment aurait-on arrêté le duc de Beaufort au milieu de son armée ? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien ? & pourquoi l'eût-on mis en prison , & pourquoi ce masque ?

Les autres ont rêvé le comte de Vermandois , fils naturel de Louis XIV , mort publiquement de la petite vérole , en 1683 , à l'armée , & enterré dans la ville d'Arras (1).

On a ensuite imaginé que le duc de Montmouth ,

(1) Dans les premières éditions de cet ouvrage , on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire , il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole , & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à sa place , que Louis XIV fit faire un service solennel à cette bûche , & que , pour achever la convalescence de son propre fils , il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

à qui le roi Jacques fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685 , était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité , & qu'ensuite il eût changé l'ordre des temps , qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685 ; que le roi Jacques , qui ne pardonna jamais à personne , & qui par-là mérita tous ses malheurs , eût pardonné au duc de Montmouth , & eût fait mourir , au lieu de lui , un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce Sosie , qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de Montmouth. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise ; qu'ensuite le roi Jacques eût prié instamment Louis XIV de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite Louis XIV , ayant fait ce petit plaisir au roi Jacques , n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi Guillaume & pour la reine Anne , avec lesquels il fut en guerre ; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier , dont le roi Jacques l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées , il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué , à quel âge il mourut , & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille , si on ne lui permettait de parler à son médecin , que couvert d'un masque , c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue , & jamais son visage. Pour son âge , il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille , peu de jours avant sa mort , qu'il croyait

avoir environ soixante ans ; & le sieur Marsolan , chirurgien du maréchal de Richelieu , & ensuite du duc d'Orléans régent , gendre de cet apothicaire , me l'a redit plus d'une fois.

Enfin , pourquoi lui donner un nom italien ? on le nomma toujours Marchiali. Celui qui écrit cet article en fait peut-être plus que le père Griffet , & n'en dira pas davantage.

Addition de l'Éditeur des Questions sur l'Encyclopédie, Londres, in-8°, 1771 (a).

Il est surprenant de voir tant de savans & tant d'écrivains pleins d'esprit & de sagacité se tourmenter à deviner qui peut avoir été le fameux Masque de fer , sans que l'idée la plus simple , la plus naturelle & la plus vraisemblable se soit jamais présentée à eux. Le fait tel que M. de Voltaire le rapporte , une fois admis avec ses circonstances ; l'existence d'un prisonnier d'une espèce si singulière , mise au rang des vérités historiques les mieux constatées , il paraît que non-seulement rien n'est plus aisé que de concevoir quel était ce prisonnier , mais qu'il est même difficile qu'il puisse y avoir deux opinions sur ce sujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt son sentiment , s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres , & s'il ne se fût persuadé que ce n'était pas la peine de donner comme une découverte , une chose qui selon lui saute aux yeux de tous ceux qui lisent cette anecdote.

Cependant , comme depuis quelque temps cet évé-

(a) On croit cette addition de M. de Voltaire lui-même.

nement partage les esprits , & que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver que ce prisonnier célèbre était un secrétaire du duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de Saint-Mars donnait à son prisonnier) , l'auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche ; à moins que le secret ne soit dévoilé par ceux qui peuvent en être les dépositaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce prisonnier pouvait être le comte de Vermandois, le duc de Beaufort, ou le duc de Montmouth. Le savant & très-judicieux auteur de cette dernière opinion a très-bien réfuté les autres ; mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre prince dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de Saint-Foix a raison, s'il n'entend parler que des princes dont l'existence était connue ; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer « que le Masque de fer pouvait avoir été un » prince inconnu , élevé en cachette , & dont il importait de laisser ignorer totalement l'existence » ?

Le duc de Montmouth n'était pas pour la France un prince de si grande importance ; & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette puissance , au moins après la mort de ce duc & celle de Jacques II , à faire un si grand secret de sa détention , s'il eût été en effet

le Masque de fer. Il n'est guère probable non plus que M. de Louvois & M. de Saint-Mars eussent marqué au duc de Montmouth ce profond respect que M. de Voltaire assure qu'ils portaient au Masque de fer.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il, manifester; mais que M. de Voltaire, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi :

« *Le Masque de fer était sans doute un frère, &*
 » *un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait
 » ce goût pour le linge fin sur lequel M. de Voltaire
 » appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps,
 » qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine,
 » que me rappelant ce même goût du Masque de fer,
 » je ne doutai plus qu'il ne fût son fils : ce dont toutes
 » les autres circonstances m'avaient déjà persuadé.

» On sait que Louis XIII n'habitait plus depuis
 » long - temps avec la reine, que la naissance de
 » Louis XIV ne fut due qu'à un heureux hasard habilement amené, hasard qui obligea absolument le
 » roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc
 » comme je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa
 » faute qu'il ne naissait point d'héritier à Louis XIII.
 » La naissance du Masque de fer l'aura détrompée.
 » Le cardinal, à qui elle aura fait confidence du fait,

» aura su par plus d'une raison tirer parti de ce secret ;
 » il aura imaginé de tourner cet événement à son
 » profit , & à celui de l'État. Persuadé par cet exemple
 » que la reine pouvait donner des enfans au roi , la
 » partie qui produisit le hasard d'un seul lit pour le
 » roi & pour la reine , fut arrangée en conséquence.
 » Mais la reine & le cardinal , également pénétrés de
 » la nécessité de cacher à Louis XIII l'existence du
 » Masque de fer , l'auront fait élever en secret. Ce
 » secret en aura été un pour Louis XIV , jusqu'à la
 » mort du cardinal Mazarin.

» Mais ce monarque apprenant alors qu'il avait un
 » frère , & un frère aîné que sa mère ne pouvait dé-
 » favouer , qui d'ailleurs portait peut-être des traits
 » marqués qui annonçaient son origine , faisant ré-
 » flexion que cet enfant , né durant le mariage , ne pou-
 » vait sans de grands inconvéniens & sans un horrible
 » scandale , être déclaré illégitime après la mort de
 » Louis XIII , Louis XIV aura jugé ne pouvoir user
 » d'un moyen plus sage & plus juste que celui qu'il
 » employa , pour assurer sa propre tranquillité & le
 » repos de l'État : moyen qui le dispensait de com-
 » mettre une cruauté que la politique aurait repré-
 » sentée comme nécessaire à un monarque moins conf-
 » scientieux & moins magnanime que Louis XIV.

» Il me semble , poursuit toujours notre auteur ,
 » que plus on est instruit de l'histoire de ces temps-
 » là , plus on doit être frappé de la réunion de toutes
 » les circonstances qui prouvent en faveur de cette
 » supposition ».

Anecdote sur Nicolas Fouquet , surintendant des finances.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrâce , & qu'ils persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas Michel le Tellier , comme on l'a imprimé dans quelques - unes des éditions du *Siècle de Louis XIV* , c'était Pierre Seguier. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très-remarquable , c'est qu'on ne fait où mourut ce célèbre surintendant : non qu'il importe de le savoir , car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement , elle est au rang de toutes les choses indifférentes ; mais ce fait prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie , combien la considération qu'on recherche avec tant de soins est peu de chose ; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science serait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le Pierre Broussel , pour lequel on fit les barricades , ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc , parce qu'il n'était pas riche , & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans , & n'était cleric en aucun sens. Je ne fais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

Anecdote

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père Griffet veut à toute force que le cardinal de Richelieu ait fait un mauvais livre : à la bonne heure ; tant d'hommes d'État en ont fait ! Mais c'est une belle passion de combattre si long-temps pour tâcher de prouver que , selon le cardinal de Richelieu , les *Espagnols nos alliés* , gouvernés si heureusement par un Bourbon , *sont tributaires de l'enfer , & rendent les Indes tributaires de l'enfer.* — Le Testament du cardinal de Richelieu n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports sur la Méditerranée que toute la monarchie espagnole. — Ce Testament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce Testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt , on augmente la paye des soldats. — Ce qui n'est jamais arrivé ni en France , ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures. — Moyen infailible pour gagner leurs cœurs , & pour rendre la magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la noblesse de servir , & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses privilèges.

Que de trente millions à supprimer il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au

Quest. sur l'Encycl. Tome I. T

denier cinq , *la suppression se fera en sept années & demie de jouissance.* — De façon que , suivant ce calcul , cinq pour cent en sept ans & demi feraient cent francs , au lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi : & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital , les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas ; le testateur calcule assez mal.

Que Gênes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils disent , & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la sainte Chapelle de Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors , & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarrassa beaucoup les cordeliers , piqués sur le sujet de la pauvreté , savoir des revenus de S. François , qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chose plus importante encore & plus savante ; sur-tout quand on prend Jean XXII pour Benoît XI , & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne , ni des moyens de faire la paix , ni des dangers présents , ni des ressources , ni des alliances , ni des généraux , ni des ministres qu'il faut employer , ni même du dauphin , dont l'éducation importait tant à l'État ; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge,

puisque'on le veut , la mémoire du cardinal de Richelieu , de ce malheureux ouvrage rempli d'anachronismes , d'ignorances , de calculs ridicules , de faussetés reconnues , dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable ; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux , comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même , pour l'histoire de l'esprit humain , qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans , tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité , pour faire croire que le livre est du cardinal de Richelieu. Il ne faut pas dire « qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du Testament politique , corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu » , parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé , *Narration succincte* : cette narration succincte n'a aucun rapport au Testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du Testament avec des notes.

A l'égard des notes , on ne fait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très - vrai , c'est que le Testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente - huit ans après la mort du cardinal ; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort ; qu'on n'en

a jamais vu l'original signé de lui ; que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliké*? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre?

Le comte de Moret, fils de Henri IV, blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari, vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'hermite frère Jean-Baptiste? quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de Henri IV? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de Henri IV, épousa-t-elle après la mort d'Antoine un gentilhomme nommé Goyon, tué à la Saint-Barthélemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait se trouve très-détaillé dans les Remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial, *in-folio*, page 689.

Marguerite de Valois, épouse de Henri IV, accoucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre humain! Cherchons comment nous pourrions guérir les écouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funestes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine,

& laissons-là les Ana, les Anecdotes, les histoires curieuses de notre temps ; le Nouveau choix de vers si mal choisis ; cités à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux ; & les Recueils des prétendus bons mots , &c. ; & les Lettres d'un ami à un ami ; & les Lettres anonymes ; & les Réflexions sur la tragédie nouvelle , &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau , que Louis XIV exempta de tailles , pendant cinq ans , tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits , dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre , que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent , & mieux encourager la propagation ; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie ; du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule sur Théodoric.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main , & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une Histoire chronologique d'Italie , que le grand Théodoric arien , cet homme qu'on nous peint si sage , « avait parmi ses ministres un catholique qu'il » aimait beaucoup , & qu'il trouvait digne de toute » sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en » plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme ; & Théodoric lui fait aussi-tôt couper la » tête , en disant : Si cet homme n'a pas été fidèle à » Dieu , comment le sera-t-il envers moi qui ne suis » qu'un homme » ?

Le compilateur ne manque pas de dire , « que ce » trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser » de Théodoric à l'égard de la religion ».

Je me pique de penser , à l'égard de la religion , mieux que l'ostrogot Théodoric , assassin de Symmaque & de Boèce , puisque je suis bon catholique , & que Théodoric était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé , s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi ! il aurait fait couper la tête sur-le-champ à son ministre favori , parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis ! Comment un adorateur de Dieu , qui passe de l'opinion d'Athanase à l'opinion d'Arius & d'Eusèbe , est-il infidèle à Dieu ? il était tout au plus infidèle à Athanase , & à ceux de son parti , dans un temps où le monde était partagé entre les arhanasiens & les eusébiens. Mais Théodoric ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à Dieu , pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison , c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de Louis XIV s'il eût fait couper sur-le-champ la tête au duc de la Force , parce que le duc de la Force avait quitté le calvinisme pour la religion de Louis XIV ?

Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande , & je trouve que le maréchal de Luxembourg , en 1672 ,

fit cette harangue à ses troupes : « Allez , mes enfans ,
 » pilliez , volez , tuez , violez ; & s'il y a quelque chose
 » de plus abominable , ne manquez pas de le faire ,
 » afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous
 » choisissant comme les plus braves des hommes ».

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celles de Tite-Live ; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie , cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux , qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'est une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France , de supposer que Louis XIV , après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre , après neuf années de malheurs , après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées , ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : « J'ai toujours été le maître chez moi , quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir » . J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé , très-faux à l'égard des Anglais , & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de Torci , qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de Stairs , ambassadeur d'Angleterre , avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie , ni vraisemblable , & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette

erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens , rangés dans l'ordre le plus commode , sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la deshonnorent ; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. Mallebranche, à cet égard avait raison de dire , qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de Voltaire à M. Damilaville , philosophe intrépide , & qui seconda plus que personne son ami M. de Voltaire dans la catastrophe mémorable des Calas & des Sirven. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous la mémoire de ce citoyen (a) , qui , dans une vie obscure, a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il faisait le bien pour le bien même , fuyant les hommes brillans , & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de Voltaire & de M. Diderot. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 mai 1762.

« Par quel hasard s'est-il pu faire, mon cher ami ,
 » que vous ayiez lu quelques feuilles de l'Année littéraire de maître Aliboron ? chez qui avez-vous trouvé

(a) Cet éloge d'un homme obscur & fait pour l'être , est très-exagéré.

» ces rapfodies ? Il me femble que vous ne voyez
 » pas d'ordinaire mauvaife compagnie. Le monde eft
 » inondé des fortifes des folliculaires qui mordent
 » parce qu'ils ont faim , & qui gagnent leur pain à
 » dire de plates injures.

« Ce pauvre Fréron (1) , à ce que j'ai ouï dire ,
 » eft comme les gueufes des rues de Paris , qu'on
 » tolère quelque temps pour le fervice des jeunes gens
 » défœuvrés , qu'on renferme à l'hôpital trois ou
 » quatre fois par an , & qui en fortent pour reprendre
 » leur premier métier ».

« J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je
 » ne fuis pas étonné que maître Aliboron crie un peu

(1) Le folliculaire dont on parle eft celui-là même qui, ayant
 été chaffé des jéfuites , a composé des libelles pour vivre , &
 qui a rempli fes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En
 voici une fur fon compte.

*Lettre du fleur Royou , avocat au parlement de Bretagne , beau - frère
 du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1770.*

« Fréron époufa ma fœur , il y a trois ans , en Bretagne : mon
 » père donna vingt mille livres de dot. Il les diffipa avec des
 » filles , & donna du mal à ma fœur. Après quoi il la fit partir
 » pour Paris , dans le panier du coche , & la fit coucher en chemin
 » fur la paille. Je courus demander raifon à ce malheureux. Il
 » feignit de fe repentir. Mais comme il faifait le métier d'efpion , &
 » qu'il fut qu'en qualité d'avocat , j'avais pris parti dans les troubles
 » de Bretagne , il m'accufa auprès de M. de... & obtint une lettre
 » de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des
 » archers dans la rue des Noyers , un lundi à dix heures du matin ,
 » me fit charger de chaînes , fe mit à côté de moi dans un fiacre ,
 » & tenait lui-même le bout de la chaîne. . . . &c. ».

— Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous
 avons la lettre originale. On dit que ce Fréron n'a pas laiffé de
 parler de religion & de vertu dans fes feuilles. Adrefsez-vous
 à fon marchand de vin.

» sous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis
 » que je me suis amusé à immoler ce polisson à la
 » risée publique sur tous les théâtres de l'Europe, il
 » est juste qu'il se plaigne un peu. Je ne l'ai jamais vu,
 » Dieu merci. Il m'écrivit une grande lettre il y a en-
 » viron vingt ans. J'avais entendu parler de ses mœurs,
 » & par conséquent je ne lui fis point de réponse.
 » Voilà l'origine de toutes les calomnies qu'on dit
 » qu'il débite contre moi dans ses feuilles. Il faut le
 » laisser faire ; les gens condamnés par leurs juges ont
 » permission de leur dire des injures.

« Je ne fais ce que c'est qu'une comédie italienne
 » qu'il m'impute, intitulée, *Quand me mariera-t-on ?*
 » Voilà la première fois que j'en ai entendu parler.
 » C'est un mensonge absurde. Dieu a voulu que j'aie
 » fait des pièces de théâtre pour mes péchés ; mais je
 » n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez cela de
 » vos anecdotes.

» Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à
 » milord Littleton & sa réponse sont tombées entre
 » les mains de ce Fréron ; mais je puis vous assurer
 » qu'elles sont toutes deux entièrement falsifiées.
 » Jugez-en ; je vous envoie les originaux.

» Ces messieurs les folliculaires ressemblent assez
 » aux chiffonniers , qui vont ramassant des ordures
 » pour faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, &
 » bien digne du public, qu'une lettre de moi au pro-
 » fesseur Haller , & une lettre du professeur Haller
 » à moi ! & de quoi s'avisa M. Haller de faire courir

» mes lettres & les siennes ? & de quoi s'avise un fol-
 » liculaire de les imprimer & de les falsifier pour
 » gagner cinq sous ? Il me la fait signer du château de
 » Tournay , où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment des
 » jeunes gens oisifs , & tombent le moment d'après
 » dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps-ci
 » tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de Fleuri sur le *Quemad-*
 » *modum* que Louis XIV n'entendait pas est très-
 » vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV*
 » que parce que j'en étais sûr : & je n'ai point rap-
 » porté celle du *Nicticorax* , parce que je n'en étais
 » pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans
 » mon enfance au collège des jésuites , pour me faire
 » sentir la supériorité du père de la Chaise sur le grand-
 » aumônier de France. On prétendait que le grand-
 » aumônier , interrogé sur la signification de *nicti-*
 » *corax* , dit que c'était un capitaine du roi David ,
 » & que le révérend père la Chaise assura que c'était
 » un hibou ; peu m'importe ; & très-peu m'importe
 » encore qu'on fredonne pendant un quart-d'heure
 » dans un latin ridicule un *nicticorax* grossièrement
 » mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer Louis XIV d'igno-
 » rer le latin ; il savait gouverner , il savait faire fleurir
 » tous les arts , cela vaut mieux que d'entendre Cicé-
 » ron. D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait
 » pas de sa faute , puisque dans sa jeunesse il apprit
 » de lui-même l'italien & l'espagnol.



» Je ne fais pas pourquoi l'homme que le follicu-
 » laire fait parler , me reproche de citer le cardinal
 » de Fleuri , & s'égaie à dire *que j'aime à citer de*
 » *grands noms*. Vous savez , mon cher ami , que mes
 » grands noms sont ceux de Newton , de Locke , de
 » Corneille , de Racine , de la Fontaine , de Boileau.
 » Si le nom de Fleuri était grand pour moi , ce serait
 » le nom de l'abbé Fleuri , auteur des discours patrio-
 » tiques & savans , qui ont sauvé de l'oubli son his-
 » toire ecclésiastique ; & non pas le cardinal de Fleuri
 » que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre , & qui ,
 » quand il le fut , fit exiler un des plus respectables
 » hommes de France , l'abbé Pucelle ; & empêcha
 » bénignement pendant tout son ministère qu'on ne
 » soutînt les quatre fameuses propositions sur les-
 » quelles est fondée la liberté française dans les choses
 » ecclésiastiques.

» Je ne connais de grands-hommes que ceux
 » qui ont rendu de grands services au genre hu-
 » main.

» Quand j'amassai des matériaux pour écrire le
 » *Siècle de Louis XIV* , il fallut bien consulter des
 » généraux , des ministres , des aumôniers , des dames ,
 » & des valets de chambre. Le cardinal de Fleuri
 » avait été aumônier , & il m'apprit fort peu de
 » chose. M. le maréchal de Villars m'apprit beau-
 » coup pendant quatre ou cinq années de temps ,
 » comme vous le savez ; & je n'ai pas dit tout ce
 » qu'il voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'Antin me fit part de plusieurs

» anecdotes , que je n'ai données que pour ce qu'elles
» valaient.

» M. de Torci fut le premier qui m'apprit, par
» une seule ligne en marge de mes questions, que
» Louis XIV n'eut jamais de part à ce fameux Testa-
» ment du roi d'Espagne Charles II, qui changea la
» face de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une histoire contem-
» poraine, autrement qu'en consultant avec assiduité
» & en confrontant tous les témoignages. Il y a des
» faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des
» yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les
» choses essentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette
» justice : je crois ne m'être guère trompé sur les
» petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles
» ne sont qu'un vain amusement. Les grands événe-
» mens instruisent.

» Le roi Stanislas, duc de Lorraine, m'a rendu le
» témoignage authentique que j'avais parlé de toutes
» les choses importantes arrivées sous le règne de
» Charles XII, ce héros imprudent, comme si j'en
» avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je les aban-
» donne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus que
» de l'histoire des quatre fils Aymon.

» J'estime bien autant celui qui ne fait pas une
» anecdote inutile que celui qui la fait.

» Puisque vous voulez être instruit des bagatelles
» & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux

» folliculaire se trompe, quand il prétend qu'il a été
 » joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été
 » berné sur celui de Paris par Jérôme Carré. La tra-
 » duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de
 » l'Écossaise & de Fréron, faite par M. George
 » Colman, n'a été jouée sur le théâtre de Londres
 » qu'en 1766, & n'a été imprimée qu'en 1767, chez
 » Beker & de Hondt. Elle a eu autant de succès à
 » Londres qu'à Paris, parce que par tout pays on
 » aime la vertu des Lindanes & des Freeport, &
 » qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du
 » papier, & mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre
 » Garrick qui composa l'épilogue. M. George Col-
 » man m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce; elle
 » est intitulée *The English Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Londres, à
 » Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme, &
 » jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce
 » Fréron. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait;
 » il prétend que l'Écossaise ne réussit à Paris que
 » parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à
 » Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne
 » n'en voulait à Pourceaugnac, quand Pourceaugnac
 » fit rire l'Europe.

» Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien
 » constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités
 » les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami,
 » un chapitre de Cicéron, *de Officiis*, & *de Naturâ*
 » *deorum*, un chapitre de Locke, une lettre provin-
 » ciale, une bonne fable de la Fontaine, des vers de

» Boileau & de Racine, voilà ce qui doit occuper un
» vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public
» retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je
» demeure dans un château ou dans une maison de
» campagne. J'ai lu dans une des quatre cents bro-
» chures faites contre moi par mes confrères de la
» plume, que madame la duchesse de Richelieu
» m'avait fait présent un jour d'un cartosse fort joli
» & de deux chevaux gris pommelés, que cela dé-
» plut fort à M. le duc de Richelieu. Et là-dessus on
» bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est
» que dans ce temps-là M. le duc de Richelieu
» n'avait point de femme.

» D'autres impriment mon Porte-feuille retrouvé,
» d'autres mes Lettres à M. B. & à madame D., à
» qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours
» des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues
» de la reine Christine, de Ninon Lenclos! &c. &c.
» Des curieux mettent ces sottises dans leurs biblio-
» thèques, & un jour quelque érudit aux gages
» d'un libraire les fera valoir comme des monumens
» précieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié!
» quel opprobre de la littérature! quelle perte de
» temps » !

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ces
anecdotes; mais en général, on peut assurer qu'elles
ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille
il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes

en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez Pierre Marteau, tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.

(Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres juives).

En 1723, le père Fouquet, jésuite, revint en France, de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau; l'autre vint à Paris avec le père Fouquet. Ce jésuite devait emmener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père Fouquet fut aussi incontinent les desseins des révérends pères; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrappa que le lettré. Ce pauvre garçon ne savait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal Dubois, qui alors avait besoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient
parmi

parmi eux un jeune homme qui était devenu fou , & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal qui , par intérêt , eût dû le protéger sur cette seule accusation , donna sur-le-champ une lettre de cachet , la chose du monde dont un ministre est quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua ; il trouva un homme qui faisait des révérences autrement qu'à la française , qui parlait comme en chantant , & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence , le fit lier , & l'envoya à Charenton où il fut fouetté , comme l'abbé Desfontaines , deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris ; il trouvait les mœurs des Français assez étranges ; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces , dont l'une dansait , tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans , le ministère changea ; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux , il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux , mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite , qui accompagnait le magistrat , dit que
Quest. sur l'Encycl. Tome I. V

c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton*, *Kanton*. Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères, qui écorchait le chinois : tout fut reconnu; le magistrat ne fut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de Bourbon était alors premier ministre; on lui conta la chose; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

Les jésuites de France, missionnaires secrets à la Chine, dérobèrent il y a environ trente ans, un enfant de *Kanton* à ses parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il fait parfaitement le français & le chinois, & il est assez

savant. M. Bertin, contrôleur-général & depuis secrétaire d'État, le renvoya à la Chine en 1763, après l'abolissement des jésuites.

Il s'appelle Ko; il signe Ko, jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère Ko, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur Kien-Long a conservé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la religion, & de causer le moindre trouble dans l'empire.

Le jésuite Ko a envoyé de Pékin à Paris des manuscrits de sa composition intitulés : *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les missionnaires de Pékin*. Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire Nyon.

L'auteur se déchaîne contre tous les philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre martyr de Jésus-Christ à un prince du sang tartare que les jésuites avaient séduit, & que le feu empereur Yont-Chin avait exilé.

Ce Ko se vante de faire beaucoup de néophytes; c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un seigneur russe, indigné de cette insolence jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire parvenir à Pékin, au président du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce mémoire, qui puisse faire

connaître le nommé Ko & les autres jésuites qui travaillent avec lui.

A N A T O M I E.

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidèlement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis Vésale jusqu'à Bertin, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez Borelli sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingt mille livres dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à Keil, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. Jurin vient qui décide qu'ils se sont trompés; & il fait un nouveau calcul : mais un quatrième survenant prétend que Jurin s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis Hippocrate sur la manière dont se fait la digestion; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs; d'autres les lui refusent. Les chimistes

font de l'estomac un laboratoire. Hecquet en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des aversions pour certains alimens dont nous ne pourrions jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix, ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération; mais personne ne fait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs; mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux, qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Winflow & Léméri entassent mémoire sur mémoire

concernant la génération des mulets ; les savans se partagent ; l'âne fier & tranquille, sans se mêler de la dispute, subjugué cependant sa cavale, qui lui donne un beau mulet, sans que Léméri & Winslow se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. Ruysch a mieux rencontré en les dissequant, & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux, réticulaire qui est noir ; & malgré cela il se trouve encore des physiciens qui croient les noirs originellement blancs. Mais qu'est-ce qu'un système que la nature défavoue ?

Boerhaave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé, chassé, foulé, brisé, atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible, les autres en font un violon dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du sang. Terenzoni & Vieussens croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froissement des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité , & on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi-animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore ; cet autre dit que c'est l'*élasticité* ; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause , tous l'ignorent , tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme , elle ne se montre jamais à eux , & ils devinent dans son anti-chambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile , qui n'est fondée que sur l'expérience , sur la connaissance du tempérament d'un malade , sur des remèdes très-simples donnés à propos ; le reste est pure curiosité , & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson , & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière , croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges , il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'est pas encore vidé ; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. Nestor , dans l'Iliade , en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'Achille & d'Agamemnon , débute par leur

312 ANCIENS ET MODERNES.

dire.... « J'ai vécu autrefois avec des hommes qui
 » valaient mieux que vous ; non je n'ai jamais vu & je
 » ne verrai jamais de si grands personnages que Drias,
 » Cénée, Exadius, Polyphème égal aux dieux , &c. ».

La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor , vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Drias ; on n'a guère entendu parler d'Exadius , ni de Cénée ; & pour Polyphème égal aux dieux , il n'a pas une trop bonne réputation , à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front , & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

*Ipsa dedit dulces fœtus & pabula læta ,
 Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
 Conterimusque boves , & vires agricolarum , &c.
 La nature languit ; la terre est épuisée ;
 L'homme dégénéré , dont la force est usée ,
 Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.*

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes , en tout temps , ont pensé qu'autrefois
 De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;
 La lune était plus grande , & la nuit moins obscure ;
 L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure ;
 L'homme , ce roi du monde , & roi très-fainéant ,
 Se contemplait à l'aise , admirait son néant ,
 Et formé pour agir , se plaisait à rien faire , &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste (1).

(1) Epist. I, lib. 2.

« Faut-il donc, dit-il, que nos poèmes soient comme
 » nos vins, dont les plus vieux sont toujours pré-
 » férés » ? Il dit ensuite :

(1) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crassè
 Compositum illepidève putetur, sed quia nuper;
 Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.*

.....
*Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis :
 Nostra sed impugnat ; nos nostraque lividus odit, &c.*

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers :

Rendons toujours justice au beau.
 Est-il laid pour être nouveau ?
 Pourquoi donner la préférence
 Aux méchans vers du temps jadis ?
 C'est en vain qu'ils sont applaudis ;
 Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
 Les vieux livres sont des trésors,
 Dit la sorte & maligne envie.
 Ce n'est pas qu'elle aime les morts :
 Elle hait ceux qui sont en vie.

Le savant & ingénieux Fontenelle s'exprime ainsi
 sur ce sujet :

« Toute la question de la prééminence entre les
 » anciens & les modernes étant une fois bien entendue,
 » se réduit à savoir, si les arbres qui étaient autrefois
 » dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'au-
 » jourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon,
 » Démocritès, ne peuvent être égaux dans ces derniers
 » siècles; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux
 » d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon
 » & Démocritès ».

« Éclaircissons ce paradoxe. Si les anciens avaient

(1) *Ibid.*

314 ANCIENS ET MODERNES.

» plus d'esprit que nous , c'est donc que les cerveaux
 » de ce temps - là étaient mieux disposés , formés de
 » fibres plus fermes ou plus délicates , remplis de
 » plus d'esprits animaux ; mais en vertu de quoi les
 » cerveaux de ce temps - là auraient-ils été mieux dis-
 » posés ? Les arbres auraient donc été aussi plus grands
 » & plus beaux ; car si la nature était alors plus jeune
 » & plus vigoureuse , les arbres , aussi bien que les
 » cerveaux des hommes , auraient dû se sentir de cette
 » vigueur & de cette jeunesse ». (*Digression sur les an-
 ciens & les modernes*, tome IV, édition de 1742).

Avec la permission de cet illustre académicien , ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine ; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais , supposé que les chênes de Dodone eussent parlé , il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres , qui probablement ne parleront jamais.

La Motte , homme d'esprit & de talens , qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre , a soutenu , dans une ode remplie de vers heureux , le parti des modernes. Voici une de ses stances :

Et pourquoi veut-on que j'encense
 Ces prétendus dieux dont je fors ?
 En moi la même intelligence
 Fait mouvoir les mêmes ressorts.

Croit-on la nature bizarre,
 Pour nous aujourd'hui plus avare,
 Que pour les Grecs & les Romains ?
 De nos aînés mère idolâtre,
 N'est-elle plus que la marâtre
 Du reste grossier des humains ?

On pouvait lui répondre : Estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des ressorts comme Virgile & Horace en avaient ; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent supérieur au vôtre ; & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes, qui sont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre, mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Westphalie & que le Limousin à former certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Demosthènes quelque chose que l'air de Clamar & de la Grenouillère, & le gouvernement du cardinal de Richelieu, ne mirent point dans la tête d'Omer Talon & de Jérôme Bignon.

Quelqu'un répondit alors à la Motte par le petit couplet suivant :

Cher la Motte, imite & révère
 Ces dieux dont tu ne descends pas,
 Si tu crois qu'Horace est ton père,
 Il a fait des enfans ingrats.
 La nature n'est point bizarre ;
 Pour Danchet elle est fort avare ;

316 ANCIENS ET MODERNES.

Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle (1),
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, jusqu'au temps de Plutarque, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des Médicis jusqu'à Louis XIV inclusivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Égyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Égyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier Temple, qui a pris à tâche de rabaisser

(1) Ce la Chapelle était un receveur général des finances, qui traduisit très-platement Tibulle ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

tous les modernes , prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de Saint-Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitolé.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie , rien dans la connaissance du corps humain , si ce n'est peut-être , dit-il , la circulation du sang. L'amour de son opinion , fondé sur son extrême amour-propre , lui fait oublier la découverte des satellites de Jupiter , des cinq lunes & de l'anneau de Saturne , de la rotation du soleil sur son axe , de la position calculée de trois mille étoiles , des lois données par Képler & par Newton aux orbes célestes , des causes de la précession des équinoxes , & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit , découvert avec le microscope , était compté pour rien par le chevalier Temple ; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains , & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens , des Chaldéens , des Égyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature , par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun , parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont devenus ,

318 ANCIENS ET MODERNES.

» dit-il , les charmes de cette musique qui enchantait si
» souvent les hommes & les bêtes , les poissons , les
» oiseaux , les serpens , & changeait leur nature » ?

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'Orphée , & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie , ni même celle de France , qui à la vérité ne charment pas les serpens , mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange , c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles - lettres , il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde Rabelais comme un grand homme ; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant , un homme de cour , un homme de beaucoup d'esprit , un ambassadeur , qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances : un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau & de Racine.

BOILEAU & Racine , en écrivant en faveur des anciens contre Perrault , furent plus adroits que le chevalier Temple. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. Boileau s'en tient à justifier Homère contre Perrault , mais en glissant adroitement sur les défauts du poète grec , & sur le sommeil que lui reproche Horace. Il ne s'étudie qu'à tourner Perrault , l'ennemi d'Homère , en ridicule. Perrault entend-il mal un passage , ou traduit-il mal un passage qu'il entend ? voilà Boileau qui saisit ce petit avantage,

qui tombe sur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il se pouvait très-bien faire que Perrault se fût souvent trompé, & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconsequences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poète était tombé. En un mot, Boileau se moqua de Perrault beaucoup plus qu'il ne justifia Homère.

De l'injustice & de la mauvaise foi de Racine dans la dispute contre Perrault, au sujet de l'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

RACINE usa du même artifice; car il était tout aussi malin que Boileau pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la satire, il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'Euripide, & en même temps de se sentir très-supérieur à Euripide même. Il raille autant qu'il le peut ce même Perrault & ses partisans sur leur critique de l'Alceste d'Euripide; parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'Euripide, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'Admète pour celles d'Alceste; mais cela n'empêche pas qu'Euripide n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler Admète à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc , lui répond le roi son père , à qui
 » adressez-vous , s'il vous plaît , un discours si hau-
 » tain ? Est-ce à quelque esclave de Lydie ou de
 » Phrygie ? ignorez - vous que je suis né libre &
 » thessalien » ? (Beau discours pour un roi & pour
 un père) ! « Vous m'outragez comme le dernier des
 » hommes. Où est la loi qui dit que les pères doivent
 » mourir pour leurs enfans ? chacun est ici-bas pour
 » soi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel
 » tort vous fais-je ? demandai-je que vous mouriez
 » pour moi ? La lumière vous est précieuse ; me l'est-
 » elle moins ? Vous m'accusez de lâcheté. . . .
 » Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi de presser
 » votre femme de vous faire vivre en mourant pour
 » vous. . . . Ne vous sied-il pas bien après cela de
 » traiter de lâches ceux qui refusent de faire pour
 » vous ce que vous n'avez pas le courage de faire
 » vous-même..... Croyez-moi , taisez-vous..... Vous
 » aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas moins. . . .
 » Soyez sûr que si vous m'injuriez encore , vous
 » entendrez de moi des duretés qui ne seront pas des
 » mensonges ».

Le chœur prend alors la parole « C'est assez &
 » déjà trop des deux côtés : cessez , vieillard , cessez
 » de maltraiter de paroles votre fils ».

Le chœur aurait dû plutôt , ce semble , faire une
 forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement
 parlé à son propre père , & de lui avoir reproché si
 aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

PHÉRÈS.

PHÉRÈS à son fils.

Tu parles contre ton père, sans en avoir reçu d'outrage.

ADMÈTE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre longtemps.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

ADMÈTE.

Ah ! le plus infame des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMÈTE.

Plût au ciel que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi !

LE PÈRE.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette scène, un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'Hercule. « C'est un étranger, dit-il, » qui a ouvert la porte lui-même, s'est d'abord mis » à table ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez » vite à manger ; il remplit de vin à tout moment sa » coupe, boit à longs traits du rouge & du paillet, » & ne cesse de boire & de chanter de mauvaises » chansons qui ressemblent à des hurlemens, sans

322 ANCIENS ET MODERNES.

» se mettre en peine du roi & de sa femme que nous
» pleurons. C'est, sans doute, quelque frippon adroit,
» un vagabond, un assassin ».

Il peut être assez étrange qu'on prenne Hercule pour un frippon adroit ; il ne l'est pas moins qu'Hercule, ami d'Admète, soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'Hercule ignore la mort d'Alceste, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts ; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brunoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit Euripide avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'Admète & de son père ; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que « les Grecs n'ont pas trouvé à
» redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des
» indécences, des horreurs ; qu'ainsi il faut convenir
» qu'elles ne sont pas tout à fait telles que nous les
» imaginons ; en un mot, que les idées ont changé ».

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect que les enfans doivent à leurs pères.

« Qui peut douter, ajoute-t-il, que les idées n'aient
» changé en différens siècles sur des points de morale
» plus importants » ?

On répond qu'il n'y a en a guère de plus importants.

« Un Français, continue-t-il, est insulté ; le pré-
» tendu bon sens français veut qu'il courre les risques

» du duel , & qu'il tue ou meure pour recouvrer son
» honneur ».

On répond que ce n'est pas le seul prétendu bon sens français , mais celui de toutes les nations de l'Europe sans exception.

« On ne sent pas assez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans , & de quel air on l'aurait sifflée du temps d'Euripide ».

Cette maxime est cruelle & fatale , mais non pas ridicule ; & on ne l'eût sifflée d'aucun air du temps d'Euripide. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Asiatiques. On voit , dès le commencement du premier livre de l'Iliade , Achille tirant à moitié son épée ; & il était prêt à se battre contre Agamemnon , si Minerve n'était venue le prendre par les cheveux , & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'Éphestion & Cratère se battirent en duel , & qu'Alexandre les sépara. Quinte-Curce raconte (1) que deux autres officiers d'Alexandre se battirent en duel en présence d'Alexandre ; l'un armé de toutes pièces , l'autre qui était un athlète armé seulement d'un bâton , & que celui-ci vainquit son adversaire.

Et puis , quel rapport y a-t-il , je vous prie , entre un duel & les reproches que se font Admète & son père Phérès tour à tour d'aimer trop la vie , & d'être des lâches.

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs ; puisque Brumoy,

(1) Quinte-Curce , liv. IV.

le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les Brumoy & les Dacier étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que Polyphème tient dans Euripide « Je ne » crains point le foudre de Jupiter. Je ne fais si ce » Jupiter est un dieu plus fier & plus fort que moi. » Je me soucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la » pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange » un veau rôti ou quelque bête sauvage; après quoi » je m'étends tout de mon long; j'avale un grand » pot de lait; je défais mon saion; & je fais entendre » un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre ».

Il faut que les scolastes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne sont pas dégoûtés de ce bruit que fait Polyphème quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie, & « que jamais les Athéniens n'ont ri » d'une sottise »! Quoi! toute la populace d'Athènes avait plus d'esprit que la cour de Louis XIV? Et la populace n'est pas la même par-tout?

Ce n'est pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage; mais ils ont de bien plus grands défauts. On ose dire que les belles scènes de Corneille, & les touchantes tragédies de Racine, l'emportent autant sur les tragédies de Sophocle & d'Euripide que ces deux grecs l'emportent sur Thésis. Racine sentait bien son extrême supériorité sur Euripide; mais il louait ce poète grec pour humilier Perrault.

Molière, dans ses bonnes pièces, est aussi supérieur au pur, mais froid Térence, & au farceur Aristophane, qu'au baladin Dancourt.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre, dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.

LA raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moderne, le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de Corneille, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans Homère, ni dans Sophocle, ni dans Euripide, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? — Qu'il mourût.
& l'on doit avec la même sagacité & la même justice, réprover les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que Rodogune ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des

326 ANCIENS ET MODERNES.

tragédies de Racine, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis Eschile jusqu'au grand siècle de Louis XIV. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouve que chez lui; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans Racine de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élegie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de se contenter d'approuver, quand il voudrait que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens, non pas sur leurs noms, non pas sur le temps où ils vivaient, mais sur leurs ouvrages mêmes; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire, c'est la chose même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle représente le fils d'Hystaspe? La monnaie de Varin est plus récente, mais elle est infiniment plus belle.

Si le peintre Timante venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais royal son tableau du sacrifice d'Iphigénie, peint de quatre couleurs; s'il nous disait : Des gens d'esprit m'ont assuré en Grèce que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'Agamemnon, dans la crainte que sa douleur n'égâlât pas celle de Clitemnestre, & que les larmes du père ne déshonorassent la majesté du monarque; il se trouverait des connaisseurs qui lui répondraient : C'est un trait d'esprit, & non pas un trait de peintre; un voile sur la tête de votre principal personnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de Rubens, qui a su exprimer sur le visage de Marie de Médicis la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le sourire & la tendresse, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'Agamemnon cachât un peu son visage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui est aussi désagréable à la vue, aussi peu pittoresque qu'il est opposé au costume : vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le désespoir. Vous êtes grec, & Rubens est belge; mais le belge l'emporte.

D'un passage d'Homère.

UN Florentin, homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord Chesterfield, avec un professeur d'Oxford & un Écossais qui vantait le poème de Fingal, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle! s'écriait-il; le poème de Fingal a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de Fingal.

« Cuchulin était assis près de la muraille de Tura,
 » sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait
 » contre un rocher couvert de mousse, son bouclier
 » était à ses pieds sur l'herbe. Il occupait sa mémoire
 » du souvenir du grand Carbar, héros tué par lui à
 » la guerre. Moran, né de Fithil, Moran, sentinelle
 » de l'Océan, se présenta devant lui.

« Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, Cuchulin; je vois
 » les vaisseaux de Suaran, les ennemis sont nom-
 » breux, plus d'un héros s'avance sur les vagues noires
 » de la mer.

« Cuchulin aux yeux bleus lui répliqua : Moran,
 » fils de Fithil, tu trembles toujours; tes craintes
 » multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce
 » le roi des montagnes désertes qui vient à mon se-
 » cours dans les plaines d'Ullin. Non, dit Moran,
 » c'est Suaran lui-même; il est aussi haut qu'un rocher

» de glace : j'ai vu sa lance, elle est comme un haut
 » sapin ébranché par les vents; son bouclier est comme
 » la lune qui se lève; il était assis au rivage sur un
 » rocher; il ressemblait à un nuage qui couvre une
 » montagne, &c. ».

Ah ! voilà le véritable style d'Homère, dit alors le professeur d'Oxford; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

(1) « Tu gouverneras toutes les nations que tu
 » nous soumettras avec une verge de fer; tu les bris-
 » seras comme le potier fait un vase.

(2) » Tu briseras les dents des pécheurs.

(3) » La terre a tremblé, les fondemens des mon-
 » tagnes se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est
 » fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle &
 » des charbons.

(4) » Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme
 » un mari sort de son lit.

(5) » Dieu brisera leurs dents dans leur bouche, il
 » mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils devien-
 » dront à rien comme de l'eau, car il a tendu son arc
 » pour les abattre; ils seront engloutis tout vivans
 » dans sa colère, avant d'attendre que les épines soient
 » aussi hautes qu'un prunier.

(6) « Les nations viendront vers le soir, affamées
 » comme des chiens, & toi, Seigneur, tu te moque-
 » ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(1) Pseaume II. (3) Pseaume XVII. (5) Pseaume LVII.
 (2) Pseaume III. (4) Pseaume XIX. (6) Pseaume LVIII.

330 ANCIENS ET MODERNES.

(1) » La montagne du Seigneur est une montagne
» coagulée ; pourquoi regardez - vous les monts coa-
» gulés ? Le Seigneur a dit : Je jetterai Basan ; je le
» jetterai dans la mer , afin que ton pied soit teint
» de sang , & que la langue de tes chiens lèche leur
» sang.

(2) » Ouvre la bouche bien grande , & je la rem-
» plirai.

(3) » Rends les nations comme une roue qui tourne
» toujours , comme la paille devant la face du vent ,
» comme un feu qui brûle une forêt , comme une
» flamme qui brûle des montagnes ; tu les poursuis
» dans ta tempête , & ta colère les troublera.

(4) » Il jugera dans les nations ; il les remplira
» de ruines ; il cassera les têtes dans la terre de plu-
» sieurs.

(5) » Bienheureux celui qui prendra tes petits
» enfans , & qui les écrasera contre la pierre ! &c.
» &c. &c. ».

Le Florentin ayant écouté avec une grande atten-
tion les versets des cantiques récités par le docteur ,
& les premiers vers de Fingal beuglés par l'Écossais ,
avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces
figures asiatiques , & qu'il aimait beaucoup mieux le
style simple & noble de Virgile.

L'Écossais pâlit de colère à ce discours , le docteur
d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais milord

(1) Pseaume LXVII.

(4) Pseaume CXI.

(2) Pseaume LXXX.

(5) Pseaume CXXXVI.

(3) Pseaume LXXXII.

Chesterfield encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & se sentant appuyé, leur dit : Messieurs, rien n'est plus aisé que d'outrer la nature, rien n'est plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvvisatori*, & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce style oriental, sans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui sont presque toujours les mêmes; pour entasser combats sur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur, vous feriez un poème épique sur-le-champ ? Non pas un poème épique raisonnable & en vers corrects, comme Virgile, répliqua l'Italien; mais un poème dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Écossais & l'Oxfordien. Eh bien, donnez-moi un sujet, répliqua le Florentin. Milord Chesterfield lui donna le sujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers; & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, & commença ainsi :

« Muse d'Albion ; Genie qui présidez aux héros ;
 » chantez avec moi, non la colère oisive d'un homme
 » implacable envers ses amis & ses ennemis ; non des
 » héros que les dieux favorisent tour à tour sans avoir
 » aucune raison de les favoriser ; non le siège d'une
 » ville qui n'est point prise ; non les exploits extravagants

332 ANCIENS ET MODERNES.

» du fabuleux Fingal, mais les victoires véritables
» d'un héros aussi modeste que brave, qui mit des rois
» dans les fers, & qui respecta ses ennemis vaincus.

» Déjà George, le Mars de l'Angleterre, était descendu du haut de l'empyrée, monté sur le courfier
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du
» Limousin fuient, comme les brebis bêlantes & les
» tendres agneaux se précipitent en foule les uns sur
» les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue
» d'un loup terrible, qui sort du fond des forêts, les
» yeux étincelans, le poil hérissé, la gueule écumante,
» menaçant les troupeaux & le berger de la fureur de
» ses dents avides de carnage.

» Martin, le célèbre protecteur des habitans de la
» fertile Touraine; Geneviève, douce divinité des
» peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la
» Marne; Denis qui porta sa tête entre ses bras à
» l'aspect des hommes & des immortels, tremblaient
» en voyant le superbe George traverser le vaste sein
» des airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné
» des diamans qui pavaient autrefois les places publiques de la Jérusalem céleste, quand elle apparut
» aux mortels pendant quarante révolutions journalières de l'astre de la lumière, & de sa sœur inconstante qui prête une douce clarté aux sombres nuits.
» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée
» dont le demi-dieu Michaël, exécuteur des vengeances du Très-haut, terrassa dans les premiers
» jours du monde l'éternel ennemi du monde & du
» Créateur. Les plus belles plumes des anges qui

» assistent autour du trône , détachées de leurs dos
 » immortels , flottaient sur son casque , autour duquel
 » volent la terreur , la guerre homicide , la vengeance
 » impitoyable , & la mort qui termine toutes les
 » calamités des malheureux mortels. Il ressemblait
 » à une comète qui , dans sa course rapide , franchit
 » les orbites des astres étonnés , laissant loin derrière
 » elle des traits d'une lumière pâle & terrible , qui
 » annoncent aux faibles humains la chute des rois
 » & des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente , & le bruit
 » de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère
 » de Jupiter & de Saturne. Il fit deux pas , & il arriva
 » jusqu'aux lieux où le fils du magnanime Édouard
 » attendait le fils de l'intrépide Philippe de Valois ».

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche , comme dit Homère , plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ses paroles n'étaient pas froides ; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée , quand les cyclopes frappent les foudres de Jupiter sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire , en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru , de prodiguer les images gigantesques , & d'appeler le ciel , la terre & les enfers à son secours ; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art , de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien , par exemple , dit l'Oxfordien , de

plus moral , & en même temps de plus voluptueux , que de voir Jupiter qui couche avec sa femme sur le mont Ida ?

Milord Chesterfield prit alors la parole : Messieurs , dit-il , je vous demande pardon de me mêler de la querelle ; peut-être chez les Grecs c'était une chose très - intéressante qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne ; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus* , est une image charmante ; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif , ni comment Junon imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose ! je vous jure que quand j'étais jeune , je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble , agréable , intéressant , spirituel & décent , de faire dire par Junon à Jupiter : « Si vous voulez absolument me caresser , allons- » nous-en au ciel dans votre appartement , qui est » l'ouvrage de Vulcain , & dont la porte ferme si bien » qu'aucun des dieux n'y peut entrer ».

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil , que Junon prie d'endormir Jupiter , peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il est beau de partir de deux îles à la fois : de-là il monte sur un sapin , il court aussi-tôt aux vaisseaux des Grecs ; il cherche Neptune ; il le trouve ; il le conjure de donner la

victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si frétilant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'Alcine avec Roger, & d'Armide avec Renaud.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'Arioste & du Tasse.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord Chesterfield fut enchanté. L'Écossais pendant ce temps-là relisait Fingal; le professeur d'Oxford relisait Homère; & tout le monde était content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJOUTONS quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de Lucien, qui devint d'or entre les mains d'Apulée. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans Lucien; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de Silène avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme changé en

âne par le pouvoir de Bacchus : car on fait que Bacchus était arabe.

Virgile parle de la métamorphose de Mœris en loup comme d'une chose très-ordinaire.

Sapè lupum fieri Mœrim , & se condere filvis.

Mœris devenu loup , se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Égypte , qui débitèrent que les dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs , grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales , métamorphosèrent presque tous les dieux en hommes ou en bêtes , pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux , en chevaux , en cignes , en colombes , pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs , en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes Écritures, ont cité l'exemple de Nabuchodonosor changé en bœuf ; mais c'était un miracle , une vengeance divine , une chose entièrement hors de la sphère de la nature , qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes , & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans , non moins indiscrets peut-être , se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Égypte étant
entrée

entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulot couvert d'une housse de soie, ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers, & lui présentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulot était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocryphe, la vénération pour le seul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile, étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Église, qui rejeta dans la suite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'Ulysse, changés en bêtes par Circé, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsychose annoncé en Grèce & en Italie par Pythagore.

Sur quoi se fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle qui ne soit l'abus de quelque vérité? Ils disent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a

cru aux faux prodiges qu'à cause des véritables (1).

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs ou chevaux, ou ânes? Cette erreur universelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du sentiment & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une âme. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'âme de l'homme après sa mort? que devient l'âme de la bête? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à se former. L'âme d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'âme d'un âne se loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempsychose qui s'établit sur un simple raisonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphose. Ce n'est plus une âme sans logis qui cherche un gîte; c'est un corps qui est changé en un autre corps, son âme demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion si extravagante & si générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à son fils plongé dans de sales débauches & dans l'ignorance: « Tu es un cochon,

(1) Voyez les remarques sur les pensées de Pascal, vol. de *Philosophie*.

» un cheval , un âne » ; ensuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne sur la tête , une servante du voisinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ses fautes : ses voisines l'auront redit à d'autres voisines , & de bouche en bouche ces histoires , accompagnées de mille circonstances , auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici , avec Boileau , que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie , reconnu incontestable chez toutes les nations ; & vous ne serez plus étonné de rien.

Encore un mot sur les ânes. On dit qu'ils sont guerriers en Mésopotamie , & que Mervan , le vingt-unième calife , fut surnommé *l'âne* pour sa valeur.

Le patriarche Photius rapporte , dans l'extrait de la vie d'Isidore , qu'Ammonius avait un âne qui se connaissait très-bien en poésie , & qui abandonnait son râtelier pour aller entendre des vers.

La fable de Midas vaut mieux que le conte de Photius.

De l'âne d'or de Machiavel.

ON connaît peu l'âne de Machiavel. Les dictionnaires qui en parlent , disent , que c'est un ouvrage de sa jeunesse ; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr , puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de

florentins , dont l'un est changé en chat , l'autre en dragon , celui-ci en chien qui aboie à la lune , cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des Médicis & de leurs ennemis y sont figurées sans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique , saurait l'histoire secrète du pape Léon X & des troubles de Florence. Ce poème est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon , qui parle à-peu-près ainsi à l'homme.

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes,
 Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
 Vous pleurez en naissant, & vous avez raison ;
 Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.
 Les perroquets & vous ont le don de parler.
 La nature vous fit des mains industrieuses ;
 Mais vous fit-elle, hélas ! des ames vertueuses !
 Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
 L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage :
 Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
 Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
 Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
 Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices.
 Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
 Ami, que le bon Dieu me préserve à jamais
 De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci est l'original de la Satyre de l'homme que fit Boileau , & de la fable des compagnons d'Ulysse , écrite par la Fontaine. Mais il est très-vraisemblable que ni la Fontaine , ni Boileau n'avaient entendu parler de l'âne de Machiavel.

De l'âne de Vérone.

IL faut être vrai, & ne point tromper son lecteur. Je ne fais pas bien positivement si l'âne de Vérone subsiste encore dans toute sa splendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne, ayant porté (1) notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe, & la Sicile ; que de là il était venu séjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut sur-

(1) Voyez Misson, tome I, pages 101 & 102.

tout célébrée en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe.

*Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher & fortissimus.*

Une fille représentant la sainte Vierge allant en Égypte , montait sur un âne , & tenant un enfant entre ses bras , conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe (1) , au lieu de dire : *Ite ; missa est* , se mettait à braire trois fois de toute sa force , & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain.

A N G E.

SECTION PREMIÈRE.

Anges des Indiens, des Perses, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie ; dit que « toutes les religions ont admis l'existence des » anges , quoique la raison naturelle ne la démontre » pas ».

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au-dessus de la raison. Il fallait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions , & non pas toutes , ont reconnu des anges. Celle de Numa , celle du sabisme , celle des druides , celle de la Chine ,

(1) Voyez du Cange , & l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.

celle des Scythes ; celle des anciens Phéniciens & des anciens Égyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des ministres de Dieu, des députés, des êtres mitoyens entre Dieu & les hommes, envoyés pour nous signifier ses ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juste quatre mille huit cent soixante & dix-huit ans que les brachmanes se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée, intitulée le Shasta, quinze cents ans avant leur seconde loi, nommée Veidam, qui signifie *la parole de Dieu*. Le Shasta contient cinq chapitres. Le premier de *Dieu & de ses attributs* : le second, *de la création des anges* : le troisième, *de la chute des anges* : le quatrième, *de leur punition* : le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme*.

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de Dieu.

Premier chapitre du Shasta.

« DIEU est un ; il a créé tout ; c'est une sphère
 » parfaite sans commencement ni fin. Dieu conduit
 » toute la création par une providence générale résultante d'un principe déterminé. Tu ne rechercheras
 » point à découvrir l'essence & la nature de l'Eternel,
 » ni par quelles lois il gouverne ; une telle entreprise
 » est vaine & criminelle ; c'est assez que jour & nuit
 » tu contemples dans ses ouvrages, sa sagesse, son
 » pouvoir & sa bonté ».

Après avoir payé à ce début du Shasta le tribut

d'admiration que nous lui devons , voyons la création des anges.

Second chapitre du Shasta.

« L'ÉTERNEL , absorbé dans la contemplation
 » de sa propre existence , résolut , dans la plénitude
 » des temps , de communiquer sa gloire & son essence
 » à des êtres capables de sentir & de partager sa beauté
 » tude , comme de servir à sa gloire. L'éternel voulut , & ils furent. Il les forma en partie de son
 » essence , capables de perfection & d'imperfection ,
 » selon leur volonté.

» L'Éternel créa d'abord Birma , Vitfnou & Sib ;
 » ensuite Mozazor , & toute la multitude des anges.
 » l'Éternel donna la prééminence à Birma , à Vitfnou
 » & à Sib. Birma fut le prince de l'armée angélique ;
 » Vitfnou & Sib furent ses coadjuteurs. L'Éternel divisa
 » l'armée angélique en plusieurs bandes , & leur
 » donna à chacune un chef. Ils adorèrent l'Éternel ,
 » rangés autour de son trône , chacun dans le degré
 » assigné. L'harmonie fut dans les cieux. Mozazor ,
 » chef de la première bande , entonna le cantique de
 » louange & d'adoration au Créateur , & la chanson
 » d'obéissance à Birma sa première créature ; & l'Éternel
 » se réjouit dans sa nouvelle création ».

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

« DEPUIS la création de l'armée céleste , la joie &
 » l'harmonie environnèrent le trône de l'Éternel dans
 » l'espace de mille ans , multipliés par mille ans ; &
 » auraient duré jusqu'à ce que le temps ne fût plus , si

» l'envie n'avait pas saisi Mozazor & d'autres princes
» des bandes angéliques. Parmi eux était Raabon, le
» premier en dignité après Mozazor. Immémorans
» du bonheur de leur création & de leur devoir ,
» ils rejetèrent le pouvoir de perfection , & exer-
» cèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le
» mal à l'aspect de l'Éternel ; ils lui désobéirent , &
» refusèrent de se soumettre au lieutenant de Dieu ,
» & à ses associés Vitsnou & Sib ; & ils dirent : Nous
» voulons gouverner ; & sans craindre la puissance
» & la colère de leur créateur , ils répandirent leurs
» principes séditionnels dans l'armée céleste. Ils sédui-
» firent les anges , & entraînèrent une grande multi-
» tude dans la rébellion ; & elle s'éloigna du trône
» de l'Éternel ; & la tristesse saisit les esprits angéliques
» fidèles , & la douleur fut connue pour la première
» fois dans le ciel ».

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

» L'ÉTERNEL , dont la toute-science , la présience
» & l'influence s'étend sur toutes choses , excepté sur
» l'action des êtres qu'il a créés libres , vit avec douleur
» & colère la défection de Mozazor , de Raabon , &
» des autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux , il envoya
» Birma , Vitsnou & Sib , pour leur reprocher leur
» crime , & pour les porter à rentrer dans leur devoir ;
» mais confirmés dans leur esprit d'indépendance , ils
» persistèrent dans la révolte. L'Éternel alors com-
» manda à Sib de marcher contre eux , armé de la

„ toute-puissance , & de les précipiter du lieu *éminent*
„ dans le lieu de ténèbres , dans l'*Ondera* , pour y
„ être punis pendant mille ans , multipliés par mille
„ ans ”.

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans , Birma , Vitsnou & Sib , sollicitèrent la clémence de l'Éternel en faveur des délinquans. L'Éternel daigna les délivrer de la prison de l'*Ondera* , & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rebellions contre Dieu dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre ; les anges pénitens y subirent plusieurs métemp-sycofes ; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les anges est précisément celui du jésuite Bougeant , qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé sérieusement , Bougeant l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie ; si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique , ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens brachmanes , qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits ; nos missionnaires

ne l'ont pas été davantage ; & les brames , qui n'ont jamais été édifiés , ni de leur science , ni de leurs mœurs , ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un anglais , nommé M. Holwell , ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange , ancienne école des brachmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit* , & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne , pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières ; comme M. Sale avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran , & des lumières sur l'ancien sabisme , auquel a succédé la religion musulmane ; de même encore que M. Hyde a recherché , pendant vingt années en Perse , tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perses.

LES Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous , & qui est servi par quatre autres anges , s'appelle Bahaman ; il a l'inspection de tous les animaux , excepté de l'homme , sur qui Dieu s'est réservé une juridiction immédiate.

Dieu préside au jour où le soleil entre dans le bélier , & ce jour est un jour de sabbat ; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les temps les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour , & s'appelle Débadur.

Le troisième est Kur , dont on a fait depuis probablement Cyrus ; & c'est l'ange du soleil.

Le quatrième s'appelle Ma , & il préside à la lune.

Ainsi chaque ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'ange-gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que Raphaël était l'ange-gardien de l'empire persan.

Des anges chez les Hébreux.

LES Hébreux ne connurent jamais la chute des anges jusqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrète des anciens brachmanes fût parvenue jusqu'à eux : car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à Énoch , touchant les anges pécheurs chassés du ciel.

Énoch devait être un auteur fort ancien , puisqu'il vivait , selon les Juifs , dans la septième génération avant le déluge : mais puisque Seth , plus ancien encore que lui , avait laissé des livres aux Hébreux , ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'Énoch. Voici donc ce qu'Énoch écrivit selon eux.

« Le nombre des hommes s'étant prodigieusement
 » accru , ils eurent de très-belles filles ; les anges , les
 » brillans , Egregori , en devinrent amoureux , &
 » furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'ani-
 » mèrent entre eux , ils se dirent : Choisissons-nous
 » des femmes parmi les filles des hommes de la terre.
 » Semiaxas leur prince dit : Je crains que vous n'osiez
 » pas accomplir un tel dessein , & que je ne demeure
 » seul chargé du crime. Tous répondirent : Faisons
 » serment d'exécuter notre dessein , & dévouons-nous
 » à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc

» par serment , & firent des imprécations. Ils étaient
» au nombre de deux cents. Ils partirent ensemble du
» temps de Jared , & allèrent sur la montagne appelée
» *Hermonim* à cause de leur serment. Voici les noms
» des principaux ; *Semiaxas* , *Atarculph* , *Araciel* ,
» *Chobabiel* , *Hofampfich* , *Zaciel* , *Parmar* , *Thaufael* ,
» *Samiel* , *Tiriel* , *Sumiel*.

« Eux & les autres prirent des femmes l'an onze
» cent soixante & dix de la création du monde. De
» ce commerce naquirent trois genres d'hommes , les
» géans , *Nephilim* , &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions , point de maximes ; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : « Or , en ce temps , il y avait
» des géans sur la terre ; car les enfans de Dieu ayant
» eu commerce avec les filles des hommes , elles en-
» fantèrent les puissances du siècle ».

Le livre d'Énoch & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes , & sur la race des géans qui en naquit : mais ni cet Énoch , ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des anges contre Dieu , ni de leur défaite , ni de leur chute dans l'enfer , ni de leur haine contre le genre humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement qu'avant la captivité de

Babylone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à Manué, père de Samson, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à Abraham, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : « Je viendrai vous voir, si Dieu me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils ».

Dom Calmet trouve un très-grand rapport entre cette histoire & la fable qu'Ovide raconte dans ses *Fastes*, de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui ayant soupé chez le vieillard Irié, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pîsèrent sur le cuir du veau qu'Irié leur avait servi, & ordonnèrent à Irié d'enfouir sous terre & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois Irié découvrit son cuir, il y trouva un enfant qu'on appela Orion, & qui est actuellement dans le ciel. Calmet dit même que les termes dont se servirent les anges avec Abraham, peuvent se traduire ainsi : « Il naîtra un fils de votre veau ».

Quoi qu'il en soit, les anges ne dirent point leur nom à Abraham ; ils ne le dirent pas même à Moïse ; & nous ne voyons le nom de Raphaël que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges sont pris évidemment des Chaldéens & des Perses. Raphaël, Gabriel, Uriel, &c. sont persans & babyloniens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'Israël qui ne soit chaldéen. Le savant juif Philon le dit expressément dans le récit de la députation vers Caligula.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir si les Grecs & les Romains admirent des anges ?

ILs avaient assez de dieux & de demi-dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. Mercure faisait les commissions de Jupiter, Iris celles de Junon ; cependant ils admirent encore des génies , des démons. La doctrine des anges - gardiens fut mise en vers par Hésiode , contemporain d'Homère. Voici comme il s'explique dans le poème *des travaux & des jours*.

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu , la fatigue ignorée ;

Les dieux prodiguaient tout : les humains satisfaits

Ne se disputant rien , forcés de vivre en paix ,

N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.

La mort, l'affreuse mort , si terrible aux coupables ,

N'était qu'un doux passage , en ce séjour mortel ,

Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.

Les hommes de ces temps sont nos heureux génies ,

Nos démons fortunés , les soutiens de nos vies ;

Ils veillent près de nous , ils voudraient de nos cœurs

Écarter , s'il se peut , le crime & les douleurs , &c.

Plus on fouille dans l'antiquité , plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs , qui ont si long-temps passé pour inventeurs , avaient imité l'Égypte , qui avait copié les Chaldéens , qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens , qu'Hésiode avait si bien chantée , fut ensuite sophistiquée dans les écoles ; c'est tout ce

qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie , comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate , comme on fait , avait un bon ange : mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison pour dire aux gens , par demande & par réponse , que le père & la mère , le précepteur & le petit garçon , sont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors son protégé de la ciguë.

On ne connaît de Marcus Brutus que son mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippe.

S E C T I O N I I.

LA doctrine des anges est une des plus anciennes du monde , elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'est pas étrange. Il faut de la philosophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel : il ne faut que de l'imagination & de la faiblesse pour inventer des êtres supérieurs à nous , qui nous protègent ou qui nous persécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Égyptiens eussent aucune notion de ces êtres célestes , revêtus d'un corps éthéré , & ministres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèse ; mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déjà puissante ; & ce ne fut

fût même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après Moïse, que les Juifs apprirent les noms de Gabriel, de Raphaël, Michaël, Uriel, &c. qu'on donnait aux anges. C'est une chose très-singulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'Adam, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque de l'existence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente ; c'est que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone ; c'est alors qu'il commence à être question d'Asmodée, que Raphaël alla enchaîner dans la haute Égypte ; c'est alors que les Juifs entendent parler de Satan. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de Job, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que Satan était un génie qui avait fait la guerre aux Dives & aux Péris, c'est-à-dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens, que les mauvais anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté Eve sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'Isaïe (dans son chapitre XIV), avait cette allégorie en vue quand il dit : *Quomodo*

Quest. sur l'Encycl. Tome I.

Z

cecidiſti de cælo , Lucifer , qui manè oriebaris ?

« Comment as-tu tombé du ciel , aſtre de lumière ,
« qui te lévais au matin » ?

C'eſt même ce verſet latin , traduit d'Iſaïe , qui a
procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas ſongé
que *Lucifer* ſignifie celui qui répand la lumière. On a
encore moins réfléchi aux paroles d'Iſaïe. Il parle du
roi de Babylone détrôné , & par une figure commune ,
il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux , aſtre
éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'Iſaïe ait voulu établir
par ce trait de rhétorique la doctrine des anges pré-
cipités dans l'enfer : auſſi ce ne fut guère que dans
le temps de la primitive Eglise chrétienne , que les
pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette
doctrine , pour ſauver ce qu'il y avait d'incroyable
dans l'hiſtoire d'un ſerpent qui ſéduiſit la mère des
hommes , & qui , condamné pour cette mauvaiſe
action à marcher ſur le ventre , a depuis été l'ennemi
de l'homme , qui tâche toujours de l'écraser , tandis
que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des ſubſ-
tances céleſtes , précipitées dans l'abyme , qui en
ſorrent pour perſécuter le genre humain , ont paru
quelque choſe de plus ſublime.

On ne peut prouver par aucun raifonnement que
ces puiffances céleſtes & infernales exiſtent ; mais auſſi
on ne ſaurait prouver qu'elles n'exiſtent pas. Il n'y a
certainement aucune contradiction à reconnaître des
ſubſtances bienſaiſantes & malignes , qui ne ſoient ni
de la nature de Dieu ni de la nature des hommes ;

mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les anges qui présidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les dieux d'Homère, des êtres célestes subordonnés à un être suprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'Homère. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus sous le nom de *Denis l'aréopagite*, & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies ; la première des *séraphins*, des *chérubins* & des *trônes* ; la seconde des *dominations*, des *vertus* & des *puissances* ; la troisième des *principautés*, des *archanges*, & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

S E C T I O N I I I.

ANGE, en grec *envoyé* ; on n'en fera guère plus instruit quand on saura que les Perses avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Démonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la divinité & nous ; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres

par des messagers , donc la Divinité envoie aussi ses courriers ; Mercure , Iris , étaient des courriers , des messagers.

Les Hébreux , ce seul peuple conduit par la Divinité même , ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens , quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; Michel & Gabriel sont nommés pour la première fois par Daniel , esclave chez ces peuples. Le juif Tobie , qui vivait à Ninive , connut l'ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif Gabaël.

Dans les lois des juifs , c'est - à - dire dans le Lévitique & le Deutéronome , il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des anges , à plus forte raison de leur culte ; aussi les saducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les histoires des Juifs il en est beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels ; ils avaient des ailes au dos , comme les gentils feignirent que Mercure en avait aux talons ; quelquefois ils cachaient leurs ailes sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps , puisqu'ils buvaient & mangeaient , & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les anges qui allèrent chez Loth ?

L'ancienne tradition juive , selon Ben Maimon , admet dix degrés , dix ordres d'anges. 1. Les *chaïos aodesh* , purs , saints. 2. Les *ofamin* , rapides. 3. Les *oralim* , les forts. 4. Les *chasmalim* , les flammes.

5. Les *seraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, messagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'histoire de la chute des anges ne se trouve point dans les livres de Moïse ; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du prophète Isaïe, qui apostrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'est devenu l'exacteur des tributs ! les sapins & les cèdres se réjouissent de sa chute ; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin ? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer* ; & ensuite par un sens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel ; & enfin ce nom qui signifie *phosphore* & *aurore*, est devenu le nom du diable.

La religion chrétienne est fondée sur la chute des anges. Ceux qui se révoltèrent furent précipités des sphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve, sous la figure d'un serpent, & damna le genre humain. Jésus vint racheter le genre humain, & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne se trouve que dans le livre apocryphe d'Énoch, & encore y est-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

S. Augustin, dans sa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape Grégoire I a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes , l'une de bœuf & l'autre d'aigle , avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante , ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens , ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

S. Thomas , à la question CVIII, article 2 , dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les chérubins & les séraphins , parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome , nous consacra mes cette opinion , en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange , dont l'un l'assiste , & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à la mort ; mais on ne fait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un autre , ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de S. Thomas.

On ne fait pas précisément où les anges se tiennent , si c'est dans l'air , dans le vide , dans les planètes ; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

A N N A L E S.

QUE de peuples ont subsisté long-temps & subsistent encore sans annales ! Il n'y en avait dans l'Amérique entière , c'est-à-dire , dans la moitié de notre globe , qu'au Mexique & au Pérou , encore n'étaient-elles

pas fort anciennes. Et des cordelistes nouées ne sont pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois-quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales; & encore aujourd'hui chez les nations les plus savantes, chez celles même qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jusqu'à présent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaissent le nom d'un bisaïeul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands évènements se transmettent des pères aux enfans & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliothèques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent : on bâtit, on plante, on sème, on recueille, comme on faisait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée

dans la lecture. Cela prouve que le genre humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, persanes, ni de celles des Latins & des Étrusques. Les seules annales un peu antiques sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques (1).

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'histoire vagues & décousus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que Sanchoniathon, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on place Moïse (2), ait composé des annales. Il aura probablement borné

(1) Voyez *Histoire*.

(2) On a dit que si Sanchoniathon avoit vécu du temps de Moïse, ou après lui, l'évêque de Césarée Eusèbe, qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de Moïse & des prodiges épouvantables qui avoient étonné la nature. Sanchoniathon n'aurait pas manqué d'en parler; Eusèbe aurait fait valoir son témoignage; il aurait prouvé l'existence de Moïse par l'aveu authentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. Eusèbe ne cite jamais Sanchoniathon sur les actions de Moïse. Donc Sanchoniathon avoit écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

ses recherches à sa cosmogonie, comme fit depuis Hésiode en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous instruire, & non pour enseigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que Sanchoniathon cite les livres de l'égyptien Thot, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, Sanchoniathon écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'aventure de Joseph en Égypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif Joseph au premier ministère d'Égypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de Thot furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que Sanchoniathon ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement si du temps de Thot on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si Thot écrivit des annales ou seulement une cosmogonie ?

Si il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de Thot ?

Si la basse Égypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Chaldéens avaient déjà enseigné les arts aux Égyptiens, & si les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur : « Il faut que cet homme-là soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande ».

A N N A T E S.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu-à-peu en possession ; l'équité, l'intérêt public

Jetten des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité; & l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres & les archidiaques établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape Alexandre V renonça expressément aux annates; Charles VII les condamna par un édit du mois d'avril 1418: le concile de Basse les déclara simoniaques; & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec Léon X, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors Jacques Capelle, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière, réclamaient contre cette exaction; & Henri II, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de Charles VII, par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par Charles IX aux états d'Orléans en 1560. « Par » avis de notre conseil, & suivant les décrets des » saints conciles, anciennes ordonnances de nos

» prédécesseurs rois , & arrêts de nos cours de parle-
 » ment ; ordonnons que tout transport d'or & d'argent
 » hors de notre royaume , & paiement de deniers, sous
 » couleur d'*annates* , vacant & autrement , cesseront ,
 » à peine de quadruple contre les contrevenans. »

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation , sembla devoir être irrévocable : mais deux ans après , le même prince , subjugué par la cour de Rome alors puissante , rétablit ce que la nation entière & lui-même avait abrogé.

Henri IV , qui ne craignait aucun danger , mais qui craignait Rome , confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres jurifconsultes , Dumoulin , Lannoy & Duaren , ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si , à défaut de les payer , le pape refuse des bulles , Duaren conseille à l'Eglise gallicane d'imiter celle d'Espagne , qui , dans le douzième concile de Tolède , chargea l'archevêque de cette ville de donner , sur le refus du pape , des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français , consacrée par l'article 14 de nos libertés (1) , que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices , qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières , si nous conservons toujours nos abus ?

(1) Voyez *Libertés* ; mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

Le calcul des sommes qu'on a payées & que l'on paie encore au pape est effrayant. Le procureur-général Jean de Saint-Romain a remarqué que du temps de Pie II, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avoit payé pareille somme à la cour de Rome; que vers le même temps on avoit encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus; que pour chaque curé il y avoit eu au moins une grace expectative qui étoit vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de dispenses dont le calcul montoit à deux millions d'écus. Le procureur-général de Saint-Romain vivoit du temps de Louis XI. Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres États ont donné. Jugez si la république romaine, au temps de Lucullus, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général de Saint-Romain se soit trompé de moitié, ce qui est bien difficile, ne reste-t-il pas encore une somme assez considérable pour qu'on soit en droit de compter avec la chambre apostolique, & de lui demander une restitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apostolique ?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant , mais pas plus étonnant que les autres , ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de Saturne , qui l'éclaire & qui en est éclairé , soit par la faible réflexion des rayons solaires , soit par quelque cause inconnue , était autrefois une mer , à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe (1). Cette mer , selon lui , s'est endurcie ; elle est devenue terre ou rocher ; elle gravitait jadis vers deux centres , & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez , mon rêveur ! comme vous métamorphosez l'eau en rocher ! Ovide n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature ! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles ! ô fureur des systèmes ! ô folies de l'esprit humain ! Si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie , c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule ; sans quoi les autres nations seraient en droit de dire ? Voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples ! Huyghens découvrit l'anneau de Saturne , il en calcula les apparences. Hook & Flanstead les ont calculées comme lui. Un français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire , & ce français n'est pas Cirano de Bergerac.

(1) Maupertuis.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Avez-vous quelquefois vu dans un village Pierre Aoudri, & sa femme Péronelle, vouloir précéder leurs voisins à la procession ? « Nos grands-pères, » disent-ils, sonnaient les cloches avant que ceux qui » nous coudoyent aujourd'hui fussent seulement propriétaires d'une étable ».

La vanité de Pierre Aoudri, de sa femme & de ses voisins n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent : la querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. Pierre Aoudri se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi César descendait d'un héros & de la déesse Vénus. Telle est l'histoire des nations ; telle est, à peu de chose près, la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en est visiblement un reste. Des espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tarrares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* on

fait aisément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visiblement la Guadiana , qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui est en Catalogne, est incontestablement l'Euphrate , dont *E* est la lettre initiale.

Mais un écossois survient qui *démontre* à son tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois , dit un homme versé dans l'histoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur , entre des montagnes couvertes de bois. Et on soupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de Phaëton fait assez voir que tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le soufre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin , du Danube, du Gange, du Nil , & du grand fleuve Jaune, ne sont que du soufre , du nitre & de l'huile de gaïac , qui n'attendent que le moment de l'explosion pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le sable sur lequel nous marchons est une preuve évidente que l'univers a été vitrifié , & que notre globe n'est réellement qu'une boule de verre , ainsi que nos idées.

Mais si le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer , dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans

dans nos climats (1), a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai que des savans qui n'ont jamais été en Suisse, y ont trouvé un gros vaisseau, avec tous ses agrès, pétrifié sur le mont Saint - Gothard (2), ou au fond d'un précipice, on ne fait pas bien où; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons, *quod erat demonstrandum*.

Pour descendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il est vrai, s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de Camille. D'autres brigands des Gaules avaient passé, dit-on, par l'Ilirie, pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur sang contre du pain, & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent sans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cénis, comme fit depuis Annibal, pour aller voler les garde-robes des sénateurs romains, qui avaient alors pour tous

(1) Voyez les articles MER & MONTAGNE.

(2) Voyez Telliamed & tous les systèmes forgés sur cette belle découverte.

meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommereaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'empire romain.

Et par qui encore est-on très-faiblement instruit de ces émigrations? c'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hasard; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens, ne savaient alors, eux & leurs bardes (1), ni lire, ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de César, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un Clodivic, avaient auparavant subjugué la terre entière & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est démontrée, je me rends; il serait fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

(1) Bardes, *bardi*; *recitantes carmina bardi*, c'étaient les poètes, les philosophes des Welches.

S E C T I O N I I.

De l'antiquité des usages.

Q U I étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous, ou des Égyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui de chêne? Qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aisé de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler

quelques brins de bois résineux , quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence , les usages que la nature n'enseigne point , en quel lieu , quand , où , pourquoi les a-t-on inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à son fils un bout du prépuce , ni qu'un chinois & un persan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps , dans différentes contrées , l'idée d'égorger leur fils pour plaire à Dieu. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses , ou ridicules ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir , si on peut , le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment savoir si Jéhud en Phénicie fut l'inventeur des sacrifices de sang humain , en immolant son fils ?

Comment s'assurer que Lycaon mangea le premier de la chair humaine , quand on ne sait pas qui s'avisa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine , qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins (1). La seconde est celle des thesmophories

(1) Voyez AGRICULTURE.

d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires, joindre le frein des lois à l'art qui est la source de toutes les richesses, rien n'est plus sage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de Saturne était celle du temps; il avait quatre ailes: le temps va vite. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie, & l'année commencée. Les Grecs disaient qu'il avait dévoré son père, & qu'il dévorait ses enfans; il n'y a point d'allégorie plus sensible; le temps dévore le passé & le présent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications d'une fête si universelle, si gaie & si connue? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste; ou du moins si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire & boire. Si on pleure Adoni ou Adonai, que nous nommons Adonis, il ressuscite bientôt, & on se réjouit. Il en

est de même aux fêtes d'Isis, & d'Osiris, & d'Horus. Les Grecs en font autant pour Cérès, & pour Proserpine. On célébrait avec gaîté la mort du serpent Python. Jour de fête & jour de joie était la même chose. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de Bacchus.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. Castor & Pollux n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple dansait. Hercule n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait Hercule & son hydre.

S E C T I O N I I I .

Fêtes instituées sur des chimères.

JE ne fais s'il y eut dans toute l'antiquité une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les scolastes qui vous disent magistralement : voilà une ancienne hymne à

l'honneur d'Apollon qui visita Claros ; donc Apollon est venu à Claros. On a bâti une chapelle à Persée ; donc il a délivré Andromède. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'Andromède.

Eh , que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle est , un temps inconnu , un temps perdu , un temps d'allégories & de mensonges , un temps méprisé par les sages , & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'Épicure.

Il y avait par-tout des jours de pénitence , des jours d'expiation dans les temples ; mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement ; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain ; coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres ; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille : c'était une cérémonie publique , mais certainement ce n'était pas une fête.

S E C T I O N I V.

De l'antiquité des fêtes , qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds , des creuseurs d'antiquités , qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans , si le génie pouvait le savoir , ont prétendu que les hommes , réduits à un très-petit

nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait effuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. « Toute fête, disent-ils, fut un jour d'hor-
 » reur, institué pour faire souvenir les hommes que
 » leurs pères avaient été détruits par les feux échap-
 » pés des volcans, par des rochers tombés des mon-
 » tagnes, par l'irruption des mers, par les dents &
 » les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la
 » peste & les guerres ».

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous Charles II. Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la Saint-Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de Coligni ; on imprima dans Paris : *Passio domini nostri Gaspari Colignii secundum Bartholomæum*.

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtres & ses odalisques dans des fallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers ? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisait-on quand la maréchale d'Ancre était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs ; quand le maréchal de Marillac était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier

signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de Richelieu ; quand un lieutenant-général des armées , un étranger qui avait versé son sang pour l'État , condamné par les cris de ses ennemis acharnés , allait sur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans , plein de candeur , de courage & de modestie , mais très-imprudent , était conduit au plus affreux des supplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme , ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps , par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil , & les alouettes des plumes.

S E C T I O N V.

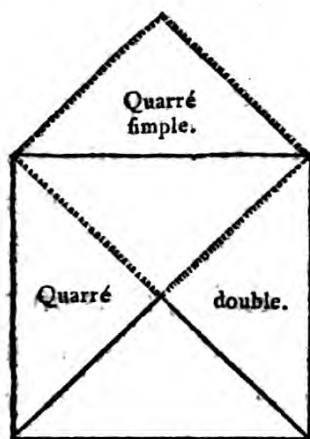
De l'origine des arts.

QUOI ! nous voudrions savoir quelle était précisément la théologie de Thot , de Zerdust , de Sancho-niathon , des premiers brachmanes ; & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tisserand , le premier maçon , le premier forgeron , ont été , sans doute , de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve , ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois , n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés , & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes

à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il fallut que Pythagore, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire un équerre qui fût parfaitement juste (1). Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (2) avoir été connu long-temps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur Cam-hi. Il y avait long-temps qu'avant Platon les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



Archytas & Ératosthènes inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la

(1) Vitruve, liv. IX.

(2) *Essai sur les Mœurs, &c.* tom. I.

géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré Archimède.

Cet Archimède trouva la manière de supputer au juste combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La fripponnerie exista long-temps avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre, & correspondant juste aux quatre points cardinaux, font voir assez que la géométrie était connue en Égypte de temps immémorial ; & cependant il est prouvé que l'Égypte est un pays tout nouveau.

Sans la philosophie nous ne serions guère au-dessus des animaux qui se creusent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-dessus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Espagne, dit qu'encore de son temps les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le temps de Vitruve ? celui d'Auguste. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre César.

Le même Vitruve nous apprend que, dans l'opulente & ingénieuse Marseille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre grasse pétrie avec de la paille.

Il nous instruit que les Phrygiens se creusaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la fosse, & les assemblaient en pointe ; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins sont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troie bâtie par les dieux, & du magnifique palais de Priam.

*Apparet domus intus, & atria longa patefcunt :
Apparent Priami & veterum penetralia regum.*

Mais aussi le peuple n'est pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Versailles.

De plus, l'industrie tombe & se relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui un trirème ; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pied de haut d'une seule pièce ; mais nos méridiennes sont plus justes.

Le biffus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le biffus.

Le capitole était admirable ; l'église de Saint Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de Rameau vaut probablement celle de Timothée; & il n'est point de tableau présenté dans Paris, au salon d'Apollon, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculaneum (1).

ANTI-TRINITAIRES.

CE sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent Jésus comme sauveur & médiateur; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce qu'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine, dont la seconde est engendrée par la première, & la troisième procède des deux autres;

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture;

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables;

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'Éternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le Saint-Esprit, c'est introduire dans l'église de Jésus-Christ l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse, puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme;

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a

(1) Voyez ANCIENS & MODERNES.

382 ANTI-TRINITAIRES.

qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *personnes*, chacune desquelles est véritablement Dieu ;

Que cette distinction, un en essence, & trois en personnes, n'a jamais été dans l'Écriture ;

Qu'elle est manifestement fautive, puisqu'il est certain qu'il n'y a pas moins d'*essences* que de *personnes*, & de *personnes* que d'*essences* ;

Que les trois personnes de la Trinité sont ou trois substances différentes, ou des accidens de l'essence divine, ou cette essence même sans distinction ;

Que dans le premier cas, on fait trois dieux ;

Que dans le second, on fait Dieu composé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes ;

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi ;

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose ;

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en Dieu, sans diviser sa substance, & par conséquent sans la multiplier ;

Que Saint Augustin lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce père qui, en effet, est très-singulier. « Quand on demande, dit-il, « ce que c'est que les *trois*, le langage des hommes » se trouve court, & l'on manque de termes pour » les exprimer : on a pourtant dit *trois personnes*, » non pas pour dire quelque chose, mais parce qu'il » faut parler & ne pas demeurer muet ». *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* De Trinit. Aug. V, chap. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière ;

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *personne*, ils ne l'expliquent qu'en disant que c'est une certaine distinction incompréhensible, qui fait que l'on distingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils & un Saint Esprit ;

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'est pas plus satisfaisante ; puisqu'elle se réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhensibles qui sont entre les trois personnes de la Trinité ;

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la question entre les orthodoxes & eux, consiste à savoir s'il y a en Dieu trois distinctions dont on n'a aucune idée, & entre lesquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il serait plus sage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion

384 ANTI-TRINITAIRES.

tous les termes qui ne sont pas dans l'Écriture, comme ceux de *Trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique & personnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui, étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplètes.

(Tiré en grande partie de l'article Unitaires, de l'Encyclopédie).

Ajoutons à cet article ce que dit dom Calmet dans sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'évangéliste « Il y en a trois qui donnent témoignage en » terre, l'esprit, l'eau & le sang; & ces trois sont un. » Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le » Père, le Verbe & l'Esprit; & ces trois sont un ». Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que Saint Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les anti-trinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne fait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croient (1).

(1) Voyez TRINITÉ.

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Égyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient Isis & Osiris; on sculpta Bel à Babyne, Hercule à Tyr, Brama dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point Dieu en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Être. Les Arabes sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à Dieu dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin; & si Salomon mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il ne fit sculpter à Tyr; mais tous les Juifs ont parlé de Dieu comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de Dieu un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent, il se fait entendre à Moïse dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, Dieu est toujours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre XII, un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à Mahomet par

386 ANTHROPOPHAGES.

l'ange Gabriel, comme les rois signifient leurs ordres pas les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique Dieu soit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

On a toujours peint Dieu avec une grande barbe dans l'Eglise grecque & dans la latine (1).

ANTHROPOPHAGES.

SECTION PREMIÈRE.

Nous avons parlé de l'amour (2). Il est dur de passer de gens qui se baissent à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. Juvénal rapporte que chez les Égyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les lois, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un oui-dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux; il était alors en Égypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Sagontins qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725, on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir;

(1) Voyez à l'article *Emblème* les vers d'Orphée & de Xenophanes.

(2) Voyez l'article *Amour*.

il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins; & pour la plus vile récompense, nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes: ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été: toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler

388 ANTHROPOPHAGES.

des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés ; presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathème ; c'était un véritable sacrifice ; & il est ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées ; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger ; on les en menace seulement : Moïse, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'observent pas ses cérémonies, non-seulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il est vrai que, du temps d'Ezéchiël, les Juifs devaient être dans l'usage de manger de la chair humaine, car il leur prédit au chapitre XXXIX (1), que Dieu leur fera manger non-seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages ? C'eût été la seule chose qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

(1) Voyez la note (1) section II.

SECTION II.

On lit dans l'*Esprit sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, ce passage singulier :

« Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient des victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons, & quelques autres peuplades, mangeaient des captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiiliens & les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une substance assurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'Ancre, & le peuple de la Haye manger le cœur du grand pensionnaire de Witt, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère, ait duré chez les sauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayions, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. Le prophète Ézéchiél, suivant quelques commentateurs (1), promet aux

(1) Ezéchiél, ch. XXXIX.

» Hébreux, de la part de Dieu (1), que, s'ils se
 » défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à

(1) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'Ézéchiél, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son temps, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers ; car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le sont pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue :

« Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes
 » des champs, assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime
 » que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous
 » buviez le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le
 » sang des princes de la terre, & des bœufs, & des agneaux, & des
 » boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras ».

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes.
 » Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier,
 » & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire
 » dans les nations, &c. ».

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table*.
 » Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier. » Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux ; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Écriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18, & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots : « je mettrai
 » ma gloire dans les nations », ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux ; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute ; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier.

» Marco Paolo ou Marc Paul dit que, de son temps, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

» Comment des peuples, toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable las Casas, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. Dampierre assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui de peuplades où cette horrible coutume soit en usage ».

Améric Vespucce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte Juvénal

392 ANTHROPOPHAGES.

dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin, en Égypte, d'une pareille abomination sous le consulat de Junius; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo : on se battit, & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiniens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite Charlevoix, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite Brebeuf raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons, ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier, baptisé par le père Brebeuf sous le nom de Joseph, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père Brebeuf (1).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les Iroquois. On ne peut

(1) Voyez la lettre de Brebœuf, & l'histoire de Charlevoix, tome I, pages 327 & suivantes.

donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécration coutume soit de la plus haute antiquité , puisque nous voyons dans la sainte Écriture , que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans , s'ils n'obéissent pas à leurs lois. Il est dit aux Juifs (1) : « Que non-seulement ils auront la gale ,
 » que leurs femmes s'abandonneront à d'autres , mais
 » qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils dans l'an-
 » goisse & la dévastation ; qu'ils se disputeront leurs
 » enfans pour s'en nourrir ; que le mari ne voudra
 » pas donner à sa femme un morceau de son fils , parce
 » qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour lui ».

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut composé qu'après le siège mis devant Samarie par Benadad ; siège pendant lequel il est dit au quatrième livre des Rois , que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques , en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce siège de Samarie , ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y est dit (2) que le roi d'Israël , en passant par le mur ou sur le mur de Samarie , une femme lui dit : « Sauvez-moi , seigneur roi » ; il lui répondit : « Ton Dieu ne te sauvera pas ; comment pourrais-je te sauver ? serait-ce de l'aire ou du pressoir » ? & le roi ajouta : « Que veux-tu » ? & elle

(1) Deutéronome , chap. XXVIII , v. 53.

(2) Chap. VI , v. 26 & suivans.

répondit : « O-roi , voici une femme qui m'a dit , don-
 » nez-moi votre fils , nous le mangerons aujourd'hui ,
 » & demain nous mangerons le mien. Nous avons
 » donc fait cuire mon fils , & nous l'avons mangé ;
 » je lui ai dit aujourd'hui , donnez-moi votre fils afin
 » que nous le mangions , & elle a caché son fils ».

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisem-
 blable que le roi Benadad assiégeant Samarie , le roi
 Joram ait passé tranquillement par le mur ou sur le
 mur , pour y juger des causes entre des Samaritains.
 Il est encore moins vraisemblable que deux femmes
 ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux
 jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au
 moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent ,
 on doit croire que les pères & les mères mangèrent
 leurs enfans au siège de Samarie , comme il est prédit
 expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siège de Jérusalem
 par Nabuchodonosor (1) ; elle est encore prédite par
 Ezéchiel (2).

Jérémie s'écrie dans ses lamentations (3) : « Quoi
 » donc , les femmes mangeront-elles leurs petits enfans
 » qui ne sont pas plus grands que la main » ? Et dans
 un autre endroit (4) : « Les mères compatissantes ont
 » cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés ».
 On peut encore citer ces paroles de Baruch ; « l'homme
 » a mangé la chair de son fils & de sa fille ».

(1) Liv. IV des Rois ,
 ch. XXV, v. 3.

(2) Ezéchiel , ch. IV , v. 10.

(3) Lament. ch. II, v. 20.

(4) Ch. IV, v. 10.

Cette horreur est répétée si souvent , qu'il faut bien qu'elle soit vraie (1) ; enfin on connaît l'histoire rapportée dans Joseph , de cette femme qui se nourrit de la chair de son fils lorsque Titus assiégeait Jérusalem.

Le livre attribué à Énoch , cité par S. Jude , dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes , furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à S. Clément, S. Pierre , qu'on fait parler , dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuèrent de sang humain , & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta , ajoute l'auteur , des maladies jusqu'alors inconnues ; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre ; & ce fut alors que Dieu se résolut à noyer le genre humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des anthropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à S. Pierre , dans l'homélie de S. Clément , a un rapport sensible à la fable de Licaon , qui est une des plus anciennes de la Grèce , & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide.

La *Relation des Indes & de la Chine* , faite au huitième siècle , par deux arabes , & traduite par l'abbé Renaudot , n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen ; il s'en faut beaucoup : mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent , sur-tout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs

(1) Liv. VII , chap. VIII.

qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes , il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles , Ramni. Le géographe de Nubie les nomme Rammi, ainsi que la *Bibliothèque orientale d'Herbelot*.

Marc Paul , qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes , dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque Navarette , qui a voyagé depuis dans ces mers confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen , es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine , & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu , des Cafres , & de plusieurs peuples de l'Afrique. Marc Paul , que nous venons déjà de citer , dit que chez quelques hordes tartares , quand un criminel avait été condamné à mort , on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume , che quando alcuno e giudicato a morte , lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que Marc Paul avance de quelques tartares , « qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués ». Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises , qu'on ne peut la croire. Le père Parennin

l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître Jules César (1). Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé Critognat, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; Critognat, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de Montaigne. Il parle

(1) Bell. Gall. Liv. VII.

398 ANTHROPOPHAGES.

de ce que lui ont dit les compagnons de Villegagnon , qui revenaient du Brésil , & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brâsiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre ; mais lisez ce qu'il ajoute (1). « Où » est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à » le faire rôtir par le menu , & le faire meurtrir aux » chiens & pourceaux , comme nous avons vu de » fraîche mémoire , non entre ennemis anciens , » mais entre voisins & concitoyens ; & , qui pis est , » sous prétexte de piété & de religion » ? Quelles cérémonies pour un philosophe tel que Montaigne ! Si Anacréon & Tibulle étaient nés iroquois , ils auraient donc mangé des hommes ?... Hélas !

SECTION III.

EN bien , voilà deux anglais qui ont fait le voyage du tour du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande est une île plus grande que l'Europe , & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres , ainsi que dans la nouvelle Zelande. D'où provient cette race , supposé qu'elle existe ? Descend-elle des anciens Égyptiens , des anciens peuples de l'Éthiopie , des Africains , des Indiens , ou des vautours , ou des loups ? Quelle distance des Marc-Aurèle , des Épiète , aux anthropophages de la nouvelle Zélande ! cependant ce sont les mêmes organes , les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine ; il est bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de S. Jérôme dans une de

(1) Liv. I , ch. XXX.

lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus , quùm
 è adolescentulus in Galliâ viderim Scotos gentem
 tannicam humanis vesci carnibus , & quùm per silvas
 rcorum greges pecudumque reperiant , tamen pasto-
 m nates & sæminarum papillas solere abscindere , &
 is solas ciborum delicias arbitrari !* « Que vous
 dirai-je des autres nations , puisque moi-même ,
 étant encore jeune , j'ai vu des écolais dans la
 Gaule , qui , pouvant se nourrir de porc & d'autres
 animaux dans les forêts , aimaient mieux couper
 les fesses des jeunes garçons , & les tetons des jeunes
 filles ! C'étaient pour eux les mets les plus friands ».

Peloutier , qui a recherché tout ce qui pouvait faire
 le plus d'honneur aux Celtes , n'a pas manqué de
 contredire S. Jérôme , & de lui soutenir qu'on s'était
 moqué de lui. Mais Jérôme parle très-sérieusement ;
 il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre
 un père de l'Église sur ce qu'il a entendu dire ; mais
 sur ce qu'il a vu de ses yeux , cela est bien fort. Quoi
 qu'il en soit , le plus sûr est de se défier de tout , &
 de ce qu'on a vu soi-même.

Encore un mot sur l'anthropophagie. On trouve
 dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes
 gens , ces paroles ou à peu-près :

Du temps de Cromwell une chandelière de Dublin
 vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse
 d'anglais. Au bout de quelque temps un de ses cha-
 lans se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si
 bonne. Monsieur , lui dit-elle , c'est que les anglais
 nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable , ou ceux qui assassinaient des anglais , ou la pauvre femme qui faisait de la chandelle avec leur suif ? Je demande encore quel est le plus grand crime , ou de faire cuire un anglais pour son dîner , ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper ? Le grand mal , ce me semble , est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti ou de chandelle ; un honnête homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.

A P I S (1).

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme dieu , comme symbole ou comme bœuf ? Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu , les sages un simple symbole , & que le sot peuple adorait le bœuf. Cambyse fit-il bien , quand il eut conquis l'Égypte , de tuer ce bœuf de sa main ? pourquoi non ? il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche , sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. On a fort vanté les Égyptiens. Je ne connais guère de peuple plus misérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils esclaves. Je consens que dans les temps presque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les temps de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine , par les Assyriens , par les Grecs , par les Romains , par les Arabes , par les Mammelucs ,

(1) Voyez BŒUF.

par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-avisés que les Égyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion ; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides, mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Égyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

A P O C A L Y P S E.

SECTION PREMIÈRE.

JUSTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre Jean l'évangéliste : dans son dialogue avec Triphon, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. « Il y a eu, dit-il, parmi nous

» un certain personnage nommé Jean , l'un des douze
 » apôtres de Jésus ; il a prédit que les fidèles passeront
 » mille ans dans Jérusalem ».

Ce fut une opinion long - temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Égyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire , chez Virgile , étaient exercées pendant ce même espace de temps , & *mille per annos*. La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes , en mémoire des douze apôtres ; sa forme devait être quarrée , sa longueur , sa largeur & sa hauteur , devaient être de douze mille stades , c'est-à-dire , cinq cents lieues , de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage : mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si Justin est le premier qui attribua l'Apocalypse à S. Jean , quelques personnes ont récusé son témoignage , attendu que dans ce même dialogue avec le juif Triphon il dit que , selon le récit des apôtres , Jésus-Christ , en descendant dans le Jourdain , fit bouillir les eaux de ce fleuve , & les enflamma ; ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même S. Justin cite avec confiance les oracles des sibylles ; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Égypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de

ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur ait y être renfermé.

S. Irénée, qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que S. Jean avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à Irénée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre anges, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement une démonstration. Il faut avouer que la manière dont Irénée démontre vaut bien celle dont Justin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ses *Eleſta* que d'une Apocalypse de S. Pierre dont on faisait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partisans du règne de mille ans, non-seulement assure que S. Jean a prédit cette résurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jérusalem, mais il prétend que cette Jérusalem commençait déjà à se former dans l'air, que tous les chrétiens de la Palestine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de suite à la fin de la nuit; mais malheureusement la ville disparaissait dès qu'il était jour.

Origène, dans sa préface sur l'évangile de S. Jean, & dans ses homélies, cite les oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les oracles des sibylles. Cependant S. Denys d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisième siècle, dit dans un de ses fragmens, conservés par Eusèbe, que presque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypse comme un livre destitué de raison; que ce livre n'a point été composé par

S. Jean , mais par un nommé Cérinthe , lequel s'était servi d'un grand nom , pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée , tenu en 360 , ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée , qui était une Église à qui l'Apocalypse était adressée , rejetât un trésor destiné pour elle ; & que l'évêque d'Éphèse , qui assistait au concile , rejetât aussi ce livre de S. Jean enterré dans Éphèse.

Il était visible à tous les yeux que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse , & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort , étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans , furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère , dans son *Histoire sacrée* , liv. IX , traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin , après bien des oppositions de concile à concile , l'opinion de Sulpice-Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie , l'Église a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de Saint Jean ; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre ; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne ; les luthériens , les troubles d'Allemagne ; les réformés de France , le règne de Charles IX & la régence de Catherine de Médicis : ils ont tous également raison.

Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse ; mais à tout prendre , les déclamations éloquentes de l'un , & les sublimes découvertes de l'autre , leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

S E C T I O N I I.

A I N S I deux grands hommes , mais d'une grandeur fort différente , ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle : Newton , à qui une pareille étude ne convenait guère ; Bossuet , à qui cette entreprise convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leur commentaire ; & , comme on l'a déjà dit , le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle , & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait de merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes , ayant le poil d'un léopard , les pieds d'un ours , la gueule du lion , la force du dragon ; & il fallait , pour vendre & acheter , avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur Dioclétien , en faisant un acrostiche de son nom. Grotius croyait que c'était Trajan. Un curé de Saint-Sulpice , nommé la Chétardie , connu par d'étranges aventures , prouve que la bête était Julien. Jurieu prouve que la bête est le pape. Un

prédicant a démontré que c'est Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre Guillaume. Il n'est pas aisé de les accorder tous.

Il y a eu de vives disputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. Jurieu prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par-là; & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset : « J'entendis une » voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, » & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix » que j'entendis était comme des harpeurs harpans » sur leurs harpes. » Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus, évêque du Belley, fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; *Apocalypse de Méliton*, parce que Méliton, évêque de Sardes au second siècle, avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de S. Jean; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur : *Vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du Belley suppose dans son Apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendiants, qui vivaient aux dépens des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cent mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé; mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats.

Que parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sûreté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (1), pourvu qu'on aime l'ordre de S. François.

Que les moines ressemblent aux singes (2) : plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

Que (3) le nom de *moine* est devenu si infame & si exécrationnable, qu'il est regardé par les moines mêmes comme une sale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, ou ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

« Représentez-vous (4) le couvent de l'Escurial,
 » ou du mont Cassin, où les cénobites ont toutes sortes
 » de commodités, nécessaires, utiles, délectables,
 » superflues, surabondantes, puisqu'ils ont les cent
 » cinquante mille, les quatre cent mille, les cinq
 » cent mille écus de rente; & jugez si monsieur l'abbé

(1) Pag. 89. (2) Pag. 105. (3) Pag. 101. (4) Pag. 160 & 161.

408 A P O C R Y P H E S.

» a de quoi laisser dormir la méridienne à ceux qui
» voudront.

» D'un autre côté, représentez-vous un artisan, un
» laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras,
» chargé d'une grosse famille, travaillant tous les jours
» en toute saison comme un esclave pour la nourrir
» du pain de douleur & de l'eau des larmes ; & puis,
» faites comparaison de la prééminence de l'une ou
» de l'autre condition en fait de pauvreté ».

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopale*, qui n'a pas besoin de commentaire : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs qui labourent, sèment, & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satire au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. Le Camus se livrait trop à son imagination. S. François de Sales lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.

A P O C R Y P H E S.

Du mot grec qui signifie caché.

O N remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines Écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles

font indubitablement dictées par Dieu même; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les Ptolomées, c'est une vérité reconnue. Joseph l'avoue (1) dans la réponse qu'il fit à Appion, après la mort d'Appion; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire (2) que les livres juifs étant tous divins, nul historien, nul poète étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien Théopompe ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, Dieu le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à Dieu, qui le remit dans son bon sens.

Joseph, au même endroit, rapporte encore qu'un poète nommé Théodecte ayant dit un mot des Juifs, dans ses tragédies, devint aveugle, & que Dieu ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines Écritures, puisqu'il est dit dans le quatrième livre des Rois (3), & dans

(1) Liv. I, chap. IV.

(3) Chap. XXII, v. 8.

(2) Liv. XII, chap. II.

le deuxième des Paralipomènes, que sous le roi Jofias on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hasard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre Helcias ou Helkia.

Les dix tribus qui furent dispersées par Salmanazar, n'ont jamais reparu; & leurs livres, si elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rare & très-défectueux, puisque Esdras fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'est-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sacrés, ils portaient le sceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques & les protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens, & à rejeter,

La prière de Manassé, roi de Juda, qui se trouve dans le quatrième livre des Rois (1);

Le troisième & le quatrième livre des Machabées;

Le quatrième livre d'Esdras; quoiqu'ils soient incontestablement écrits par les Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de Dieu, ainsi que les autres Juifs.

(1) Chap. XXXIV, v. 14.

Les autres livres juifs rejetés par les seuls protestans, & regardés par conséquent comme non inspirés par Dieu même, sont :

La Sageſſe, quoiqu'elle ſoit écrite du même ſtyle que les Proverbes.

L'Eccléſiaſtique, quoique ce ſoit encore le même ſtyle.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils ſoient écrits par un juif, mais ils ne croient pas que ce juif ait été inspiré de Dieu.

Tobie, quoique le fond en ſoit édiſant. Le judicieux & profond Calmet affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par Tobie père, & l'autre par Tobie fils, & qu'un troiſième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune Tobie mourut à l'âge de 99 ans, & que ſes enfans l'enterrent gaiement.

Le même Calmet, à la fin de ſa préface, ſ'exprime ainſi (1) : « Ni cette hiſtoire en elle-même, ni la manière dont elle eſt racontée, ne portent en aucune manière le caractère de fable ou de fiction. S'il fallait rejeter toutes les hiſtoires de l'Écriture où il paraît du merveilleux & de l'extraordinaire (2), où ſerait le livre ſacré que l'on pourrait conſerver... » ?

Judith, quoique Luther lui-même déclare que « ce livre eſt beau, bon, ſaint, utile, & que c'eſt le diſcours d'un ſaint poète & d'un prophète animé du Saint-Eſprit qui nous inſtruit, &c. »

(1) Préface de Tobie.

(2) Luther, dans la préface allemande du livre de Judith.

Il est difficile , à la vérité , de savoir en quel temps se passa l'aventure de Judith , & où était située la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de Judith ; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente , il n'y a plus à disputer.

Baruch , quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophètes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix ; mais ils admettent tout le reste du livre , encore que l'on ne sache pas qui était le roi Assuérus , personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'aventure de Suzanne & des petits enfans dans la fournaise ; mais ils conservent le songe de Nabuchodonosor & son habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïse , livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de Moïse , paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perses donnaient aux anges (1).

C'est là qu'on voit les noms de Zinguiel , Samaël , Tsfakon , Lakah , & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de Moïse paraît postérieur. Il

(1) Voyez ANGE.

reconnu que les Juifs avaient plusieurs vies de Moïse très-anciennes , & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni* , non pas Moïse ; & on prétend que *mo* signifiait l'eau , & *ni* la particule *de*. On le nomma aussi nom général *Melk* ; on lui donna ceux de *Joakim* , *lamofi* , *Thetmofi* , & sur-tout on a cru que c'était le même personnage que Manethon appelle *zarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le savant Gilbert Gaumin , qui possédait une langue parfaitement , les traduisit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés ensuite & dédiés au cardinal de Bérulle. Les exemplaires sont devenus une rareté extrême.

Jamais le rabbinisme , le goût du merveilleux , l'imagination orientale , ne se déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïse.

CENT trente ans après l'établissement des Juifs en Égypte , & soixante ans après la mort du patriarche Joseph , le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Égypte , dans l'autre était un petit enfant , & cet enfant pesait plus que tous les Égyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses *shotim* , ses sages. L'un des sages lui dit : « O roi ! cet enfant est un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les

» enfans des Juifs , vous sauverez par-là votre em-
 » pire , si pourtant on peut s'opposer aux ordres du
 » destin ».

Ce conseil plut à Pharaon ; il fit venir les sages-femmes , & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient..... Il y avait en Égypte un homme nommé Abraham , fils de Keath , mari de Jocabed sœur de son frère. Cette Jocabed lui donna une fille nommée Marie , qui signifie *persécutée* , parce que les Égyptiens descendans de Cham persécutaient les Israélites descendans évidemment de Sem. Jocabed accoucha ensuite d'Aaron , qui signifie *condamné à mort* , parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron & Marie furent préservés par les anges du Seigneur , qui les nourrirent aux champs , & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin Jocabed eut un troisième enfant : ce fut Moïse , qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère. Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant , le fit nourrir , & l'adopta pour son fils , quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après , son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin , sa femme était à sa droite , sa fille était à sa gauche avec le petit Moïse. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. Balaam le magicien , eunuque du roi , se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà , dit-il , cet enfant qui doit un jour vous faire tant de

mal ; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur-le-champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse , lorsque Dieu envoya sur-le-champ son ange Gabriel , déguisé en officier du pharaon , & qui lui dit : Seigneur , il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon , il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis , c'est signe qu'il y entend finesse , & alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon : Moïse ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange Gabriel , par un *léger tour de main* , glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche , & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse rua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïse. Le bourreau le frappa ; mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre ; & envoya l'ange Michel , qui

en trois jours de temps conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de Mécane, roi d'Éthiopie, qui était en guerre avec les Arabes. Mécane le fit son général d'armée, & après la mort de Mécane, Moïse fut élu roi & épousa la veuve. Mais Moïse, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Éthiopie, se plaignit de ce que Moïse ne lui faisait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian, chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Égypte, & il commença par le faire mettre dans un cul de basse fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. Moïse engraisa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre Jéthro voulut marier sa fille : il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de Séphora se présentèrent ; aucun d'eux ne put seulement
faire

faire pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa Séphora dont il eut bientôt un beau garçon nommé Gerson.

Un jour en se promenant il rencontra Dieu (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhovah*) dans un buisson, & Dieu lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gerson avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron sur la route ; mais Aaron trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite ; il la traita de p. . . & le petit Gerson de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions ; mais Moïse les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'Aaron & de Moïse. Le roi tout étonné fit venir les deux pèlerins devant tous les magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Égypte à peu près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que Moïse couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Égyptiens des lions, des loups,

des ours , des tigres , qui entraient dans toutes les maisons , quoique les portes fussent fermées aux verroux , & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point , selon cet auteur , les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge , ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui , les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Égyptiens , excepté le roi , furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie , demanda pardon à Dieu. Michaël & Gabriel furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Égypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de Joseph. Moïse le trouva , & le porta sur ses épaules en traversant la mer Rouge. Dieu lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action ; & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand Moïse eut passé six vingts ans , Dieu vint lui annoncer qu'il fallait mourir , & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samaël assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée , il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de Moïse , & Michaël se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant , méchante bête , dit le bon ange au mauvais : Moïse va mourir , mais nous avons Josué à sa place.

Quand les trois heures furent passées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excusa; Michaël aussi. Dieu refusé par ces deux anges, s'adresse à Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres; c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant, dit au mauvais ange Samaël: Eh bien, méchant, prends donc son ame. Samaël plein de joie tire son épée, & court sur Moïse. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin, lui dit Moïse, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Égypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux, qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe: vas-t-en, maraud, fors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel, pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de Moïse; Michaël un manteau de pourpre; Zinguiel une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre S. Jude fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange Michaël disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que S. Jude l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de Moïse est encore une conversation avec Dieu. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie , Seigneur , de me laisser entrer dans la terre promise , au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non , ni mort ni vif.

Moïse. Hélas ! bon Dieu , vous êtes si clément envers vos créatures , vous leur pardonnez deux ou trois fois ; je n'ai fait qu'un péché , & vous ne me pardonnez pas !

Dieu. Tu ne fais ce que tu dis ; tu as commis six péchés. Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre , Israël périra.

Moïse. Seigneur , il y a là trop d'adresse ; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïse périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte , l'écho de la montagne dit à Moïse : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures Dieu envoya chercher Gabriel , Zinguiel , & Samaël. Dieu promit à Moïse de l'enterrer , & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes , & qu'ils ont fait l'éducation du genre humain , on trouve les fables de Pylpay , de Lokman , d'Ésope , bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre tiers, celui de Jacques, celui de Nicodème, celui de l'enfance de Jésus & celui de la naissance de Marie. Nous n'avons des autres que des fragmens & de pèbres notices.

Le voyageur Tournefort, envoyé par Louis XIV en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'évangile de l'enfance, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens (Tournefort, lettre XIX).

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent pris comme authentiques, & furent même les seuls pris. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce S. Paul (1) : « Il faut se souvenir des paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : il vaut mieux donner que recevoir ».

S. Barnabé, ou plutôt S. Barnabas, fait parler ainsi Jésus-Christ dans son épître catholique (2) : Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines ».

S. Clément, dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « Si vous êtes assemblés dans mon sein, &

(1) Chap. XX, v. 25.

(2) N°. 4 & 7.

422 A P O C R Y P H E S.

„ que vous ne suiviez pas mes commandemens (1),
„ je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous
„ de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de
„ moi, artisans d'iniquité ».

Il attribue ensuite ces paroles à Jésus-Christ :
„ Gardez votre chair chaste, & le cachet immaculé,
„ afin que vous receviez la vie éternelle (2) ».

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du
second siècle, on trouve ces mots : « Jésus-Christ a
„ dit : Soyez des agens de change honnêtes ».

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune
n'est tirée des quatre Évangiles reconnus dans l'Église
pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart
tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile tra-
duit par S. Jérôme, & qui est aujourd'hui regardé
comme apocryphe.

S. Clément le romain dit, dans sa seconde épître :
„ Le Seigneur étant interrogé quand viendrait son
„ règne, répondit : Quand deux feront un, quand
„ ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera
„ femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle ».

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Égyp-
tiens, & le texte est rapporté tout entier par S. Clément
d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évan-
gile égyptien, & S. Clément lui-même ? les paroles
qu'il cite sont injurieuses à Jésus-Christ; elles font
entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt.
Dire qu'une chose arrivera « quand deux feront un,
„ quand le mâle sera femelle », c'est dire qu'elle

(1) N°. 4.

(2) N°. 8.

n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, « la » semaine des trois jeudis, les calendes grecques » : un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des apôtres* apocryphes; S. Épiphane les cite (1). C'est dans ces actes qu'il est rapporté que S. Paul était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il se fit juif pour épouser la fille de Gamaliel; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de Jésus. C'est un blasphème contre S. Paul.

Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle.

I.

Livre d'Énoch, septième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine Semexia contre les anges fidèles conduits par Michaël. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange* (2).

I I.

Les Actes de S^{te} Thècle & de S. Paul, écrits par un disciple nommé Jean, attaché à S. Paul. C'est dans cette histoire que Thècle s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver S. Paul, déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est là

(1) Chap. XXX, paragraphe 16.

(2) Il y a encore un autre livre d'Énoch chez les chrétiens d'Éthiopie, que Peiresc, conseiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais; il est d'un autre imposteur, Faut-il qu'il y en ait aussi en Éthiopie?

qu'on trouve le portrait de Paul, *staturâ brevi, cal-
vastrum, cruribus curvis, surosum, superciliis junctis,
naso aquilino, plenum gratiâ Dei.*

Quoique cette histoire ait été recommandée par S. Grégoire de Nazianze, par S. Ambroise, par S. Jean Chrysostôme, &c. elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'Église.

I I I.

La Prédication de Pierre. Cet écrit est aussi appelé *l'Évangile, la révélation de Pierre.* Saint Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

I V.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins supposé.

V.

Le Testament des douze patriarches. On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrétien des premiers temps; car il est dit, dans le *Testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine, il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, scribe iniqui, impudici, puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du très-haut, & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élèvera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser Jésus-Christ.

V I.

La Lettre d'Abgare, prétendu roi d'Édesse, à

A P O C R Y P H E S. 425

Jésus-Christ, & la réponse de Jésus-Christ au roi Abgare. On croit qu'en effet il y avait du temps de Tibère un Toparque d'Édesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains; mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

V I I.

Les Actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère sur la mort de Jésus-Christ. La vie de Procula, femme de Pilate.

V I I I.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'histoire de la querelle de S. Pierre avec Simon le magicien: Abdias, Marcel & Égésippe, ont tous trois écrit cette histoire. S. Pierre dispute d'abord avec Simon à qui ressuscitera un parent de l'empereur Néron, qui venait de mourir; Simon le ressuscite à moitié, & S. Pierre achève la résurrection. Simon vole ensuite dans l'air, S. Pierre le fait tomber, & le magicien se casse les jambes. L'empereur Néron, irrité de la mort de son magicien, fait crucifier S. Pierre la tête en bas, & fait couper la tête à S. Paul qui étoit du parti de S. Pierre.

I X.

Les Gestes du bienheureux Paul, apôtre & docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer S. Paul à Rome deux ans après la mort de S. Pierre. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à Paul, il en sortit du lait au lieu de sang, & que Lucina, femme dévote,

le fit enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que S. André alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune homme nommé Sostrate, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux André: « Je suis si » beau que ma mère a conçu pour moi de la passion; » j'ai eu horreur pour ce crime exécrationnel, & j'ai pris » la fuite; ma mère en fureur m'accuse auprès du » proconsul de la province de l'avoir voulu violer. » Je ne puis rien répondre, car j'aimerais mieux » mourir que d'accuser ma mère ». Comme il parlait ainsi, les gardes du proconsul vinrent se saisir de lui. S. André accompagna l'enfant devant le juge, & plaida sa cause; la mère ne se déconcerta point; elle accusa S. André lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconsul aussitôt ordonne qu'on jette S. André dans la rivière: mais l'apôtre ayant prié Dieu, il se fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier S. André à Patras.

X I.

Les Gestes de S. Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife Abiathar à Jérusalem, & il baptise le greffier avant d'être crucifié.

X I I.

Des Gestes de S. Jean l'évangéliste. L'auteur raconte qu'à Ephèse, dont S. Jean était évêque, Drusilla convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de son mari Andronic, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé Callimaque, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même de condescendre à sa passion. Drusilla, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort & l'obtint. Callimaque, informé de sa perte, fut encore plus furieux d'amour; il gagna par argent un domestique d'Andronic, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille sa maîtresse de son linceul, il s'écrie : « Ce que tu n'as pas voulu m'accorder vivante, tu me l'accorderas morte ». Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. S. Jean arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver Callimaque en vie. S. Jean ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité? Callimaque répond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit; « Il fallait que tu mourusses pour revivre chrétien ». Il demanda aussitôt le baptême, & pria S. Jean de ressusciter Drusilla. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, Callimaque & Drusilla le supplèrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu

à la vie , déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien ; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi S. Jean dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème, grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige , ne voulut pas se convertir : il dit à S. Jean : « Permettez que je vous empoisonne , & si » vous n'en mourez pas , je me convertirai ». L'apôtre accepte la proposition : mais il voulut qu'auparavant Aristodème empoisonnât deux éphésiens condamnés à mort. Aristodème aussitôt leur présenta le poison ; ils expirèrent sur le champ. S. Jean prit le même poison , qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; & le grand-prêtre se convertit.

S. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans , Jésus-Christ lui apparut , & lui dit : « Il est » temps que tu viennes à mon festin avec tes frères ». Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

X I I I.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur , Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perse , y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de S. André.

X I V.

Les Gestes de S. Matthieu , apôtre & évangéliste. S. Matthieu va en Éthiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y ressuscite le fils de la reine Candace , & il y fonde des églises chrétiennes.

X V.

Les Gestes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde.

Barthelemi va d'abord dans le temple d'Astarot. Cette déesse rendait des oracles , & guérissait toutes les maladies ; Barthelemi la fait taire , & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi Polimius dispute avec lui ; le démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. S. Barthelemi sacre le roi Polimius évêque des Indes.

X V I.

Les Gestes du bienheureux Thomas , apôtre de l'Inde. S. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin , & y fait beaucoup plus de miracles que S. Barthelemi ; il est enfin martyrisé , & apparaît à Xiphoro & à Sufani.

X V I I.

Les Gestes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut le forcer de sacrifier à Mars ; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres ; il mourut à Hiérapolis , à l'âge de quatre-vingt-sept ans. On ne fait quelle est cette ville ; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être écrites par Abdias , évêque de Babylone , & sont traduites par Jules africain.

X V I I I.

A cet abus des saintes Écritures , on en a joint un moins révoltant , & qui ne manque point de respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies

attribuées à S. Jacques, à S. Pierre, à S. Marc, dont le savant Tillemont a fait voir la fausseté.

X I X.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à S. Augustin, *sur la manière dont se forma le Symbole* : mais il ne prétend pas sans doute que le *Symbole*, que nous appelons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans Rufin, & ensuite dans Isidore, que dix jours après l'ascension, les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, Pierre dit : *Je crois en Dieu le père tout-puissant. André, Et en Jésus-Christ, son fils. Jacques, Qui a été conçu du Saint-Esprit.* Et qu'ainsi, chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on est dispensé de la croire; mais on n'est pas dispensé de croire au Symbole dont les apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par S. Clément le romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hierarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & sur-tout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre II de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme qui ait grand soin de sa maison* ; ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre, les évêques sont regardés comme les juges des fidèles ; & l'on fait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux partis ; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII. Il faut dans les festins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille ; au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre, parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque & la couronne de l'Église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révéler l'évêque » comme un roi, l'honorer comme le maître, lui » donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos » prémices, vos décimes, vos épargnes, les présents » qu'on vous a faits, votre froment, votre vin, votre » huile, votre laine, & tout ce que vous avez ». Cet article est fort.

Au chapitre LVII. « Que l'Eglise soit longue, » qu'elle regarde l'Orient, qu'elle ressemble à un vaisseau, que le trône de l'évêque soit au milieu; que » le lecteur lise les livres de Moïse, de Josué, des » Juges, des Rois, des Paralipomènes, de Job, &c. »

Au chapitre XVII du livre III. « Le baptême est » donné pour la mort de Jésus, l'huile pour le Saint-Esprit. Quand on nous plonge dans la cuve, nous » mourons; quand nous en sortons, nous ressuscitons. *Le père est le Dieu de tout*, Christ est fils » unique de Dieu, fils aimé, & seigneur de gloire. Le » saint Souffle est *Paraclet* envoyé de Christ, docteur » enseignant, & prédicateur de Christ ».

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des sibylles sur l'avènement de Jésus, & sur sa résurrection. C'est la première fois que les chrétiens supposèrent des vers des sibylles; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédérastie & l'accouplement avec les bêtes sont défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il est dit « qu'un mari & une femme sont purs en sortant du lit, quoiqu'ils ne se lavent point ».

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : « Dieu tout-puissant, donne à l'évêque par ton Christ la participation du Saint-Esprit ».

Au chapitre IV. « Recommandez-vous au seul Dieu par Jésus-Christ », ce qui n'exprime pas assez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, est la constitution de Jacques, frère de Zébédée.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut : « Inclinez-vous devant Dieu par le Christ ». Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.

X X I.

Les canons apostoliques. Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion ; que s'il s'en sépare, il soit excommunié ; que s'il persévère, il soit chassé.

Le VII^e, qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le XIX^e, que celui qui a épousé les deux sœurs, ne soit point admis dans le clergé.

Le XXI^e & XXII^e, que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant Origène fut prêtre malgré cette loi.

Le LV^e, si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

X X I I.

Les reconnaissances de S. Clément à Jacques, frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin. Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame; *Utrumne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omnino postea sim futurus* (1) ? S. Clément, agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de S. Barnabé qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que Barnabé célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra S. Pierre à Césarée avec Simon le magicien & Zachée. Ils disputèrent ensemble, & S. Pierre leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de Jésus. Clément se fit chrétien, mais Simon demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la Lune; & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à S. Pierre, à Zachée, à Lazare, à Nicodème, à Dosithée, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. Dosithée lui répondit d'abord par un

(1) N^o. XVII, & dans l'exorde.

grand coup de bâton ; mais le bâton ayant passé au travers du corps de Simon , comme au travers de la fumée , Dosithée l'adora & devint son lieutenant ; après quoi Simon épousa sa maîtresse , & assura qu'elle était la Lune elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de S. Clément. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de Seres , comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les brachmanes auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété , de douceur & de justice.

X X I I I.

La lettre de S. Pierre à S. Jacques , & la lettre de S. Clément au même S. Jacques , frère du Seigneur , gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem , & toutes les églises. La lettre de S. Pierre ne contient rien de curieux , mais celle de S. Clément est très-remarquable ; il prétend que S. Pierre le déclara évêque de Rome avant sa mort , & son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains , & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale , en présence de tous les fidèles. « Ne manquez pas , lui dit-il , d'écrire à mon frère Jacques » dès que je serai mort ».

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que S. Pierre eût été supplicié , puisque cette lettre attribuée à S. Clément aurait probablement fait

mention du supplice de S. Pierre. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas Clet & Anaclet parmi les évêques de Rome.

X X I V.

Homélies de S. Clément , au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans la première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *reconnaisances* , qu'il était allé chercher S. Pierre avec S. Barnabé à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, & si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, numéro 38, un passage bien plus extraordinaire ; c'est S. Pierre lui-même qui parle de l'ancien Testament, & voici comme il s'exprime :

« La loi écrite contient certaines choses fausses
» contre la loi de Dieu, créateur du ciel & de la terre :
» c'est ce que le diable a fait pour une juste raison ;
» & cela est arrivé aussi par le jugement de Dieu, afin
» de découvrir ceux qui écouteront avec plaisir ce
» qui est écrit contre lui, &c. &c. ».

Dans la sixième homélie, S. Clément rencontre Appion, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de Tibère ; il dit à Appion, qu'il est amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse, pour lui persuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. Appion écrit la lettre, & S. Clément fait la réponse au nom de l'égyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des Dieux.

X X V.

Deux Épîtres de S. Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître, c'est qu'il y est parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui se brûle en Égypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il se peut très-bien faire que S. Clément ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'Église de Corinthe & celle de Rome. L'Église de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun; il n'y avait presque point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins plusieurs savans le prétendent. S. Clément dit aux Corinthiens, dans sa première épître: « Vous qui avez jeté les premiers » fondemens de la sédition, soyez soumis aux prêtres, » corrigez-vous par la pénitence, & fléchissez les » genoux de votre cœur; apprenez à obéir ». Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de Jésus-Christ que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. « Ce sera, dit-il, quand » deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans,

» quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni
» mâle ni femelle ».

X X V I.

*Lettre de S. Ignace, le martyr, à la Vierge Marie,
& la réponse de la Vierge à S. Ignace.*

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,

son dévot Ignace.

« Vous deviez me consoler, moi néophyte & dis-
» ciple de votre Jean. J'ai entendu plusieurs choses
» admirables de votre Jésus, & j'en ai été stupéfait.
» Je desirais de tout mon cœur d'en être instruit par
» vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité,
» & qui avez su tous ses secrets. Portez-vous bien,
» & confortez les néophytes qui sont avec moi de
» vous & par vous, *Amen.* »

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE,

à Ignace, son disciple chéri.

L'humble servante de Jésus-Christ.

« *TOUTES* les choses que vous avez apprises de
» Jean sont vraies; croyez-les, persistez-y, gardez
» votre vœu de christianisme, conformez-lui vos
» mœurs & votre vie; je viendrai vous voir avec Jean,
» vous & ceux qui sont avec vous. Soyez ferme dans
» la foi, agissez en homme; que la sévérité de la
» persécution ne vous trouble pas; mais que votre
» esprit se fortifie, & s'exalte en Dieu votre sauveur,
» *Amen.* »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre

ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes : ce serait même une insulte à notre sainte religion , si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

X X V I I.

Fragmens des Apôtres. On y trouve ce passage :
 « Paul , homme de petite taille , au nez aquilin , au
 » visage angélique , instruit dans le ciel , a dit à Plan-
 » tilla la romaine avant de mourir : Adieu, Plantilla,
 » petite plante de salut éternel , connais ta noblesse,
 » tu es plus blanche que la neige , tu es enregistrée
 » parmi les soldats de Christ , tu es héritière du
 » royaume céleste ». Cela ne méritait pas d'être
 réfuté.

X X V I I I.

Onze Apocalypses , qui sont attribuées aux pa-
 triarches & prophètes , à S. Pierre , à Cérinthe , à
 S. Thomas , à S. Étienne protomartyr , deux à
 S. Jean , différentes de la canonique , & trois à
 S. Paul. Toutes ces apocalypses ont été éclipsées
 par celle de S. Jean.

X X I X.

Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas.
 Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux
 qui traitent son livre d'apocryphe , sont obligés de
 rendre justice à sa morale. Il commence par dire que
 son père nourricier avait vendu une fille à Rome.
 Hermas reconnut cette fille après plusieurs années ,
 & l'aima , dit-il , comme sa sœur : il la vit un jour

se baigner dans le Tibre ; il lui rendit la main , & la tira du fleuve ; & il disait dans son cœur : « Que je » serais heureux si j'avais une femme semblable à elle » pour la beauté & pour les mœurs » !

Aussitôt le ciel s'ouvrit , & il vit tout d'un coup cette même femme , qui lui fit une révérence du haut du ciel , & lui dit : « Bon jour , Hermas ». Cette femme était l'Église chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après , l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme , qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche , & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde , & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais , dit Hermas , & que j'étais assis sur une colline , rendant grâces à Dieu de tout ce qu'il avait fait pour moi , un berger vint s'asseoir à mes côtés , & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que je suis en station , lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. « Allez , me répliqua le berger , vous ne » savez ce que c'est que de jeûner , cela ne fait aucun » profit à Dieu ; je vous apprendrai ce que c'est que » le vrai jeûne agréable à la divinité (1). Votre jeûne » n'a rien de commun avec la justice & la vertu.

(1) *Similit.* 5^e , livre III.

» Servez Dieu d'un cœur pur , gardez les comman-
 » demens ; n'admettez dans votre cœur aucun désir
 » coupable. Si vous avez toujours la crainte de Dieu
 » devant les yeux , si vous vous abstenez de tout mal ,
 » ce fera là le vrai jeûne , le grand jeûne dont Dieu
 » vous saura gré ».

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange , c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses, pour avoir soin de sa maison ; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de Dieu sans ces filles qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

X X X.

Les sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglise , c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne (1). Diodore de Sicile n'en reconnaissait qu'une , qui fut prise dans Thèbes par les Épigones , & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle , c'est-à-dire de cette prophétesse , on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains , & la sibylle Érythrée chez les Grecs.

(1) Diodore, livre IV.

Comme tous les oracles se rendaient en vers , toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers , on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science , non - seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles. Mais ils en firent eux-mêmes , & qui pis est , en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration & à l'enthousiasme d'une prophétesse. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs , dont les lettres initiales signifiaient en grec , *Jésus , Christ , Fils , Sauveur* ; & ces vers disaient « qu'avec cinq pains & deux poissons il nourrirait » cinq mille hommes au désert , & qu'en ramassant les » morceaux qui restèrent , il remplirait douze paniers ».

Le règne de mille ans , & la nouvelle Jérusalem céleste , que Justin avait vu dans les airs pendant quarante nuits , ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance , au quatrième siècle , recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles , & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée , & se maintint si long-temps , que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de David.

*Solvat sæclum in favillâ ,
Teste David cum sibyllâ.*

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs

APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ. 443

ou de ces fraudes , on pourrait en rapporter plus de cent , tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille menfonges.

Toutes ces erreurs , toute la foule des livres apocryphes , n'ont pu nuire à la religion chrétienne , parce qu'elle est fondée , comme on fait , sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Église militante & triomphante , à laquelle Dieu a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence , la force , la richesse , sont ses attributs ; & quoiqu'elle soit divisée , quoique ses divisions l'aient ensanglantée , on la peut comparer à la république romaine , toujours agitée de discordes civiles , mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum* , ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie , qui se plaisait fort aux *oins* , *soin* , *coin* , *loin* , *foin* , *hardouin* , *albouin* , *grouin* , *poing* , &c. il est certain que cette expression , bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage , est très-nécessaire. Le naïf Amiot & l'énergique Montaigne s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins ; à sept heures du soir je m'y rendis ; je fus *désappointé*.

444 APOINTER, APOINTEMENT.

Comment expliquerez-vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Ursins à sept heures du soir, & l'embarras de celui qui est venu, qui ne trouve personne ? A-t-il été trompé dans son attente ? Cela est d'une longueur insupportable, & n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désappointé* ; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite ; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : « vous me devez cinq pièces de » douze sols », quand vous pouvez dire : « vous me » devez un écu ».

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé*, *désappointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques ; ils se sont enrichis de nos dépouilles, & nous n'osons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT.

Terme du palais.

CE sont procès par écrit. On *apointe* une cause ; c'est-à-dire que les juges ordonnent que les parties produisent par écrit les faits & les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jésuites, s'exprime ainsi : « Quand les juges veulent favoriser » une mauvaise cause, ils sont d'avis de l'*apointer* au » lieu de la juger ».

Ils espéraient qu'on appointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaida contre eux trouva heureusement leur explication du mot *apointer* ; il en fit

part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audience que tous les jésuites, à commencer par le père général, restitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

A P O S T A T.

C'EST encore une question parmi les savans, si l'empereur Julien était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans, lorsque l'empereur Constance, plus barbare encore que Constantin, fit égorger son père & son frère, & sept de ses cousins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère Gallus; mais il fut toujours traité très-durement par Constance. Sa vie fut long-temps menacée; il vit bientôt assassiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui restait. Les sultans turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille constantine. L'étude fut la seule consolation de Julien dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable qu'il ne suivit celle de son oncle Constance que pour éviter l'assassinat. Julien fut obligé de cacher son esprit, comme avait fait Brutus sous Tarquin. Il devait être d'autant moins chrétien que son oncle



l'avait forcé à être moine , & à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement de la religion de son persécuteur , sur-tout quand il veut dominer sur la conscience.

Une autre probabilité , c'est que dans aucun de ses ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ses lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole , qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation , ni qu'il eût voulu laver avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusement *la tache de son baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'association aux mystères de Cérès. En un mot , ni ses amis ni ses ennemis ne rapportent aucun fait , aucun discours qui puisse prouver qu'il ait jamais cru au christianisme , & qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des dieux de l'empire.

S'il est ainsi , ceux qui ne le traitent point d'apostat paraissent très-excusable.

La saine critique s'étant perfectionnée , tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur Julien était un héros & un sage , un stoïcien égal à Marc-Aurèle. On condamne ses erreurs , on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme Prudentius son contemporain , auteur de l'hymne *Salvete , flores martyrum*. Il dit de Julien :

*Ductor fortissimus armis ,
Conditor & legum celeberrimus ; ore manuque*

*Consultor patriæ : sed non consultor habendæ
Religionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo , sed non & perfidus orbi.*

Fameux par ses vertus , par ses lois , par la guerre ,
Il méconnut son Dieu , mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules ; mais il avait plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche , d'après S. Grégoire de Nazianze , « d'avoir porté une barbe trop grande ». Mais , mon ami , si la nature la lui donna longue , pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte ? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'Aubignac , prédicateur du roi , sifflé à la comédie , se moque de la démarche & de l'air du grand Corneille. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de Luxembourg en ridicule , parce qu'il marchait mal , & que sa taille était irrégulière ? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite Patouillet , & l'ex-jésuite Nonotte , &c. appeler l'empereur Julien , *l'apostat.* Eh , gredins ! son successeur chrétien , l'appela *divus Julianus.*

Traisons cet empereur comme il nous a traités lui-même (1). Il disait en se trompant. « Nous ne devons pas les haïr , mais les plaindre ; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante ».

Ayons pour lui la même compassion , puisque nous sommes sûrs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets , rendons-

(1) Lettre LII de l'empereur Julien.

la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien , méchant homme , il est vrai , élu par une brigade de scélérats. C'était le fils d'un maçon , nommé George Biordos (1). Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance ; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute , & la superstition à tous les vices ; avare , calomniateur , persécuteur , imposteur , sanguinaire , séditieux , détesté de tous les partis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur Julien écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance de
 » vos outrages , vous vous êtes laissés emporter à la
 » colère , vous vous êtes livrés aux mêmes excès que
 » vous reprochez à vos ennemis ! George méritait
 » d'être traité ainsi ; mais ce n'était pas à vous d'être
 » ses exécuteurs. Vous avez des lois , il fallait deman-
 » der justice , &c. ».

On a osé flétrir Julien de l'infame nom d'*intolérant* & de *persécuteur* , lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième , & respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique , & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques , sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance ?

(1) Biord , fils d'un maçon , a été évêque d'Anneci au 18^e. siècle. Comme il ressemblait beaucoup à George d'Alexandrie , M. de Voltaire , son diocésain , s'est amusé à joindre au nom de l'évêque le surnom de Biordos.

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre, pour empêcher le réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

IL est très-vraisemblable que lorsque Julien résolut de porter la guerre en Perse, il eut besoin d'argent ; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur temple détruit en partie par Titus, & dont il restait les fondemens, une muraille entière, & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent ?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était là que Salomon l'avait élevé ; c'était là qu'Hérode l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem, & un temple à Auguste dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par Hérode, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de Josèphe. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés, du temps de Julien, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles

on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée(1)? Quel homme fut jamais assez fou , assez stupide pour se priver ainsi à grands frais , & avec une peine extrême , du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains ? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres ? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage ; ils sont fréquens en Syrie ; mais que de larges quartiers de pierres aient vomis des tourbillons de feu ! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité ?

3°. Si ce prodige , ou si un tremblement de terre , qui n'est pas un prodige , était effectivement arrivé , l'empereur Julien n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple ? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage ? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots : « Que diront les Juifs de leur temple qui a » été détruit trois fois , & qui n'est point encore » rebâti ? Ce n'est point un reproche que je leur fais ,

(1) Omar ayant pris Jérusalem , y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'Hérode & de Salomon ; & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que Salomon avoit adoré avant qu'il fût idolâtre , au Dieu d'Abraham & de Jacob , que Jésus-Christ avoit adoré quand il fut à Jérusalem , & que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore : il ne fut jamais entièrement démoli ; mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les turcs en seront chassés.

» puisque j'ai voulu moi-même relever les ruines ;
 » je n'en parle que pour montrer l'extravagance de
 » leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes
 » imbécilles ». *Quid de templo suo dicent , quod ,
 quùm tertio sit eversum , nondùm ad hodiernam usque
 diem instauratur ? Hac ego , non ut illis exprobrarem ,
 in medium adduxi , utpotè qui templum illud tantò
 intervallo à ruinis excitare voluerim ; sed idèd comme-
 moravi , ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus
 cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives , que le temple serait rebâti plus beau que jamais , & que toutes les nations y viendraient adorer , crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc , par les propres paroles de l'empereur , qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs , ainsi que les nôtres , il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la Blétrie , historien de l'empereur Julien , n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (1) qu'apparemment Julien compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par Salomon , reconstruit par Zorobabel , détruit entièrement par Hérode , rebâti par Hérode même avec tant de magnificence , ruiné enfin

(1) Page 399.

par Titus, fait manifestement trois temples détruits ? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier Julien (1).

L'abbé de la Blétrie le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (2) *des vertus apparentes & des vices réels*; mais Julien n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. Ammien Marcellin, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux ; mais cet Ammien a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que Tite-Live rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'Ammien Marcellin ? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayiez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point

(1) Julien pouvait même compter quatre destructions du temple, puisque Antiochus Eupator en fit abattre tous les murs.

(2) Préface de la Blétrie.

rebâti, & ne le fera point, à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammæ*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre, ni de la terre. Ammien & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de la Blétrie regarde seulement le feu de la Saint-Jean ; il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la fottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse, & une hauteur révoltante.

Au reste, la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs, & nous ne cherchons ici que la vérité historique.

A P O T R E S.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire ; mais on demande souvent : Les apôtres étaient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que sont devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrit ? où sont-ils morts ? ont-ils eu un district ? ont-ils exercé un ministère civil ? avaient-ils une juridiction sur les fidèles ? étaient-ils évêques ? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies ?

I.

Les apôtres étaient-ils mariés ?

IL existe une lettre attribuée à S. Ignace le martyr,

dans laquelle sont ces paroles décisives : « Je me sou-
 » viens de votre sainteté comme d'Élie , de Jérémie ,
 » de Jean-Baptiste , des disciples choisis , Timothée ,
 » Titus , Evodius , Clément , qui ont vécu dans la
 » chasteté ; mais je ne blâme point les autres bien-
 » heureux qui ont été liés par le mariage ; & je souhaite
 » d'être trouvé digne de Dieu , en suivant leurs
 » vestiges dans son règne , à l'exemple d'Abraham ,
 » d'Isaac , de Jacob , de Joseph , d'Isaïe , des autres
 » prophètes tels que Pierre & Paul , & des autres
 » apôtres qui ont été mariés ».

Quelques savans ont prétendu que le nom de S. Paul est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant Turrien , & tous ceux qui ont vu les lettres de S. Ignace en latin dans la bibliothèque du Vatican , avouent que le nom de S. Paul s'y trouve (1). Et Baronius ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus* ; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes,

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de S. Ignace en grec , où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (2) par Cromwell. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & apostolorum* y sont effacés , mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

(1) 3°. Baronius , anno 57.

(2) Voyez Cotelier , tome II , page 242.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de S. Paul est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire la première épître aux Corinthiens (1), pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : « N'avons-nous pas droit de manger & de boire chez vous ? n'avons-nous pas droit d'y amener notre femme, notre sœur, comme les autres apôtres & les frères du Seigneur, & Céphas ? Serions-nous donc les seuls, Barnabé & moi, qui n'aurions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la guerre à ses dépens (2) » ?

Il est clair, par ce passage, que tous les apôtres étaient mariés aussi bien que S. Pierre. Et S. Clément d'Alexandrie déclare (3) positivement que S. Paul avait une femme.

La discipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers temps (4).

I I.

Des enfans des apôtres.

On a très-peu de notions sur leurs familles. S. Clément d'Alexandrie dit (5) que Pierre eut des enfans ; que Philippe eut des filles, & qu'il les maria.

(1) Chap. IX, vers. 5 & 6.

(2) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(3) Stromat. liv. III.

(4) Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe*.

(5) Stromat. liv. VII, & Eusèbe, liv. III, chap. XXX.

Les Actes des apôtres (1) spécifient S. Philippe dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est Sainte Hermione.

Eusèbe rapporte (2) que Nicolas, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec Saint Etienne, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dit : *Je suis prêt à la céder ; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon Eusèbe & S. Epiphane, était frère de S. Joseph, & père de S. Jacques le mineur & de S. Jude qu'il avait eu de Marie, sœur de la Sainte Vierge. Ainsi S. Jude l'apôtre était cousin germain de Jésus-Christ.

Égésippe cité par Eusèbe, dit que deux petits-fils de S. Jude furent déferés à l'empereur Domitien (3), comme descendans de David, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. Domitien craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même ; ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de Jésus-Christ ; ils dirent que ce serait à la fin du

(1) Act. chap. XXI.

(2) Eusèbe, liv. III, chap. XXIX.

(3) *Idem.* liv. III, chap. XX.

monde. Après quoi Domitien les laissa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà , si je ne me trompe , tout ce qu'on fait des enfans des apôtres.

I I I.

Où les apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?

SELON Eusèbe (1) , Jacques surnommé *le juste* , frère de Jésus-Christ , fut d'abord placé le premier *sur le trône épiscopal* de la ville de Jérusalem ; ce sont ses propres mots. Ainsi , selon lui , le premier évêché fut celui de Jérusalem , supposé que les Juifs connussent le nom d'évêque. Il paraissait en effet bien vraisemblable que le frère de Jésus fût le premier après lui , & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre salut , fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiscopal* , c'est un terme dont Eusèbe se sert par anticipation. On sait assez qu'alors il n'y avait ni trône , ni siège.

Eusèbe ajoute , d'après S. Clément , que les autres apôtres ne contestèrent point à S. Jacques l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Ascension. « Le Seigneur , dit-il , après sa résurrection , avait donné à Jacques surnommé le juste , à Jean , & à Pierre , le don de la science » ; paroles bien remarquables. Eusèbe nomme Jacques le premier , Jean le second ; Pierre ne vient ici que le dernier : il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de Jésus passent avant celui qui l'a renié.

(1) Eusèbe , liv. III.

L'Eglise grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où est la primauté de Pierre ? Les catholiques romains répondent : S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'Eglise, il l'est dans les Actes des apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, & la dispute subsistera autant que ces Eglises.

S. Jacques, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se faisant jamais raser, marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était Jésus-Christ (1) : mais ayant répondu que Jésus était « le fils » de l'homme assis à la droite de Dieu, & qu'il viendrait dans les nuées », il fut assommé à coups de bâton. C'est de S. Jacques le mineur que nous venons de parler.

S. Jacques le majeur était son oncle, frère de Saint Jean l'évangéliste, fils de Zébédée & de Salomé (2). On prétend qu'Agrippa, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

Saint Jean resta dans l'Asie, & gouverna l'Eglise d'Ephèse où il fut, dit-on, enterré (3).

S. André frère de S. Pierre, quitta l'école de Saint Jean-Baptiste pour celle de Jésus-Christ. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos :

(1) Eusèbe ; Épiphanè, Jérôme, Clément d'Alexandrie.

(2) Eusèbe, liv. III.

(3) *Idem.* liv. III.

mais pour trancher la difficulté on a dit que c'était dans l'Épire. Personne ne fait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans, les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

S. Pierre prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. S. Paul même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. Saint Justin est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. S. Irénée, après S. Justin, dit expressément que Saint Pierre & S. Paul vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à S. Lin. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent S. Lin pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que S. Pierre vint à Rome sous Néron, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque Néron ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à S. Pierre; le bois ne dure pas si long-temps; & il n'est pas vraisemblable que S. Pierre ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée,

puisque'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de Jésus-Christ.

La plus forte difficulté, peut-être, est que S. Paul, dans son épître écrite de Rome aux Colossiens (1), dit positivement qu'il n'a été secondé que par Aristarque, Marc, & un autre qui portait le nom de Jésus. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (2) *qu'il obligea Jacques, Céphas, & Jean, qui étaient colonnes, à reconnaître aussi pour colonnes lui & Barnabé*. S'il place Jacques avant Céphas, Céphas n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que S. Pierre ait été à Rome, ou non, Jésus-Christ n'en est pas moins fils de Dieu & de la vierge Marie, & n'en est pas moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté, qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, auteur du quatorzième siècle, dit que « Pierre était menu, grand & droit, le visage » long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts » & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus » que pointu ». C'est ainsi que dom Calmet traduit ce passage (3).

S. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaïos* (4),

(1) Chap. IV, vers. 10 & 11.

(2) Chap. II, vers. 9.

(3) Voyez son *Dictionnaire de la Bible*.

(4) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par des juifs hellénistes loin de Jérusalem.

filz de Ptolomée. Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. Eusèbe prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse, & dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que Nathanaël. On lui attribue un évangile ; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'Astiage, frère de Polémon roi d'Arménie, le fit écorcher vif ; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

S. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous Trajan.

S. Thomas-Didyme. Origène, cité par Eusèbe, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Carmaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à S. Thomas, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Eglise grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta son corps à Édesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé Thomas. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé Gondafer ; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

S. Mathias. On ne fait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

S. Matthieu. Si l'on en croit Rufin, Socrate, Abdias, il prêcha & mourut en Éthiopie. Héracléon le fait vivre long-temps & mourir d'une mort naturelle; mais Abdias dit qu'Hirtacus, roi d'Éthiopie, frère d'Eglipus, voulant épouser sa nièce Iphigénie, & n'en pouvant obtenir la permission de Saint Matthieu, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maison d'Iphigénie. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonstancié que nous ayions, méritait un meilleur historien qu'Abdias.

S. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec S. Jude. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de-là en Angleterre. D'autres le font martyriser en Perse.

S. Thadée ou Lébée, le même que S. Jude, que les Juifs appellent dans S. Matthieu (1), *frère de Jésus-Christ*, & qui, selon Eusèbe, était son cousin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point sur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

(1) Matth. chap. XIII, vers. 55.

S. Paul n'était pas un des douze apôtres, & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fut parmi eux. Il avait étudié dans l'école de Gamaliel. Festus même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit (1) : Tu es fou, Paul; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multa te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens (2). « Ne suis-je pas libre, ne suis-je pas » apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur? n'êtes-vous » pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand je ne » ferais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis à » votre égard..... Sont-ils ministres du Christ? » Quand on devrait m'accuser d'impudence, je le » suis encore plus ».

Il se peut en effet qu'il eût vu Jésus, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous Gamaliel. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de Jésus; au contraire, il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de S. Étienne. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis Jésus-Christ en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval; & par son enlèvement au troisième ciel.

(1) Act. chap. XXVI.

(2) I. aux Corinth. chap. IX.

S. Épiphane cite des *Actes des apôtres* (1) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Église ; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre S. Paul.

C'est là qu'il est dit que S. Paul était né à Tarsis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus* ; & qu'étant venu à Jérusalem , où il resta quelque temps , il voulut épouser la fille de Gamaliel ; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif , & se fit circoncire ; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision , le sabbat , & toute la loi.

Quumque Hierosolymam accessisset , & ibidem aliquandiu mansisset , pontificis filiam ducere in animum induxisset , & eam ob rem proselytum factum , atque circumcisum esse ; postea quod virginem eam non accepisset , succensuisset , & adversus circumcisionem , ac sabbathum , totamque legem , scripssisset.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de Jésus-Christ, & de son observance du sabbat ; qu'ils étaient ennemis de S. Paul ; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot il étaient hérétiques ; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

(1) Hérésies , liv. XXX , §. 6.

Aussi S. Paul les traite-t-il de faux apôtres , d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures (1) ; il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes (2).

S. Jérôme prétend (3) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée , & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain , parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain , ni à Tarsis , ni à Galgala ; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les *Actes* des apôtres , qui sont inspirés par le Saint-Esprit , & qui doivent l'emporter sur le témoignage de S. Jérôme , tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de S. Pierre & de S. Paul. Si Nicéphore nous a donné le portrait de l'un , les *Actes de Sainte Thècle* , qui , bien que non canoniques , sont du premier siècle , nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était , disent ces *Actes* , de petite taille , chauve , les cuisses tortues , la jambe grosse , le nez aquilin , les sourcils joints , plein de la grace du Seigneur. *Staturâ brevi* , &c.

Au reste , ces *Actes* de S. Paul & de Sainte Thècle furent composés , selon Tertullien , par un asiatique , disciple de Paul lui-même , qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre , & qui en fut repris , & même déposé , c'est-à-dire , exclus de l'assemblée ; car la hiérarchie n'étant pas encore établie , il n'y avait pas de déposition proprement dite.

(1) II aux Corinth. chap. XI , v. 13.

(2) Chap. III , v. 2.

(3) Saint Jérôme , épître à Philémon.

I V.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ?

IL paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens , des récabites , des thérapeutes , des disciples de Jean , & sur-tout de Jésus-Christ qui la recommande plus d'une fois.

S. Barnabé , qui n'était pas un des douze apôtres , donne sa voix avec eux. S. Paul , qui était encore moins apôtre choisi du vivant de Jésus , non-seulement est égal à eux , mais il a une sorte d'ascendant ; il tance rudement S. Pierre.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside , pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. S. Pierre ne donne le nom d'évêque , ou l'épithète équivalente , qu'à Jésus-Christ , qu'il appelle *le surveillant des ames* (1). Ce nom de *surveillant* , d'évêque , est donné ensuite indifféremment aux anciens , que nous appelons *prêtres* ; mais nulle cérémonie , nulle dignité , nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix (2) , pour *avoir soin des tables* , & ils sont au nombre de sept ; ce qui constate évidemment des repas de communauté (3).

(1) Épître I , chap. II.

(2) Actes , chap. VI , vers. 2.

(3) Voyez Église.

De juridiction , de puissance , de commandement , on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'Ananiah & Saphira sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à S. Pierre ; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu , par un petit mensonge , la sainteté de leurs largesses : mais ce n'est pas S. Pierre qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'Ananiah ; il la lui reproche ; il lui dit (1) : *Vous avez menti au Saint-Esprit* ; & Ananiah tombe mort. Ensuite Saphira vient , & Pierre , au lieu de l'avertir , l'interroge , ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piège en lui disant : *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu , elle n'ait pas su la mort de son époux ; que personne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait causer , & sur-tout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris , & qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un tribunal sévère , où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encore plus étonnant que S. Pierre lui ait dit : « Femme , vois-tu les pieds » de ceux qui ont porté ton mari en terre ? ils vont » t'y porter ». Et dans l'instant la sentence est

(1) Actes , chap. V.

exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que S. Pierre n'est ici que l'organe de Jésus-Christ & du Saint-Esprit ; que c'est à eux qu'Ananiah & sa femme ont menti ; & que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui , en donnant leur bien à l'Église , & qui , en disant qu'ils ont tout donné , retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux dom Calmet fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens , dont le péché consistait dans une simple réticence , mais coupable.

Quoi qu'il en soit , il est certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction , aucune puissance , aucune autorité que celle de la persuasion , qui est la première de toutes , & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient ensemble deux ou trois , Jésus-Christ était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. Jésus était leur véritable , leur seul supérieur ; il leur avait dit (1) : « N'appellez » personne sur la terre votre père , car vous n'avez » qu'un père qui est dans le ciel. Ne désirez point » qu'on vous appelle maîtres , parce que vous n'avez » qu'un seul maître , & que vous êtes tous frères ;

(1) Matth. chap. XXIII.

» ni qu'on vous appelle docteurs , car votre seul
» docteur est Jésus (1) ».

Il n'y avait , du temps des apôtres , aucun rite , point de liturgie , point d'heures marquées pour s'assembler , nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes ; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le souffle (2) , ainsi que Jésus - Christ avait soufflé sur les apôtres , ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui , en plusieurs églises , dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration , par enthousiasme , comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes , s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques , devenues réprouvées , à des sociétés conduites par Jésus-Christ même du haut du ciel , où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires ; l'Église s'étant étendue , fortifiée , enrichie , eut besoin de nouvelles lois.

A P P A R E N C E.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses ? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle ? Tout est-il erreur ? Vivons-nous dans un songe , entourés d'ombres chimériques ? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon , quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé , & vous le voyez paraître. Cette tour carrée vous semble

(1) Voyez *Église*.

(2) Jean , ch. XX , v. 22.

ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui serait rapide pour une tortue, serait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui est impénétrable au fer de nos instrumens, est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuse, qui conduisent à son centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas, & qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient tout aussi bien conclure que, toutes les apparences étant fausses, & la nature

de l'ame étant inconnue comme la matière , il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître , qui a fait dire à certains philosophes chinois , que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de Molière. Le docteur Marphurius représente toute cette école , quand il enseigne à Sganarelle « qu'il ne faut pas dire , je suis » venu ; mais , il me semble que je suis venu ; & il » peut vous le sembler , sans que la chose soit vé- » ritable ».

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison , quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau , les cavités , les cordes , les inégalités , les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux , mille fois plus petits qu'un ciron , discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent , ils s'y nourrissent , ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux qui font sur le bras droit , ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient , cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délice , doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable , & peut-être les tuer. Vous ne voyez , vous ne touchez , vous n'entendez ,

vous ne sentez les choses que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'est pas, & qui brisent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le soleil sous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable, il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque; ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la mollesse, les dimensions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faiblesse, les apparences, de quelque genre quelles soient, tout est relatif. Et qui a fait ces relations?

A P P A R I T I O N.

Ce n'est point du tout une chose rare qu'une personne, vivement émue, voie ce qui n'est point. Une femme en 1726, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même; elle se jette à ses pieds, & veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que Théodoric ait vu dans la tête d'un poisson, qu'on lui servait, celle de Simmaque qu'il avait assassiné, ou fait exécuter injustement; (c'est la même chose).

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts & du sang non pas en songe, mais dans les convulsions d'un esprit troublé, qui cherchait en vain le sommeil. Son médecin & sa nourrice l'attestèrent. Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir, c'est voir en effet. Le fantôme existe pour celui qui en a la perception. Si le don de la raison, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illusions, toutes les imaginations échauffées seraient dans un transport presque continuel, & il serait impossible de les guérir.

C'est sur-tout dans cet état mitoyen entre la veille & le sommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des sons que personne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords, sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'est qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien & le nouveau Testament en font d'assez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces visions en faveur du peuple juif, qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que dans la suite des temps, quelques ames, pieuses à la vérité, mais trompées par leur

enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec Dieu ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & sur-tout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition, que S. Théodore, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amafée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que Dieu ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que Sainte Potamienne ait apparu à S. Basilide, Dieu peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que Jésus-Christ ait pu apparaître à S. Victor : mais que S. Benoît ait vu l'ame de S. Germain de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de S. Benoît marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin; cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que S. Eucher fût mené par un ange en enfer; où il vit l'ame de Charles Martel; & qu'un saint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de Dagobert dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet : car après tout il ne ferait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions ; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de Dieu même, & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre Bossuet rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, deux visions qui agirent puissamment sur cette princesse, & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regardées comme telles par le disert & savant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la princesse palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne, sa sœur (1), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins qu'un chien tenait dans sa gueule. La

(1) *Oraisons funèbres*, pages 310 & suivantes, édition de 1749.

princesse palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie : « Rendez-lui son poulet; si vous le privez de son manger, il fera mauvaise garde. Non, » *s'écria la princesse*, je ne le rendrai jamais ».

Ce poulet, c'était l'ame d'Anne de Gonzague, princesse palatine; la poule était l'église; le chien était le diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, devant toute la maison de Condé; il leur dit ces paroles remarquables : « Écoutez, & prenez garde sur-tout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grace ».

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des Saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Eh ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la princesse palatine, que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses de Port-royal sur le formulaire; contre Paul Ferri sur le catéchisme; contre le ministre Claude sur les variations de l'Église; contre le docteur Dupin sur la Chine; contre le père Simon, sur l'intelligence du texte sacré; contre le cardinal Sfrondate, sur la prédestination; contre le pape, sur les droits de l'Église gallicane; contre l'archevêque de Cambrai,

sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms , ni par les titres , ni par la réputation , ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui , malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence ; mais défions-nous des écarts de l'imagination , que Mallebranche appelait *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine ne sont pas données à tout le monde.

Jésus-Christ apparut à Sainte Catherine de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable , puisqu'elle est attestée par Raimond de Capoue , général des dominicains , qui la confessait , & même par le pape Urbain VI. Mais elle est rejetée par le savant Fleuri , auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage , pourrait avoir une place aux petites maisons pour présent de nocce.

L'apparition de la mère Angélique , abbessse du Port-royal , à sœur Dorothée , est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janséniste*, c'est le sieur Dufossé , auteur des *Mémoires de Pontis*. La mère Angélique , long-temps après sa mort , vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place , avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fît venir sœur Dorothée , à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce Dufossé ne vaut pas celui de Raimond de Capoue & du pape Urbain VI , lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

478 APROPOS, L'APROPOS.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé Langlet, sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglise; mais il a quelques doutes sur les autres jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes, & les molinistes, ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà* (1).

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados, & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire, alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, *apropos* n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

Le sage, le prompt *apropos*,
Dieu qu'à tort oubliâ la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, Jean Hus, & Jérôme de Prague, ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore assez éclairés :

(1) Voyez *Vision & Vampires*.

l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace , qui voulait bien ne pas aller en purgatoire , mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences , commença à ouvrir les yeux , les réformateurs du seizième siècle vinrent très à propos & réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'histoire ait fait mention , est celui de Pierre Danez au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent , n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien : iste gallus benè cantat* (1) , Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons mots sont remplis de réponses très-froides. Celle du marquis Mafei , ambassadeur de Sicile auprès du pape Clément XI , n'est ni froide , ni injurieuse , ni piquante , mais c'est un bel *apropos*. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert , malgré lui , les églises de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez , saint père* , lui dit-il , *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos , un *spropósito*. Ce mot manque à notre langue.

C'est une grande leçon dans Plutarque que ces paroles : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies ,

(1) Les dames qui pourront lire ce morceau , sauront que *Gallus* signifie *Gaulois & Coq*.

où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes , qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires , dans les révolutions des États. On a déjà dit que Cromwell, sous Élisabeth ou sous Charles II, le cardinal de Retz, quand Louis XIV gouverna par lui-même , auraient été des hommes très-ordinaires.

César , né du temps de Scipion l'africain , n'aurait pas subjugué la république romaine ; & si Mahomet revenait aujourd'hui , il serait tout au plus chérif de la Mecque. Mais si Archimède & Virgile renaissaient, l'un serait encore le meilleur mathématicien , l'autre le meilleur poète de son pays.

A R A B E S.

Et par occasion du livre de Job.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes , il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long-temps avant Mahomet. Les Juifs eux-mêmes disent que Moïse épousa une fille arabe ; & son beau-père Jéthro paraît un homme de fort bon sens.

Mecca ou la Mecque passa , & non sans vraisemblance , pour une des plus anciennes villes du monde ; & ce qui prouve son ancienneté , c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit ; elle est dans un
désert

désert de sable , l'eau y est saumâtre , on y meurt de faim & de soif. Le pays à quelques milles vers l'orient , est le plus délicieux de la terre , le plus arrosé , le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir , & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan , d'un fripon , d'un faux prophète qui aura débité ses rêveries , pour faire de la Mecque un lieu sacré & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de Jupiter Ammon était bâti au milieu des sables , &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Éden , vers le quinzième degré , en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense , environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que les déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer , & que les golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation , c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée ; elle ne le fut pas même par Alexandre , ni par aucun roi de Syrie , ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples , depuis l'Inde jusqu'à la Garonne ; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes , ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis , ni mélangés , il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage ; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde , & jusqu'au pays habité par les Scythes , supposé qu'il y ait en effet des langues-mères ; mais il n'y a que des langues

dominantes. Leur génie n'a point changé , ils font encore des *mille & une nuits* , comme ils en faisaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus* , qui traversait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans ; qui arrêta le soleil & la lune ; qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée , & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractère. Les arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poésie , & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui Dieu avait fait la grace de lui donner un poète.

Les tribus s'assembaient tous les ans par représentans, dans une place nommée *Ocad*, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades ; & cette coutume dura jusqu'à Mahomet. De son temps chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de Rabia, passait pour l'Homère des Mecquois ; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que Mahomet avait affiché, ils se jeta à ses genoux, & lui dit : « O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem ! vous êtes un » plus grand poète que moi ; vous êtes sans doute le » prophète de Dieu ».

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté qu'un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour Abdallah, fils de Giafar, oncle de Mahomet; les autres pour Kaïs, fils de Saad, & d'autres pour Arabad de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'Abdallah vers lui, un ami de Kaïs vers Kaïs, & un ami d'Arabad vers Arabad pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'Abdallah courut donc à lui & lui dit: Fils de l'oncle de Mahomet, je suis en voyage & je manque de tout. Abdallah était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, il en descendit au plus vite, lui donna son chameau, & s'en retourna à pied dans sa maison.

-Le second alla s'adresser à son ami Kaïs, fils de Saad. Kaïs dormait encore; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de Kaïs, & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit: Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois

que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque Kaïs fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisième alla trouver son ami Arabad de la tribu d'As. Arabad était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves pour aller prier Dieu au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : je n'ai de bien que mes deux esclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidèlement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à Abdallah fils de Giafar, à Kaïs fils de Saad, & à Arabad de la tribu d'As; mais la préférence fut pour Arabad.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

De l'arabe Job.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de Job, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles ; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le temps où l'on place l'époque de Moïse, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par Moïse, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, Satan paraît devant Dieu, & lui demande la permission d'affliger Job ; on ne connaît point Satan dans le Pentateuque ; c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis Jéhova à la place d'El ou de Bel, ou de Sadaï. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de Jéhova était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Égyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines ?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connoissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de Job. Il est parlé des constellations que nous nommons (1) l'Arcture, l'Orion, les Hyades, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connoissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour

(1) Chap. IX, v. 9.

exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science, ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de Job ne peut être d'un juif, & est antérieur à tous les livres juifs. Philon & Josphe sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu : c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout; on y puise des connaissances des usages de l'ancien monde, & sur-tout de l'Arabie (1). Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on faisait déjà de gros livres (2).

On ne peut dissimuler que le commentateur Calmet, tout profond qu'il est, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que Job annonce l'immortalité de l'ame, & la résurrection du corps; quand il dit : « Je fais que Dieu, qui est vivant, aura pitié de » moi, que je me relèverai un jour de mon fumier, » que ma peau reviendra, que je reverrai Dieu dans » ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent, per- » sécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je » serai puissant à mon tour, craignez mon épée, crai- » gnez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice ».

Peut-on entendre par ces paroles autre chose que l'espérance de la guérison? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouveau

(1) Chap. XXVIII, v. 16, &c.

(2) Chap. XXXI.

Testament, si clairement prouvées par les Pères & par les conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le seraient-ils dans ce seul verset de Job, & encore d'une manière si obscure? Calmet n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame, & la résurrection dans les discours de Job, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il est attaqué. Ni la logique, ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste, ce livre allégorique de Job étant manifestement arabe, il est permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni justesse, ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deça de l'Euphrate.

A R A N D A.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

QUOIQUE les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'Aranda, président du conseil suprême en Espagne, & capitaine-général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut Saint Dominique

l'encuirassé (1), qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'Église catholique, apostolique & romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les rois, les ministres & les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui concernent directement la majesté des couronnes, la dignité du conseil des rois, les droits de la magistrature, la sûreté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque) est d'une autre espèce ; elle n'a rien de commun avec les lois de l'État. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier Dieu pour les peuples ; & les ministres, les magistrats établis par les rois sur les peuples, doivent juger.

(1) Dominique, fondateur de l'ordre de Saint Jacques Clément, & inventeur de l'inquisition, est différent du Dominique, surnommé l'encuirassé, parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit, par la note ci-après, qui est de M. de Voltaire, qu'il connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'encuirassé ? *Illi robur & as triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher si du temps de Saint Dominique on faisait porter le *san-benito* aux pécheurs, & si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La disette des livres dont nous gémissons vers ce mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si Saint Dominique assista, en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & si le titre d'encuirassé lui fut donné aussi bien qu'à l'hermite Dominique : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le saint Office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'Aranda, capitaine général, par un arrêt solennel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérénd archevêque de Pharsale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur général des Espagnols, doit observer les lois du royaume, respecter les juridictions royales, se tenir dans ses bornes, & ne se point mêler d'emprisonner les sujets du roi.

On ne peut pas tout faire à-la-fois; Hercule ne put nettoyer en un jour les écuries du roi Augias. Les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, & qui les faisaient croupir dans la fange.

Le comte d'Aranda, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, & les écuries d'Augias seront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance

& de leurs dignités ; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquisition* (1), aussi bien que la patente curieuse donnée par S. Dominique (2).

Observons seulement que le comte d'Aranda a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes, & en limant les dents du monstre.

Bénéfisons le comte d'Aranda.

A R A R A T.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Écriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec Bérose, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par Abidène,

(1) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend père Yvonet, le docteur Chucalon, & sur-tout magister Grillandus, beau nom pour un inquisiteur !

Et vous, rois de l'Europe, princes souverains, républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grace de dieu* !

(2) Ce témoignage de la toute-puissance de Saint Dominique se trouve dans Louis de Paramo, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'inquisition*, ouvrage d'un théologien français qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de Pascal.

cités dans Eusèbe, & rapportés mot-à-mot par George le sincelle.

On voit par ces fragmens , que les Orientaux qui bordent le Pont-Euxin , faisaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les princes bâtissaient leurs citadelles sur des montagnes ; donc les dieux y avaient aussi leurs demeures ; elles devenaient donc sacrées. Les brouillards dérobent aux yeux le sommet du mont Ararat ; donc les dieux se cachaient dans ces brouillards , & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays , qu'on croit être Saturne , apparut un jour à Xixutre , dixième roi de la Chaldée , suivant la supputation d'Africain , d'Abidène , & d'Apollodore. Ce dieu lui dit : « Le quinze du mois » d'Oési le genre humain sera détruit par le déluge : » enfermez bien tous vos écrits dans Sipara , la ville » du soleil , afin que la mémoire des choses ne se perde » pas. Bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parens » & vos amis ; faites-y entrer des oiseaux , des qua- » drupèdes ; mettez-y des provisions ; & quand on » vous demandera , où voulez-vous aller avec votre » vaisseau ? répondez : vers les dieux , pour les prier » de favoriser le genre humain ».

Xixutre bâtit son vaisseau , qui était large de deux stades , & long de cinq ; c'est à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques , &

sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xixutre lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xixutre en fit autant : il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans Rabelais des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des Rabelais sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, selon eux, une des bornes du paradis terrestre, paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. Tournefort y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV ; il dit « que » tous les environs en sont horribles ; & la montagne » encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds

» d'épaisseur, & toutes cristallisées; que de tous les
» côtés il y a des précipices taillés à-plomb ».

Le voyageur Jean Struis prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente (1). « Son hermitage, dit-il, était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous faisons cinq lieues ». Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. Jean Struis assure encore que l'hermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé; Tournefort n'a pas eu tant d'avantage.

A R B R E A P A I N.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais; il ne se garde que vingt-quatre heures, après

(1) *Voyage de Jean Struis* : in-4°, page 208.

quoi il se sèche, s'aigrit & devient désagréable; mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur Dampierre fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral Anson y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de Triptolème, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave, nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les payfans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tonquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange fournissent

un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer, cause des séditions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du blé est par-tout un des grands objets du gouvernement; c'est une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raison, que le pain béni, dont on ne mange presque point, & dont la plus grande partie est perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainsi, de ce seul article, l'Angleterre est au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les missionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoisses dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur disaient par interprètes: vous voulez nous baptiser avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous sommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confesser, & vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens nécessaires, le pain & le vin: il est donc évident que votre religion universelle n'a

496 A R B R E A S U I F.

pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très-justement que la bonne volonté suffit, qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa; & quant à la langue, que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.

A R B R E A S U I F.

ON nomme dans l'Amérique *candel-berri-tree*, ou *bai-berri tree*, ou *l'arbre à suif*, une espèce de bruyère dont la baie donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbruste est couvert de baies d'où semble suinter une substance blanche & farineuse; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles sont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graisse se fond, & s'élève au-dessus de l'eau: on met dans un vase à part cette graisse refroidie, qui ressemble à du suif ou à de la cire; sa couleur est communément d'un verd sale. On la purifie, & alors elle devient d'un assez beau verd. Ce suif est plus cher que le suif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle souvent avec du suif commun; alors elles ne sont pas si sujettes à couler. Les pauvres se servent volontiers de ce suif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait aussi du savon & des savonnettes d'une odeur assez agréable.

Les

Les médecins & les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbruste comme un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales! le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc*, surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues, & pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni Robert Gaguin, ni Paul Emile, ni Polydore Virgile, ni Genebrar, ni Philippe de Bergame, ni Papire Masson, ni même Mariana, ne disent qu'elle était envoyée de Dieu; & quand Mariana le jésuite

l'aurait dit , en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte *que le prince de la milice céleste lui apparut* ; j'en suis fâché pour Mézerai , & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens , qui se copient tous les uns les autres , supposent que la Pucelle fit des prédictions , & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chassera les Anglais hors du royaume* , & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre , & assurément elle ne savait ni lire ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois ; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais , dit-on , elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre Jeanne d'Arc ayant été prise par les Anglais , en dépit de ses prédictions & de ses miracles , soutint d'abord dans son interrogatoire que Sainte-Catherine & Sainte-Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que S. Michel. Ses juges la crurent forcière , elle se crut inspirée ; & c'est-là le cas de dire :

Ma foi , juge & plaideurs , il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII

employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite , c'est que Saintrailles avait son berger , comme le comte de Dunois avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédications d'un côté , tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de Dunois fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de Vendôme , & le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions , & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà , ce me semble , ce que les historiens auraient dû observer , & ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu , ensuite dans celle de Beaurevoir , & de-là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord Pierre Cauchon , évêque de Beauvais , qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime , revendique la Pucelle comme une sorcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de sorcière : il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. Jeanne avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais , ni l'évêque de Noyon , n'avaient assurément le droit de condamner personne , & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine , & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait ! un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé *frère Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, « par le droit de son office, & de l'autorité à » lui commise par le S. Siège, de livrer Jeanne à la » sainte inquisition ».

La sorbonne se hâta de seconder frère Martin : elle écrivit au duc de Bourgogne & à Jean de Luxembourg : « Vous avez employé votre noble puissance à » appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au » moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans » mesure offensé, la foi excessivement blessée, & » l'Église trop fort déshonorée ; car par son occasion, » idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, & autres » maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume.... » mais peu de chose ferait avoir telle prise, si ne » s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par elle perpétrée contre notre doux Créateur » & sa foi, & la sainte Église, avec ses autres méfaits innumérables. & si, ferait intolérable » offense contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle » femme fût délivrée (1) ».

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon, qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne français, & l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la

(1) C'est une traduction du latin de la sorbonne, faite long-temps après.

Pucelle à Cauchon & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de Bedford les paya. La sorbonne, l'évêque & frère Martin, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedford, régent de France, « en » l'honneur de notre Seigneur & Sauveur Jésus-Christ, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise » es mains de la justice de l'Eglise ». Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *besogner* dans la ville (c'est le terme dont on se servit.). Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, Martin, présidait avec Cauchon; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu Sainte Catherine & Sainte Marguerite à Poitiers. Le docteur Beaupère lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. Beaupère lui demande si, quand elle a vu S. Michel, il était tout nu? elle répond: Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement que Jeanne avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé Richard, qui faisait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois

fois de suite à Jeanne, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers faisaient dire trois messes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier Bayard.

Les faiseuses de miracles, compagnes de Jeanne (1), & soumises à frère Richard, se nommaient Pierrone & Catherine. Pierrone affirmait qu'elle avait vu que Dieu apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami ; Dieu était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule ; voici l'horrible.

Un des juges de Jeanne, docteur en théologie & prêtre, nommé Nicolas l'Oiseleur, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivirent la confession de Jeanne d'Arc. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétextait cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne, t. I.*

filles guerrières un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas, comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité, disent que Jeanne alla au supplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'historien Villaret, elle reçut son arrêt avec des cris & avec des larmes, faiblesse pardonnable à son sexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru sans aucun examen que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayions le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de Jeanne d'Arc, &, à la faveur de cette imposture, épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des Armoises. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

A R D E U R.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval , il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs ; celle du feu , celle de l'amour. Nos poètes français , italiens , espagnols , parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies ; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous les exemples de je ne fais quel nouveau choix de vers , parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de Corneille :

Une première ardeur est toujours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point , la mort seule l'emporte.

Et celui-ci de Racine :

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût , ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de Mithridate :

J'ai su , par une longue & pénible industrie ,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
 Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
 Un cœur déjà glacé par le froid des années!

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur, ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi lesquelles on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

A R G E N T.

MOT dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur; mais je n'ai point d'argent; je ne suis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait: *Signore, non ho di danari*. Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître Jacques: Me feras-tu bonne chère? Oui, si vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là

quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande, par la même raison, quel est le plus pauvre ? & alors trente nations se présentent à l'envi ; le Westphalien, le Limousin, le Basque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Grison, l'Istrien, l'Écossais & l'Irlandais du nord, le Suisse d'un petit canton, & sur-tout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième & quinzième siècle, c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant ; aussi faisait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* disait-on à un marchand. Il répondait : *Autant que les gens sont fots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela ; mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie ; on n'avait que par eux du poivre & de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent

comptant ; que Charles VIII fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie , & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt : les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans son coffre , & plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur Maximilien surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans , & que les Espagnols eurent subjugué le Mexique & le Pérou avec six ou sept cents hommes. On sait qu'alors le commerce de Venise , celui des autres villes d'Italie , tout tomba. Philippe II, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas , des deux Siciles , du Milanais , de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie , & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique , fut le seul riche , & par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baïsaient à genoux les doublons catholiques ; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Asie lui valurent à peu - près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent , sans le fer de Henri IV & les flottes de la reine Élisabeth.

Le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *Argent*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : « J'ai ouï » déplorer plusieurs fois l'aveuglement du conseil de » François I^{er}, qui rebuta Christophe Colomb qui

» lui proposait les Indes ; en vérité, on fit peut-être
» par imprudence une chose bien sage ».

Nous voyons, par l'énorme puissance de Philippe, que le conseil prétendu de François I^{er} n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que François I^{er} n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de Christophe Colomb ; ce génois aborda en Amérique en 1492, & François I^{er} naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de Henri III, de Henri IV, & de la reine Élisabeth, avec celui de Philippe II ; le subside ordinaire d'Élisabeth n'était que de cent mille livres sterling ; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille ; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de Henri III se montait, à la vérité, à trente millions de livres de son temps ; cette somme était à la seule somme que Philippe II retirait des Indes, comme trois à dix ; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de Henri III, très-prodigue, très-volé, & par conséquent, très-pauvre : il se trouve que Philippe II était, d'un seul article, dix fois plus riche que lui.

Pour Henri IV, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de Philippe II. Jusqu'à la paix de Vervins, il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, & il vécut en

chevalier errant, jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi Edouard III fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes; je réponds que Sha Thamas-Kouli-kan, ou Sha Nadir, a emporté tout celui du grand-mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que Sha Nadir a emportés en Perse? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien César, « avec de l'argent on a des soldats, » & avec des soldats on vole de l'argent ».

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de Sésostris, de Crésus, de Cyrus, de Nabuchodonosor, & sur-tout de Salomon qui avait, dit-on, vingt milliers & plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette?

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que du temps de Cyrus, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce qui reste enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faisaient les Romains sous leur grand Romulus, fils de Mars, & d'une religieuse, & sous le dévot Numa Pompilius? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les Camilles, les Manlius, les Fabius, n'auraient pu payer.

Si par hasard la femme d'un receveur-général des finances se faisait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles, & ne voudrait pas laisser entrer dans son antichambre un Manlius, un Curius, un Fabius, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes & de monnaie. On se battait & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; & les hommes avaient, comme de tout temps,

l'alourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de Gustave-Adolphe n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fit des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troie; on y pèse l'or & l'argent. Agamemnon pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'Abraham qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi (1):

(1) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

Quadringentos siclos argenti probata moneta publica.

Le judicieux dom Calmet évalue cette somme à quatre cent quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hasard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cent quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer (1).

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'Abraham acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem (2). Consultez sur cela le vénérable Bède, Raban Maure, & Emmanuel Sa.

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa David à Salomon, en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt-un, vingt-deux milliars tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du trésor royal, ni de testerdar du grand turc, qui

(1) Ces hardis savans qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à Moïse, se fondent encore sur les témoignages de Saint Théodoret, de Mazius, &c. Ils disent: si Saint Théodoret & Mazius affirment que le livre de Josué n'a pas été écrit par Josué, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de Moïse? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père Simon de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique & romaine, la seule infaillible.

(2) Actes, chap. VII, v. 16.

puisse

puisse supputer au juste le trésor du roi Salomon. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ces transmigrations demeuré constamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir, ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison, & que quand on doit à l'étranger il faut payer soit en lettres-de-change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-temps qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé, comme sur l'augmentation injuste & ridicule des espèces, qui fait perdre tout d'un coup des sommes considérables à un État, sur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de

§ 14 A R I A N I S M E.

réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens , pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume , dont en général la terre est fertile ; on répond que la chose n'est pas praticable , attendu que depuis la guerre de 1689 , jusqu'à la fin de 1769 , où nous écrivons , on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource , & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens , & qui a été entre les mains des charlatans , mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays , adressez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie ; on ne peut en parler plus sagement , & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

A R I A N I S M E.

TOUTES les grandes disputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit Homère , Sophocle , Démosthènes , Archimède , s'ils avaient été témoins de ces subtils ergotismes qui ont coûté tant de sang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion, comme Calvin passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans est, dit-on, la première. Cependant ni Calvin, ni Arius, n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-temps sur la Trinité; lorsqu'Arius se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où Euclide n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins, les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la Chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'Arius embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'Arius, dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main (a).

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il

(a) *La Raison par alphabet*, réunie dans cette édition aux *Questions sur l'Encyclopédie*.

est verbe, est-il émané de Dieu dans le temps, ou avant le temps? s'il est émané de Dieu, est-il co-éternel & consubstantiel avec lui, ou est-il d'une substance semblable? est-il distinct de lui, ou ne l'est-il pas? est-il fait, ou engendré? Peut-il engendrer à son tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité? Le Saint - Esprit est-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père & du fils? & comment, ayant précisément la même nature, la même essence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même?

Ces questions si au-dessus de la raison avaient certainement besoin d'être décidées par une Église infail-
libile.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les temps d'Arius & d'Athanasie. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. Alexandros, évêque d'Alexandrie, s'avise de prêcher que Dieu étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le prêtre Arious, que nous nommons Arius, est tout scandalisé de la monade d'Alexandros; il explique la chose différemment; il ergote en partie comme le

prêtre Sabellious, qui avait ergoté comme le phrygien Praxeas, grand ergoteur. Alexandros assemble vite un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. Eusébios, évêque de Nicomédie, prend le parti d'Arius : voilà toute l'Eglise en feu.

L'empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère, & son neveu, je ne le nie pas ; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaisirs, je l'accorde ; un détestable tyran, ainsi que ses enfans, *transeat* : mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scolastiques allumée, il envoya le célèbre évêque Ozius avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes (1). « Vous êtes de grands fous, leur dit-il expref-
» *sément dans sa lettre*, de vous quereller pour des
» choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la

(1) Un professeur de l'université de Paris, nommé le Beau, qui a écrit l'*Histoire du bas Empire*, se garde bien de rapporter la lettre de Constantin telle qu'elle est, & telle que la rapporte le savant auteur du dictionnaire des hérésies. « Ce bon prince, dit-il, animé
» d'une tendresse paternelle, finissait en ces termes, Rendez-moi des
» jours sereins & des nuits tranquilles ». Il rapporte les complimens de Constantin aux évêques, mais il devait aussi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à Titus, à Trajan, à Marc-Antonin, à Marc-Aurèle, & même à Julien le philosophe, qui ne versa jamais que le sang des ennemis de l'empire en prodiguant le sien, & non pas à Constantin, le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus sanguinaire. Ce n'est pas écrire l'histoire, c'est la défigurer.

» gravité de vos ministères de faire tant de bruit sur
» un sujet si mince ».

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'*Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, fait parler à-peu-près ainsi Ozius en présentant la lettre de l'empereur :

« Mes frères , le christianisme commence à peine à
» jouir de la paix , & vous allez le plonger dans une
» discorde éternelle. L'empereur n'a que trop raison
» de vous dire que vous vous *querellez pour un sujet*
» *fort mince*. Certainement , si l'objet de la dispute
» était essentiel , Jésus-Christ , que nous reconnais-
» sons tous pour notre législateur , en aurait parlé ;
» Dieu n'aurait pas envoyé son fils sur la terre pour
» ne nous pas apprendre notre catéchisme. Tout ce
» qu'il ne nous a pas dit expressément est l'ouvrage
» des hommes , & l'erreur est leur partage. Jésus vous
» a commandé de vous aimer , & vous commencez
» par lui désobéir en vous haïssant , en excitant la dis-
» corde dans l'empire. L'orgueil seul fait naître les
» disputes , & Jésus votre maître vous a ordonné d'être
» humbles. Personne de vous ne peut savoir si Jésus
» est fait ou engendré. Et que vous importe sa nature ,
» pourvu que la vôtre soit d'être justes & raisonna-
» bles ? Qu'a de commun une vaine science de mots
» avec la morale qui doit conduire vos actions ? Vous
» chargez la doctrine de mystères , vous qui n'êtes faits
» que pour affermir la religion par la vertu. Voulez-

» vous que la religion chrétienne ne soit qu'un amas
 » de sophismes ? est-ce pour cela que le Christ est
 » venu ? Cessez de disputer ; adorez , édifiez , humi-
 » liez-vous , nourrissez les pauvres , appeaisez les que-
 » relles de familles au lieu de scandaliser l'empire entier
 » par vos discordes ».

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée , & il y eut une guerre civile spirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres , & de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste , c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorsque Constantin en avait fait l'ouverture , il ne savait encore quel parti prendre , ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien (1) , quoiqu'il fût à la tête des chrétiens : le baptême seul constituait alors le christianisme , & il n'était point baptisé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'Alexandre d'Alexandrie , ou Eusèbe de Nicomédie , & le prêtre Arius eussent raison ou tort , il est assez évident , par la lettre ci-dessus rapportée , qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit , & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis Ariens , accusèrent Eusèbe de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de Licinius contre l'empereur : *J'en ai des preuves* , dit Constantin

(1) Voyez l'article *Vision de Constantin*.

dans sa lettre à l'Église de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris, &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. Constantin donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler Arius & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'Arius : mais ce fait n'est pas vrai. Constantin, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésarque.

Tout change bientôt à la cour ; plusieurs évêques inconstitués, des eunuques, des femmes parlèrent pour Arius, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre Eusèbe, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement Eustate, évêque d'Antioche, d'être sabellien ; & Eustate accusait Eusèbe d'être arien. On assembla un concile à Antioche ; Eusèbe gagna sa cause ; on déposa Eustate ; on offrit le siège d'Antioche à Eusèbe qui n'en voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut

le prélude des guerres de controverse. Constantin, qui avait exilé Arius pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila Eustate pour le croire : de telles révolutions sont communes.

S. Athanase était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville Arius que l'empereur y avait envoyé, disant « qu'Arius était excommunié, qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie, qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Aussitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres de cachet. Athanase est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi Arius, & Athanase son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien & l'éternel usage. Constantin les laissa disputer & cabaler ; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune Licinius, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'Arius fut toujours victorieux sous Constantin. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour Saint Macaire, l'un des plus ardens sectateurs d'Athanase, sachant qu'Arius s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria Dieu si ardemment de confondre cet hérésiarque, que Dieu ne put résister

à la prière de Macaire ; que sur-le-champ tous les boyaux d'Arius lui sortirent par le fondement ; ce qui est impossible : mais enfin Arius mourut.

Constantin le suivit une année après , en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur Julien dans ses *Césars* , dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui , la flatterie des peuples romains , devenus esclaves depuis long-temps , fut portée à un tel excès , que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu , & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-temps sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort , les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel* , agitérent l'empire avec violence. Constance , fils & successeur de Constantin , imita toutes les cruautés de son père , & tint des conciles comme lui ; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. Athanase courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les eusébiens l'accablèrent. Les exils , les prisons , les tumultes , les meurtres , les assassinats , signalèrent la fin du règne de Constance. L'empereur Julien , fatal ennemi de l'Eglise , fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise , & n'en put venir à bout. Jovien , & après lui Valentinien , donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée : mais

l'impératrice Justine, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune Valentinien, proscrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrasèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, Clovis leur vainqueur suivit leur communion, par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand Théodoric en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe: mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. Jésus fut reconnu pour verbe, pour sauveur, & pour juge: mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent Lélius Socin, Okin, Pazuta, Gentilis. Servet se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec Calvin; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. Servet fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en

Allemagne. Calvin fut assez lâche pour le faire arrêter, & assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est à-dire, au même supplice auquel Calvin avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même Calvin sollicita dans Genève la mort de Gentilis. Il trouva cinq avocats qui signèrent que Gentilis méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. Gentilis fut mis en prison, & allait être brûlé comme Servet : mais il fut plus avisé que cet espagnol ; il se rétracta, donna les louanges les plus ridicules à Calvin, & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne, il fût arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*essence*, d'*hypostase*, ne se trouvaient pas dans l'écriture sainte ; & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner, à perdre la tête.

Faustus Socin, neveu de Lélius Socin, & ses compagnons, furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne ; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent : mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés ; les jésuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent, & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand Newton & Locke l'embrasèrent ; Samuel Clarke, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de Dieu, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole* de S. Athanase. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par Newton, & la sagesse métaphysique de Locke ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à Newton en Angleterre, la même chose qu'à Corneille en France ; on oublia Pertharite, Théodore, & son recueil de vers, on ne pensa qu'à Cinna. Newton fut regardé comme l'interprète de Dieu dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révééré qu'eux. Servet qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

A R I S T É E.

Q UOI ! l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes , comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu Aristée veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Testament en grec, pour l'usage de Ptolomée Philadelphe, comme le duc de Montausier a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en faisait aucun usage.

Si on en croit cet Aristée , Ptolomée brûlait d'envie de connaître les lois juives ; & pour connaître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus , il se proposa d'envoyer une ambassade solennelle au grand-prêtre des juifs de Jérusalem , de délivrer six vingts mille esclaves juifs que son père Ptolomée Soter avait pris prisonniers en Judée , & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévor , sans doute , au judaïsme , il envoya au temple à Jérusalem une grande table d'or massif , enrichie par tout de pierres précieuses , & il eut soin de faire graver sur cette table la carte du Méandre , fleuve de Phrygie (1) ; le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée

(1) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre , mais ce qu'on appelait en grec un *méandre* , un lacs , un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

de deux immenses vases d'or encore mieux travaillés ; il donna trente autres vases d'or , & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Éléazar, prétendu grand-prêtre de Jérusalem , lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut si content du style d'Éléazar qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dinèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Égypte. Quand il fallut bénir la table, les Égyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes, six de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues , & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le grand-prêtre Éléazar les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à Ptolomée.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours , & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot : c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante*, qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora , tant

il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien Josèphe, qui n'a jamais rien exagéré. S. Justin a enchéri sur Josèphe; il dit que ce fut au roi Hérode que Ptolomée s'adressa, & non pas au grand-prêtre Eléazar. Il fait envoyer deux ambassadeurs de Ptolomée à Hérode, c'est beaucoup ajouter au merveilleux; car on fait qu'Hérode ne naquit que long-temps après le règne de Ptolomée Philadelphie.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase: cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable; & pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière; de sorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des Démocrites & des Héraclites.

FIN DU PREMIER VOLUME DES QUESTIONS
SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

TABLE

T A B L E

Des Articles contenus dans ce volume.

P R É F A C E D E L'É D I T E U R.	page 5
I N T R O D U C T I O N aux Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs.	11
Q U E S T I O N S S U R L' E N C Y C L O P É D I E.	17
A	ibid.
A B C, ou A L P H A B E T.	23
A B B A Y E. SECTION I.	32
SECTION II.	40
A B B É.	44
A B E I L L E S.	45
A B R A H A M. SECTION I.	52
SECTION II.	61
SECTION III.	66
A B U S.	75
A B U S D E S M O T S.	79
A C A D É M I E.	83
A D A M. SECTION. I.	88
SECTION II.	94
SECTION III.	95
A D O R E R. <i>Culte de latrie. Chanson attribuée à</i> <i>Jésus-Christ. Danse sacrée. Cérémonies.</i>	98
A D U L T È R E.	105
<i>Suite du chapitre sur l'adultère.</i>	116
A F F I R M A T I O N P A R S E R M E N T.	118
Quest. sur l'Encycl. Tome I.	L 1

AGAR.	page 120
AGE.	122
<i>Calcul de la vie.</i>	124
AGRICULTURE.	128
<i>Des livres pseudonymes sur l'économie générale.</i>	129
<i>De l'exportation des grains.</i>	132
<i>De la grande & petite culture.</i>	133
<i>Des défrichemens.</i>	134
<i>De la grande protection due à l'agriculture.</i> .	137
AIR. SECTION I.	141
<i>Raisons de ceux qui nient l'air.</i>	143
SECTION II. <i>Vapeurs, exhalaisons.</i> . . .	146
<i>Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point</i>	
<i>la peste.</i>	150
<i>De la puissance des vapeurs.</i>	151
ALCHIMISTE.	152
ALCORAN, OU PLUTOT LE CORAN.	154
<i>Règlement de Mahomet sur les femmes.</i> . . .	157
ALEXANDRE.	162
ALEXANDRIE.	170
ALGER.	174
ALMANACH.	178
ALOUETTE.	185
AMAZONES.	187
AME. SECTION I.	192
SECTION II. <i>Des doutes de Loke sur l'ame.</i> .	200

T A B L E. 531

AME.	SECTION III. <i>De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.</i>	page 204
	SECTION IV. <i>Sur l'ame & sur nos ignorances.</i>	210
	SECTION V. <i>Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.</i>	213
	SECTION VI. <i>Du besoin de la révélation.</i>	216
	SECTION VII. <i>Des ames des fots & des monstres.</i>	218
	SECTION VIII. <i>De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.</i> FRAGMENT. .	221
	SECTION IX.	223
AMÉRIQUE.		234
AMITIÉ.		236
AMOUR.		238
AMOUR DE DIEU.		242
AMOUR-PROPRE.		246
AMOUR SOCRATIQUE.		248
AMPLIFICATION.		254
ANA, ANECDOTES.		266
	<i>Anecdote hasardée de du Haillan.</i>	275
	<i>Anecdote sur Charles-Quint.</i>	276
	<i>Autre anecdote plus hasardée.</i>	ibid.
	<i>Anecdote sur Henri IV.</i>	277
	<i>De l'abjuration de Henri IV.</i>	ibid.
	<i>Autre bévue sur Henri IV.</i>	278
	<i>Bévue sur le maréchal d'Ancre.</i>	279

<i>Anecdote sur l'homme au masque de fer.</i>	page 281
<i>Addition de l'Éditeur des Questions sur l'Encyclopédie, Londres, in-8°, 1771.</i>	284
<i>Anecdotes sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances.</i>	288
<i>Petite anecdote.</i>	ibid.
<i>Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu.</i>	289
<i>Autres anecdotes.</i>	292
<i>Anecdote ridicule sur Théodoric.</i>	293
<i>Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.</i>	294
<i>Anecdote sur Louis XIV.</i>	295
<i>Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes.</i>	296
<i>Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite.</i>	304
<i>Autre anecdote sur un jésuite chinois.</i>	306
ANATOMIE.	308
ANCIENS ET MODERNES.	311
<i>Du chevalier Temple.</i>	316
<i>De Boileau & de Racine.</i>	318
<i>De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.</i>	325
<i>D'un passage d'Homère.</i>	328
ANE.	335
<i>De l'âne d'or de Machiavel.</i>	339
<i>De l'âne de Véronne.</i>	341

T A B L E. 533

ANGE. SECTION I. <i>Anges des Indiens, des Perses, &c.</i>	page 342
<i>Premier chapitre du Shasta.</i>	343
<i>Second chapitre du Shasta.</i>	344
<i>Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.</i>	ibid.
<i>Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.</i>	345
<i>Précis du cinquième chapitre.</i>	346
<i>Des anges des Perses.</i>	347
<i>Des anges chez les Hébreux.</i>	348
<i>Savoir si les Grecs & les Romains admirent des anges ?</i>	351
SECTION II.	352
SECTION III.	355
ANNALES.	358
ANNATES.	362
ANNEAU DE SATURNE.	366
ANTIQUITÉ. SECTION I.	367
SECTION II. <i>De l'antiquité des usages.</i>	371
SECTION III. <i>Fêtes instituées sur des chimères.</i>	374
SECTION IV. <i>De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.</i>	375
SECTION V. <i>De l'origine des arts.</i>	377
ANTI - TRINITAIRES.	381
ANTHROPOMORPHITES.	385
ANTHROPOPHAGES. SECTION I.	386

SECTION II.	page 389
SECTION III.	398
APIS.	400
APOCALYPSE. SECTION I.	401
SECTION II.	405
APOCRYPHES.	408
De la vie de Moïse , livre apocryphe de la plus haute antiquité.	412
Fragment de la vie de Moïse.	413
De la mort de Moïse.	418
Livres apocryphes de la nouvelle loi.	421
Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle.	423
APOINTÉ, DÉSAPPOINTÉ.	445
APOINTER, APOINTEMENT. Terme du palais.	444
APOSTAT.	445
Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre, pour empêcher le réédification du temple de Jérusalem , sous l'empereur Julien.	449
APOIRES. Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans. 453	
Les apôtres étaient-ils mariés ?	ibid.
Des enfans des apôtres.	455
Où les apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?	457
Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ?	466

T A B L E.		535
APPARENCE.	page	469
APPARITION.		472
APROPOS, L'APROPOS.		478
ARABES. <i>Et par occasion du livre de Job.</i>		480
<i>De l'arabe Job.</i>		484
ARANDA. <i>Droits royaux, jurisprudence, inqui-</i> <i>sition.</i>		487
ARARAT. <i>Déluge.</i>		490
ARBRE A PAIN.		493
ARBRE A SUIF.		496
ARC. <i>Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.</i>		497
ARDEUR.		504
ARGENT.		505
ARIANISME		514
ARISTÉE.		526

Fin de la Table.



74153633

